UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

8281

NAPOLÉON

ET

SES MARÉCHAUX

★ ★

LES MARÉCHAUX

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/napolonetsesma02zurl

LE MARÉCHAL BERTHIER,
MAJOR-GÉNÉRAL DE LA GRANDE ARMÉE,
PRINCE DE NEUFCHATEL ET DE WAGRAM,
par Gros (1796).
(Collection de M. le Prince de Wagram.)

Cliché Hachette et Cie.

F.BC
Z966n

GÉNÉRAL ZURLINDEN
ANCIEN MINISTRE DE LA GUERRE

NAPOLÉON
ET
SES MARÉCHAUX

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE 28 PORTRAITS TIRÉS HORS TEXTE

★ ★

LES MARÉCHAUX

122040
J-12

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1910

Droits de traduction et de reproduction réservés.

AVANT-PROPOS

Le 19 mai 1804, immédiatement après la proclamation de l'Empire, Napoléon fit paraître le décret rétablissant la dignité du maréchalat, et nommant quatorze maréchaux d'Empire :

Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davout, Bessières.

C'étaient tous des généraux de division ayant commandé en chef devant l'ennemi, ou ayant rendu des services signalés sous les ordres directs de Napoléon. Ils étaient dans la force de l'âge, bien aptes à supporter les fatigues de la guerre.

Le même décret conféra le titre de maréchal — plutôt comme récompense des services rendus que pour les services à rendre dans l'avenir — à quatre autres généraux de division, remplissant les mêmes conditions de services, mais plus âgés :

Kellermann, Lefebvre, Pérignon, Sérurier.

Dans le cours de son règne, pour combler les

vides produits par la guerre, l'Empereur eut à nommer huit autres maréchaux, et non des moindres : Victor, Macdonald, Oudinot, Marmont, Suchet, Gouvion Saint-Cyr, Poniatowski, Grouchy.

En repassant la vie des maréchaux, on est surpris de ne trouver aucune idée d'ensemble pour leur préparation, pour la formation de leur esprit.

Napoléon n'a pas eu le temps de s'en occuper, pas plus que de la préparation de ses états-majors. Il travaillait seul. Son génie suffisait à tout. Ses ordres étaient complets; il n'y avait qu'à les exécuter.

Jamais ses maréchaux n'ont été mêlés à la conception, à la haute direction de l'ensemble des opérations. Aucun d'eux n'a été traité à cet égard, en confident, en élève. En 1813, après Dennewitz, l'Empereur a bien déclaré à son entourage, qu'il composerait un jour un livre pour enseigner à ses généraux les principes de la guerre. Mais les événements ne lui ont pas permis de donner suite à ce projet.

Il a emporté avec lui son admirable doctrine de

la guerre, qui lui avait valu tant de victoires. Et après 1815, ses maréchaux se sont trouvés mal préparés, et en mauvaise posture, pour mettre en relief dans l'armée, pour éviter qu'on n'oubliât, les grands principes de la guerre napoléonienne. Puis sont venues nos brillantes expéditions coloniales d'Algérie, du Mexique, etc., dont les succès ont grisé la nation comme l'armée, et ont achevé de détourner les esprits des préoccupations de la grande guerre. Et cette lacune nous a été bien funeste en 1870.

Hâtons-nous de dire qu'aujourd'hui il n'en est plus ainsi; que notre état-major, notre école supérieure de guerre, ont remis en honneur l'étude approfondie des campagnes du grand maître de l'art militaire, et en ont fait la base de nos excellentes, énergiques doctrines actuelles de la guerre.

L'étude des actions des maréchaux y a contribué, surtout pour montrer l'importance de la vaillance, de l'audace, de l'énergie, du dévouement sans limites, dans l'exécution des opérations de la guerre.

Les maréchaux étaient, pour la plupart, partis

de très bas : c'étaient, presque tous, des enfants du peuple qui avaient servi dans les grades inférieurs des dernières armées de la Monarchie, ou qui étaient entrés comme volontaires dans les levées de la Révolution.

Leurs qualités de bravoure et d'intelligence, et aussi leur bonne fortune, les ont fait rapidement distinguer dans les armées que la France a eues à mettre sur pied, au début de la Révolution, pour défendre à la fois toutes ses frontières, et dans lesquelles les officiers, les états-majors, le haut commandement, tout était à créer. « C'est une chose bien remarquable, a dit Napoléon à Sainte-Hélène, que le nombre des grands généraux qui ont surgi tout à coup de la Révolution : Pichegru, Kléber, Masséna, Marceau, Desaix, Hoche... C'est qu'à cette époque tout fut donné au concours sur trente millions d'habitants... »

Sans autre préparation que celle de la guerre elle-même, poussés aux mesures énergiques, audacieuses, par l'énergie des représentants de la Convention aux armées, ces officiers improvisés ont escaladé en deux ou trois années l'échelle hiérar-

chique des grades, si longue à parcourir dans les temps ordinaires : ils ont été faits colonels, généraux de brigade, généraux de division, commandants en chef ; tout surpris, parfois même inquiets d'une élévation, aussi subite, à des grades qui comportent une si grande responsabilité.

Puis, après avoir été faits maréchaux, ils ont été entraînés par l'Empereur dans le tourbillon des événements les plus extraordinaires, les plus merveilleux, de l'histoire du monde.

Quelques années après avoir quitté leur village sac au dos, ils se sont trouvés grands-officiers, grands-aigles de la Légion d'honneur, dignitaires d'un empire devant lequel s'inclinaient peuples et rois. Ils ont parcouru l'Europe à la tête des soldats les plus valeureux de la terre, dont ils étaient devenus les chefs parce qu'ils avaient dans le cœur encore plus de dévouement et d'héroïsme. Sous l'impulsion de leur prodigieux Empereur, ils ont battu les meilleures armées, les généraux les plus expérimentés ; ils sont entrés, tambours battant, drapeaux déployés, dans toutes les capitales de l'Europe ; voyant renverser, reconstituer devant

eux, parfois à leur profit, des principautés, des royaumes; créés eux-mêmes comtes, ducs, princes, rois; et recevant comme récompenses, non seulement des titres sonores, des situations princières, mais de riches dotations qui leur permettaient, dans les courts loisirs laissés par la guerre, d'habiter des palais, de somptueux châteaux.

Comment s'étonner qu'au sommet d'une élévation aussi rapide, aussi fabuleuse, au milieu d'événements féeriques, éblouissants, qui se précipitaient autour d'eux sans leur laisser le temps de se rasseoir, de réfléchir, ils se soient ressentis des lacunes de leur préparation; qu'ils aient parfois laissé percer des défauts que l'éducation ou le frottement de la vie n'avaient pas eu le temps d'atténuer ou de corriger; qu'ils se soient ouvertement jalousés, au point de vue de leur passion dominante, la gloire et les faveurs de l'Empereur; que leur émulation se soit transformée souvent en une rivalité pénible, dangereuse même pour la marche des événements?

Les discussions entre maréchaux n'ont malheureusement que trop existé. Dès l'Espagne, on les

signale entre Ney, Soult, Bessières, Marmont, Masséna... Avec la mauvaise fortune, elles se sont encore aigries ; l'histoire de la campagne de Russie, si remarquablement racontée par un témoin éminent, autorisé, le général comte de Ségur, fait ressortir à chaque page des altercations de maréchaux, entre Berthier et Davout, entre Davout et le roi Murat, entre le héros de la retraite, le maréchal Ney, et Davout et Victor.... Nous n'insisterons pas, en esquissant la vie de chacun d'eux, sur ces querelles. L'Empereur lui-même les a excusées, en disant qu'elles étaient dues à un excès d'ardeur pour la gloire. Mais elles sont à signaler sévèrement, à flétrir même, par ceux qui ont la charge de préparer nos officiers d'avenir au haut commandement des armées. Il est de leur devoir de faire ressortir énergiquement comment de pareilles rivalités pourraient devenir des crimes de lèse-patrie.

Nous n'insisterons pas, non plus, sur le changement d'attitude, un peu précipitée, des maréchaux, au moment de la chute de l'empire. Est-il bien étonnant qu'ils aient voulu conserver, pour eux et pour leurs enfants, ces titres, ces principautés,

ces royaumes, qu'ils tenaient sans doute de l'Empereur, mais qu'ils avaient eu à peine le temps d'essayer? Le cœur de l'homme n'est-il pas, presque toujours, disposé à de pareils oublis, à de semblables compromissions?

Quant à leurs tergiversations au moment du retour de l'île d'Elbe, « il y a eu là — Napoléon l'a dit à Sainte-Hélène — des courants d'idées irrésistibles: le peuple et l'armée ont entraîné tout le monde ».

Nous ne ferons donc que glisser sur cette période troublante, attristante: nous bornant à signaler ceux qui ont trahi leurs devoirs militaires, qui ont pactisé avec l'ennemi, et que la conscience populaire doit réprouver. Quant aux peccadilles des autres, nous n'en parlerons pas. Elles doivent être effacées, dans le souvenir de la nation, par les actes de dévouement et d'énergie, par le sang versé si généreusement, si vaillamment par les maréchaux, sur tant de champs de bataille, pour l'honneur de nos armes.

Nous ne ferons pas leur histoire complète: il faudrait écrire des volumes pour chacun d'eux.

Nous nous bornerons à en tracer une esquisse aussi fidèle, aussi impartiale que possible, en n'insistant que sur les faits qui donnent l'idée la plus nette, la plus vraie de leur valeur, de leur caractère, de leurs capacités, ou qui permettent de mieux comprendre l'épopée napoléonienne.

Avant de commencer ces esquisses, il nous a semblé indispensable de parler, dans cet avant-propos, des deux hommes de guerre que Napoléon a le plus estimés, et qu'il aurait sûrement placés à la tête de la première liste des maréchaux, si la guerre ne les avait pas fait tomber, glorieusement, avant la proclamation de l'empire, Kléber et Desaix.

KLÉBER

Les provinces de l'Alsace-Lorraine, si douloureusement détachées de la France par les événements de 1870, avaient fourni dans une large mesure leur contingent de soldats vaillants, dévoués, de généraux distingués, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Aussi cette grande époque restera-t-elle, à tout jamais, gravée dans les cœurs des populations alsaciennes-lorraines! Kléber est pour toujours le héros de Strasbourg; comme Rapp, le fidèle et intrépide aide de camp de Napoléon, est le héros de Colmar; comme le maréchal Lefebvre est celui de Rouffach, dans la haute Alsace; comme le glorieux Ney, et Lasalle le modèle des cavaliers légers, sont les héros de Metz et de la Lorraine...

Strasbourg est, à bon droit, tout particulièrement fière de son illustre enfant. Chaque année, les étudiants alsaciens défilent devant la statue de Kléber, respectueux, tête nue.

Ils ont cent fois raison. Kléber a été la personnification la plus saisissante, la plus complète des qualités toutes gauloises des populations de l'Alsace, sa petite patrie : l'intelligence, l'entrain, l'élan, l'énergie, l'élévation des sentiments, l'esprit batailleur, le bon sens gouailleur.... Et, d'un autre côté, ce superbe homme de guerre qui a tenu une si grande place dans les guerres de la Révolution et dans l'expédition d'Égypte, est resté, et restera toujours, dans le cœur de sa grande patrie, la France, au premier rang de ses fils les plus valeureux, les plus dévoués, les plus sympathiques.

Depuis 1877, Kléber a trouvé un historien digne de lui, dans le fils de son aide de camp, dans le général de division comte Pajol, qui a publié « Kléber, sa vie, sa correspondance ».

Le portrait qu'il fait de Kléber, dans sa Préface à l'Armée, est saisissante : il nous le montre grand — il avait près de six pieds, — bien pris, vigoureux, élégant : son beau visage, encadré par des cheveux abondants, bouclés, était éclairé par de bons yeux francs, qui devenaient ardents, impérieux dans les circonstances difficiles... Le

PORTRAIT DU GÉNÉRAL KLÉBER.
D'après Paulin Guérin. (*Musée de Versailles.*)

PORTRAIT DU GÉNÉRAL DESAIX.
Dessiné d'après nature, par J. Guérin. — Gravé par Fiésinger.
Bibliothèque nationale. Estampes.

Cherve Hachette et Cie.

général Pajol le compare à l'Achille d'Homère. Napoléon a dit de lui : « Personne n'est beau au feu comme Kléber ». C'était un admirable entraîneur d'hommes.

C'était aussi une haute intelligence, un grand cœur trouvant en face du péril des résolutions héroïques; un esprit vif, alerte, lançant de ces traits qui font le tour des camps, égaient les troupes, leur inspirent confiance, leur montrent que leur chef sait garder toute sa présence d'esprit dans les circonstances les plus difficiles.

*
* *

Kléber est né à Strasbourg en 1753, sur la paroisse de Saint-Pierre-le-Vieux. Son père, né à Geispolsheim, près de Strasbourg, était attaché, comme tailleur de pierre, à la maison du cardinal de Rohan. Il mourut jeune : Kléber n'avait alors que cinq mois; sa mère, née dans la haute Alsace, à Rouffach, se remaria à un architecte. Les premières années de Kléber furent protégées par le cardinal de Rohan, qui le fit instruire par un

prêtre. A treize ans, il alla étudier l'architecture à Munster, en Alsace, puis à Paris, aux cours de Chalgrin, vers 1768.

Deux ans après, de retour à Strasbourg, Kléber assista, dans un café, à une provocation violente, faite sans motif, par plusieurs jeunes gens de sa connaissance, à des Bavarois assis à une table voisine. Indigné de l'injustice de cette attaque, il prit fait et cause pour les étrangers, et se battit en duel avec ses amis. Les Bavarois le remercièrent, lui firent compliment sur son courage, et lui offrirent de le faire entrer à l'école militaire de Munich. Kléber accepta; à sa sortie de l'école, il servit comme enseigne et sous-lieutenant dans l'armée de nos anciens alliés de la guerre de Sept Ans, dans le régiment autrichien de Kaunitz.

Bientôt, le mal du pays le prit. Il démissionna et rentra en Alsace en 1783, pour reprendre son métier d'architecte. La Révolution le trouva inspecteur des bâtiments publics de la haute Alsace, à Belfort. Il avait trente-six ans.

Après avoir servi comme grenadier dans la garde nationale de Belfort, il fut nommé en 1792

adjudant-major, puis lieutenant-colonel en second du bataillon des volontaires du Haut-Rhin, à Ribeauvillé, — à l'époque même où Napoléon se faisait élire, en Corse, lieutenant-colonel en second d'un autre bataillon de volontaires.

Envoyé sur le Rhin à l'armée de Custine, Kléber se révéla, pendant le siège de Mayence, contre les Prussiens, comme un chef militaire de première valeur. « Pendant quatre mois — il l'a écrit lui-même dans ses notes, — il vécut sous une voûte de feu, assistant à toutes les sorties, résistant à toutes les attaques, ignorant si la France existait. » La Convention nationale décréta que « l'armée de Mayence avait bien mérité de la Patrie ». Kléber fut nommé général de brigade et envoyé à l'armée de Vendée, où il se distingua à côté de Marceau, non seulement par sa vaillance, mais par sa modération, par la sagesse de ses conseils.

Voici une scène, extraite du livre du général Pajol, qui fait bien ressortir les mœurs de cette époque troublée : Les troupes entraient à Nantes après un violent combat livré aux portes mêmes de la ville. La population offrit une couronne de

fleurs à Kléber ; mais aussitôt le représentant du peuple Turreau prit la parole, et déclara que « les honneurs rendus à des généraux, chargés de broderies, puaient l'ancien régime.... Ce sont les soldats qui gagnent les batailles et non les généraux. C'est aux soldats qu'il faut tresser des couronnes. »

Sans se troubler, Kléber répondit aussitôt qu'il avait lui-même servi comme grenadier, et qu'il connaissait tout le mérite du soldat : mais qu'il savait aussi que des milliers de bras ne peuvent remporter la victoire que sous la direction d'une seule tête. « Au reste, ajouta-t-il, Marceau et moi, nous n'avons accepté cette couronne de fleurs que pour l'attacher aux drapeaux de nos troupes. »

Bientôt après, Kléber fut arraché aux horreurs de la guerre civile et envoyé à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il s'y distingua comme général de division, commandant une aile de l'armée, aux batailles de Fleurus et de la Roer, ainsi que devant Maestricht, Düsseldorf, et sur le Rhin.

En 1795, il exécuta devant l'ennemi, dans des conditions difficiles, le passage du Rhin, près de

Crefeld. C'est là que se place sa saillie, si souvent racontée, et si alsacienne, au sujet de la lune.

L'opération devait être faite de nuit; pendant qu'il la préparait, il reçut plusieurs fois de ses chefs l'avis de se méfier de la lune qui était pleine, et qui pourrait trahir les mouvements de ses troupes. Il donnait ses derniers ordres, lorsqu'un de ses officiers vint lui redire encore, de la part du général en chef, de veiller à la lune.

Impatienté, Kléber s'écria : « Je... fais... sur la lune », puis, se reprenant, il ajouta : « Cela produira une éclipse; et nous passerons quand même.... »

L'opération réussit à souhait. En en rendant compte, Kléber eut soin de ne pas oublier l'astre des nuits. « La lune, écrivit-il, levée depuis longtemps, laissa apercevoir notre mouvement à l'ennemi, mais ne servit qu'à relever le courage de nos grenadiers et à éclairer leur triomphe.... »

* * *

Au commencement de 1797, Kléber, fatigué, écœuré par le trouble et les difficultés des circon-

stances, se fit mettre en disponibilité, et se retira à Strasbourg : puis à Paris, où il habita sur la colline de Chaillot, à l'entrée de la rue des Batailles, non loin de l'avenue qui porte maintenant son nom.

Ce fut là, et probablement sur les conseils de leur ami commun Desaix, que Napoléon fit offrir à Kléber le commandement d'une des divisions de l'armée d'Égypte. Il accepta avec empressement, et s'embarqua à Toulon sur le Franklin, *le 19 mai 1798.*

Blessé gravement d'une balle au front, dès l'arrivée en Égypte, en poussant ses troupes à l'assaut d'Alexandrie, il fut forcé d'abandonner momentanément le commandement de sa division, et de se consacrer au gouvernement de la place et de la province d'Alexandrie. Aigri par sa blessure, par ses regrets de ne pas marcher à la tête de ses soldats, se croyant délaissé, il échangea à cette époque une correspondance des plus tendues avec le général en chef. Napoléon mit fin à ce malentendu par une lettre charmante, datée du 4 octobre 1798, dans laquelle on lit :

« *Je crains que nous ne soyons un peu brouillés.*

Vous seriez injuste si vous doutiez de la peine que j'en éprouverais. Sur le sol de l'Égypte, les nuages, quand il y en a, passent en six heures; de mon côté, s'il y en avait, ils seraient passés en trois.... »

Bientôt guéri, Kléber reprit le commandement de sa division pour l'expédition de Syrie. Il y commanda brillamment l'avant-garde dans la marche sur Gaza, et vainquit les Mameluks dans le combat de Sedjarra.

Le 16 avril 1799, pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre, il attaqua énergiquement l'armée de secours turque, au Mont-Thabor, malgré l'énorme supériorité numérique de ses adversaires. Il fit des prodiges de valeur; et néanmoins sa situation était devenue périlleuse, lorsque Napoléon, prévenu à temps, accourut avec une autre division et l'aida à mettre l'armée ennemie en déroute. C'est à ce moment-là qu'il fit son exclamation sur la belle attitude de Kléber au feu. Quand les deux chefs se rencontrèrent sur le champ de bataille, Napoléon tendit les bras à son grand lieutenant, qui courbant sa haute taille l'embrassa avec effusion, en disant : « *Général, vous êtes grand comme*

le monde! »... Plus tard, à Sainte-Hélène, en remémorant la journée du Mont-Thabor, Napoléon fit écrire : « En homme de tête et de cœur, Kléber a fait ce qu'on pouvait attendre de lui ».

Cependant, les opérations du siège de Saint-Jean-d'Acre traînaient. La brèche avait été faite; mais était-elle praticable? Napoléon le désirait vivement. Il consulta ses généraux. Tous furent de son avis. Kléber seul se taisait : interpellé par le général en chef, il répondit : « Sans doute, mon général, la brèche est praticable.... Un chat y passerait. » L'événement lui donna raison : l'assaut fut donné et repoussé. La brèche n'était praticable que pour un chat.

Le siège de Saint-Jean-d'Acre fut levé; l'armée se replia sur l'Égypte, énergiquement couverte par son arrière-garde commandée par Kléber.... Puis, après la victoire d'Aboukir, Napoléon abandonna l'Égypte, laissant le commandement en chef à Kléber.

La situation était pleine de périls, sans issue: elle ne fit que mettre plus en relief les talents et

l'énergie de Kléber. Il essaya d'abord de faire « œuvre de raison », et de terminer l'expédition par un traité avec la Porte, en ménageant l'honneur et la sécurité de notre armée. Mais, lorsqu'il reçut de l'amiral anglais Keith, dont la flotte tenait la Méditerranée, l'avis que nos troupes devraient mettre bas les armes et se constituer prisonnières de guerre, Kléber se redressa de toute la hauteur de sa grande âme. Il mit immédiatement à l'ordre du jour de l'armée la lettre de l'amiral Keith, telle qu'il l'avait reçue, en y ajoutant ces simples mots :

« Soldats, on ne répond à de telles insolences que par la victoire. Préparez-vous à combattre. »

Trois jours après, il triomphait à Héliopolis de l'armée turque, dix fois plus nombreuse que ses troupes. Puis il forçait au Caire les dernières résistances et se consacrait à la réorganisation de l'Égypte, au milieu d'une auréole de prestige et de gloire, lorsqu'il périt assassiné par un fanatique, le 14 juin 1800, à l'heure même où son ami Desaix était tué par une balle reçue en plein cœur, en sauvant l'armée à Marengo.

Depuis 1840, la statue de Kléber se dresse fièrement sur une des places de la capitale de l'Alsace. Elle le représente debout, venant de recevoir la lettre de l'amiral anglais, et lançant énergiquement son défi. Elle rappelle bien la noble et haute figure, la nature énergique, le cœur généreux, vibrant, l'esprit gai, alerte, distingué de ce grand, vaillant Alsacien, qui fut un des plus admirables entraîneurs d'hommes, un des généraux les plus complets que la France ait jamais mis à la tête de ses armées.

DESAIX

Au milieu des hommes de guerre de la Révolution et du Consulat, Desaix est une des figures les plus attachantes, les plus nettement, les plus noblement caractérisées. Elle fait bien le pendant de celle de son ami et émule en gloire, Kléber.

Les monuments qui ont été consacrés à Desaix ont des places saisissantes de grandeur, comme sa carrière :

Deux d'entre eux se dressent aux limites de la vieille Gaule, en territoire étranger aujourd'hui : l'un, celui qui contient les restes du héros, est placé au sommet des Alpes, dans la chapelle du col du Grand-Saint-Bernard, au-dessus des plaines ensoleillées de l'Italie, où Desaix s'était si brillamment comporté, et où il avait trouvé une mort à tout jamais glorieuse. « Je veux, avait dit Napoléon après Marengo, à tant d'héroïsme et de vertus décerner des hommages tels que nul mortel

n'en reçut jamais de pareils. Je donnerai à Desaix les Alpes pour piédestal, et les religieux du Grand-Saint-Bernard pour gardiens. »

Le deuxième monument consacré à Desaix a été élevé par ses anciens compagnons d'armes de l'armée du Rhin, au milieu desquels il avait vaillamment gagné tous ses grades. Il se dresse aux portes de Strasbourg, dans la grande île, sur le Rhin dont il avait si souvent forcé le passage, le long de la route de Kehl qu'il avait si brillamment défendue; dans cette Alsace qui l'avait si chaleureusement acclamé, et qui l'a pleuré, avec Kléber, comme s'il avait été, lui aussi, un de ses plus chers enfants.

Un autre monument de Desaix a été inauguré, il y a quelques années, près de son lieu de naissance, à Riom, en Auvergne, dans le réduit de la Gaule, qui a produit Vercingétorix, vingt siècles avant Desaix.

Paris n'a rien qui rappelle spécialement cette grande mémoire. Un arrêté des Consuls, du 6 septembre 1801, avait décrété qu'on élèverait un monument, « gage de la reconnaissance natio-

nale », pour honorer à la fois Desaix et Kléber, sur la place des Victoires; mais il n'a pas été donné suite à ce projet. Il serait digne de notre belle capitale de réparer cet oubli; et il semble que la place de ce monument serait tout indiquée, au bas de l'avenue qui porte déjà le nom de l'un des deux héros, de Kléber.

* * *

Desaix a vécu à une époque particulièrement difficile pour les hommes de son origine. La délation faisait journellement de nombreuses victimes; on était inquiet du lendemain; on s'acharnait contre tout ce qui rappelait le passé de la France; la suspicion générale avait filtré dans les troupes, et y avait singulièrement relâché la discipline.... Et néanmoins la carrière de Desaix s'est déroulée brillante, radieuse; elle peut servir d'exemple, et montrer comment, avec le sentiment vrai du devoir, on peut arriver à servir utilement, glorieusement, son pays dans les circonstances les plus troublées.

Desaix était né à Ayat, en Auvergne, le

17 août 1768. Son père était le chevalier des Aix, seigneur de Veygoux; sa mère était née de Baufranchet d'Ayat.

A huit ans, il entrait à l'école militaire d'Effiat. A quinze ans, il était troisième lieutenant à Briançon, excellent poste pour travailler. Desaix en profita et perfectionna son instruction militaire qui était des plus solides.

Au commencement de la Révolution, il était en Alsace avec son régiment, et ne tarda pas à être choisi comme aide de camp par le colonel Dumas, chargé d'assurer les décrets de l'Assemblée législative. Puis il devint officier d'ordonnance du général de Broglie; il se fit remarquer dans la répression d'une mutinerie de soldats, à Neuf-Brisach, et fut nommé capitaine en 1792.

Bientôt le général de Broglie fut dénoncé, et suspendu de ses fonctions. En voulant le suivre, quand il quitta l'Alsace, Desaix fut arrêté dans les Vosges par une municipalité et emprisonné. Carnot le fit relâcher et le nomma adjoint à l'état-major de l'armée du Rhin.

Dès le mois de mai 1793, Desaix s'était fait

remarquer par sa bravoure et son aptitude à la guerre, et avait été nommé adjudant général, chef de bataillon ; mais alors le comité des patriotes de Riom le dénonça comme « ayant dix-sept parents émigrés, étant le cousin du général de division de Baufranchet d'Ayat qui venait d'être destitué en Vendée, n'ayant que peu de fortune et apte par suite à se laisser séduire par l'or de Pitt et de Cobourg.... »

Desaix trouva le meilleur moyen de se mettre au-dessus de ces stupides dénonciations : il se battit comme un lion, toutes les fois que l'occasion se présenta. A Lauterbourg, il eut les deux joues percées par une balle, et n'en continua pas moins à lutter jusqu'à la nuit. Les représentants du peuple à l'armée du Rhin le nommèrent général de brigade, et bientôt après général de division. Il avait vingt-cinq ans.

Dans son histoire de Desaix, M. Claude Desprez cite la lettre que le jeune général écrivit alors à sa grande confidente, sa sœur, pour lui annoncer sa nomination :

« Plains nos malheureux volontaires couchés à

terre, dans la boue, jusqu'aux genoux, et fatigués d'un service pénible et continuel. Plains-moi aussi, charmante sœur : je suis élevé à un grade difficile, que je n'ai accepté qu'avec le plus vif regret. Je suis général de division, et commande l'avant-garde; c'est bien de l'ouvrage pour ton frère, que tu sais bien jeune encore et inexpérimenté.... »

A partir de ce moment, il se fait remarquer dans toutes les campagnes, dans tous les combats de l'armée du Rhin, rivalisant d'entrain et d'énergie avec Kléber, et plus tard avec Gouvion Saint-Cyr, qui en parle en ces termes dans ses Mémoires :

« *Desaix aimait de préférence les troupes légères et toutes les actions de la guerre qui se font avec elles.... Il faisait presque tout avec son avant-garde.... A la guerre, on est souvent obligé de veiller sur un collègue voisin, de le protéger avec une partie des troupes, ce qui augmente les embarras de la situation. En ayant Desaix pour voisin, on était sûr qu'il ne se laisserait pas battre, on n'avait qu'à s'occuper de la position dont on était chargé....* »

Il était adoré de ses troupes et vivait familièrement au milieu d'elles. « Tant que je serai aimé de mes soldats, disait-il, je battrai les ennemis.... »

Sa tenue était d'une simplicité poussée à l'excès : il portait habituellement un vêtement de drap bleu, sans ornement, entr'ouvert sur la poitrine. Évitant le faste et l'apparat, il devint le modèle de ces « Spartiates de l'armée du Rhin, tout à leurs devoirs, à leurs troupes » : et bientôt son ascendant fut tel, qu'en venant prendre le commandement en chef, Moreau trouva bon de l'imiter dans ses manières et dans la simplicité de sa tenue, — au dire du général Gouvion Saint-Cyr.

« Il avait la taille haute, dit le maréchal duc de Bellune dans ses Mémoires, le corps robuste, le maintien digne, les manières affectueuses et nobles. La régularité de ses traits n'ôtait rien à l'expression de sa physionomie : elle offrait un singulier mais aimable mélange de douceur et de fierté, de franchise et de sagacité, de candeur naïve et de méditation profonde, de sensibilité expansive et d'énergie indomptable. Son front, où jamais mauvaise pensée n'avait laissé la moindre trace, reflé-

tait la paix de sa conscience, et les généreuses pensées qui sortaient naturellement de cette source limpide et féconde. Ses yeux grands et noirs brillaient de l'éclat le plus pur, et conservaient leur sérénité au milieu du tumulte des batailles. Son visage, habituellement pâle, était empreint d'une mélancolie pour ainsi dire prophétique.... »

Sa sœur lui écrivit un jour pour lui demander son portrait. Il lui répondit : « Ce serait à présent fort inutile, vu que j'espère bien que d'ici à la fin de la guerre, ma figure sera embellie par les cicatrices honorables et glorieuses des coups, que j'aurai reçus en défendant mon pays ».

*
* *

Dans la campagne de 1796, qui se termina en Allemagne par la fameuse retraite de Moreau, Desaix commandait une aile de l'armée, côte à côte avec Gouvion Saint-Cyr. Il sut y conquérir l'estime de toute l'armée, et même de nos ennemis : l'archiduc Charles, qui commandait en chef les troupes autrichiennes, parle avec admiration.

dans ses Mémoires, de la grande énergie, de la justesse du coup d'œil, et de la connaissance parfaite de Desaix de l'emploi des différentes armes. Il contribua dans une large mesure au grand succès de Biberach, qui fit de cette retraite une opération de guerre des plus glorieuses.

Dès sa rentrée en Alsace, Desaix fut chargé de défendre Kehl, la voisine badoise de Strasbourg, qui nous servait alors de tête de pont pour passer en Allemagne. Il remplit cette mission avec la plus grande énergie. Lorsque, en raison du progrès de l'attaque des Autrichiens, il reçut l'ordre formel de se replier, il tint à honneur de ne laisser aucun trophée à l'ennemi, d'emporter tout le matériel, jusqu'aux palissades, aux débris de bombes.... Enthousiasmée, la population de Strasbourg lui vint à l'aide; elle traversa en masse le pont du Rhin, pour aider nos soldats dans cette patriotique opération.

La popularité de Desaix avait grandi de jour en jour en Alsace; elle ne connut plus de bornes, quand, quelques semaines après Kehl, on le ramena à Strasbourg, la cuisse traversée par une

balle dans une opération du passage du Rhin, à Diersheim. C'était à qui le soignerait, le gâterait. « *J'ai beaucoup de visites, écrit-il à sa sœur à cette époque, et quelquefois des dames très aimables. J'ai mangé au moins cinquante pots de confitures....* »

A ce moment, les lauriers de l'armée d'Italie éclipsaient ceux de l'armée du Rhin. Le nom de Bonaparte était dans toutes les bouches. Desaix voulut connaître l'homme qui faisait de si grandes choses. « *Je suis persuadé, dit-il à Saint-Cyr, que Moreau ne fera jamais rien de grand: tandis que l'autre est fait pour jeter un tel éclat, acquérir une gloire si immense qu'il en rejaillira forcément sur ses lieutenants....* »

Il se fit donner une mission pour l'Italie, et rejoignit Napoléon quelques semaines avant la négociation de Campo-Formio. Il fut accueilli à bras ouverts, et s'attacha définitivement à la fortune de Napoléon.

Il le suivit comme divisionnaire en Égypte, se couvrit de gloire à la bataille des Pyramides, puis dans la moyenne et dans la haute Égypte qu'il

conquit brillamment, et qu'il administra et pacifia.

Rapatrié, après la signature du traité d'évacuation de l'Égypte, il arriva à Toulon, au moment où Napoléon, devenu premier consul, pénétrait en Italie par le Grand-Saint-Bernard. Il fit diligence pour le rejoindre, l'atteignit au lendemain de Montebello, et reçut immédiatement un commandement d'aile.

Trois jours après, il était tué d'une balle reçue en plein cœur sur le champ de bataille de Marengo, au moment où, poussant énergiquement la première ligne de ses troupes sur les Autrichiens victorieux, il renouvelait la bataille, perdue jusque-là, et permettait à Napoléon d'ajouter une page inoubliable aux annales de notre pays.

La mort de Desaix a été un deuil public pour la patrie, une perte irréparable pour la France.

Napoléon a regretté toute sa vie celui qui aurait pu être — il l'a dit lui-même — « son lieutenant », dans certaines périodes difficiles comme la guerre d'Espagne. « Desaix, a-t-il dit à cette époque au général Foy, avec une expression de profond regret, était l'homme le plus distingué

que j'aie connu. C'est le caractère qui distingue les hommes et les rend célèbres:... » *et une autre fois, Napoléon ajouta :* « *Il n'y a plus d'hommes complets en France. Quelle perte j'ai faite, en perdant Desaix! Lui, Kléber, voilà deux hommes complets!* » *A Sainte-Hélène, il est revenu souvent sur Desaix.* « *Il pouvait, disait-il, commander une armée aussi bien qu'une avant-garde; gouverner une province, aussi bien que la conquérir et la défendre; il était capable à la fois de combiner une opération et de la conduire dans les détails d'exécution....* »

Desaix avait inspiré la même estime à tous ses compagnons d'armes : « *Quel Français, s'écrie le duc de Bellune dans ses Mémoires, pour peu qu'il ait dans l'âme une étincelle de patriotisme et de vertu, pourrait se rappeler Desaix sans un sentiment de fierté nationale, sans une profonde émotion d'admiration et de respect!* »

Le maréchal Marmont, qui d'habitude est peu indulgent pour ses camarades, insiste dans ses Mémoires sur les hautes qualités de cœur, d'intelligence, de bravoure... de Desaix. « *Comme il*

était véritablement modeste et sans ambition, dit-il, il eût été, entre les mains de Bonaparte, un instrument utile, dont il ne se serait jamais méfié.... Il était l'émule de Kléber : tous les deux, avec des facultés et des caractères si différents, ont brillé en même temps d'un même éclat.... Leurs deux noms étaient prononcés avec le même respect.... Ils sont morts tous les deux le même jour, à la même heure, à huit cents lieues de distance! »

Passants, qui traversez les limites de la vieille Gaule, soit à Strasbourg sur le Rhin, soit au col du Grand-Saint-Bernard sur la crête des Alpes, n'oubliez pas de vous incliner devant les monuments consacrés à Desaix et à Kléber! Vous saluerez deux des gloires les plus pures de la France.

LES

MARÉCHAUX

BERTHIER

PRINCE DE NEUCHATEL ET DE WAGRAM

Le maréchal Berthier a trouvé dans le général Derrécagaix un historien des plus compétents, des plus autorisés, des plus dignes de retracer cette grande vie.

La partie intéressante de cette superbe, utile carrière s'est passée dans le sillon de Napoléon. Pour la suivre dans toutes ses péripéties, il faudrait recommencer la description de toutes les guerres de l'épopée; nous nous bornerons à rappeler les circonstances qui font le mieux ressortir les qualités éminentes du collaborateur le plus fidèle, le plus utile du grand maître de la guerre.

C'est au début de la campagne d'Italie de 1796 que Berthier est devenu le chef d'état-major de Napoléon. Il avait à ce moment-là quarante-

deux ans : né à Versailles en 1753, Berthier (Louis-Alexandre) était entré dans l'armée comme ingénieur géographe, et avait servi en Amérique sous La Fayette. En 1789, il fut major général de la garde nationale de Versailles; puis il fut attaché à l'état-major de Luckner; puis à celui de l'armée de Vendée; et enfin de l'armée des Alpes. Il avait déjà une grande expérience du service d'état-major, quand il devint l'auxiliaire de Napoléon en 1796.

Dès cette première campagne, Napoléon et son chef d'état-major se sentirent en confiance. L'un, le jeune général en chef actif, intelligent, décidé, entreprenant, énergique; sachant attendre que les événements prissent tournure; et, alors, se décidant avec une rapidité foudroyante; ayant besoin pour réussir de faire transmettre sa volonté à ses troupes, sans perdre une minute. L'autre, le chef d'état-major obligé d'être toujours prêt, de jour et de nuit, à bien saisir la volonté de son chef, et à la transmettre clairement, sûrement, rapidement, à tous les échelons de l'armée; suivant le commandant en chef dans ses chevauchées; se tenant près de lui pendant la bataille, s'ingéniant au plus fort de la mêlée pour faire arriver à temps, et bien comprendre, ses ordres. Pour remplir ce rôle à la satisfaction

de son chef, comme il l'a fait si utilement dès leur première campagne, et ensuite dans toutes les guerres dirigées par Napoléon, il a fallu à Berthier des qualités exceptionnelles, non seulement d'ordre, d'intelligence, de calme, mais encore de résistance physique.

L'expédition d'Égypte fut ensuite pour Berthier, et pour les excellents officiers qu'il avait choisis comme collaborateurs, une école dure, souvent dangereuse, mais instructive et précieuse pour introduire dans cet important service de l'état-major des habitudes d'ordre, de clarté et de précision.

Pendant le Consulat, Berthier fut ministre de la guerre ; il sut mettre de l'ordre dans le « chaos de l'armée », et développa, pour atteindre ce résultat, un travail des plus considérables. Puis, il reprit ses fonctions de chef d'état-major de Napoléon dans la campagne de 1800, qui se termina si promptement, si brillamment, à Marengo.

Après cette guerre, il fut ambassadeur extraordinaire en Espagne ; il reprit ensuite ses fonctions de ministre de la guerre ; présida à l'organisation des armées, à l'installation du camp de Boulogne, à la création des corps d'armée ; et fut nommé maréchal en tête de la première liste.

En 1805, il redevint le chef d'état-major, le

major général de la « Grande Armée »; définissant lui-même son rôle auprès de son chef, en s'intitulant, dans les situations de l'armée : « Le ministre de la guerre, major général, expédiant les ordres de Sa Majesté! »

Les ordres qu'il eut à expédier débutaient en général par : « L'Empereur ordonne que... », et comprenaient textuellement la teneur de l'ordre, tel que l'Empereur l'avait dicté. Parfois, Berthier ordonnait lui-même, en raison de ses fonctions de ministre de la guerre, qu'il remplissait parallèlement à celles de major général.

Pour assurer, surveiller la transmission des ordres, pour s'occuper des camps, des cantonnements, des marches, des renseignements topographiques indispensables, pour diriger les services administratifs,... le major général avait besoin d'un personnel considérable. Aussi était-il entouré de nombreux officiers d'ordonnance; de plusieurs généraux et officiers, « employés près du major général »; et enfin de l'état-major proprement dit, réparti en trois groupes ayant chacun à sa tête un aide-major général du grade de général.

Le rôle personnel du major général consistait à maintenir l'ordre et la régularité dans ces importants rouages; et aussi à vérifier la clarté de la rédaction des ordres transmettant la volonté de

l'Empereur; enfin à s'assurer de l'arrivée à destination de ces ordres. C'était un travail considérable, qui demandait un esprit sûr, exact, toujours éveillé. Berthier y excella.

* * *

Napoléon fut enchanté des services de Berthier pendant la campagne de 1805, jalonnée par Ulm et Austerlitz; — il lui témoigna sa satisfaction en le créant prince régnant de Neuchâtel. — Dans la campagne de 1806-1807, au milieu des événements qui amenèrent Iéna, la destruction complète de l'armée prussienne, puis Eylau, Friedland, Berthier continua à servir pour le mieux dans ses grandes fonctions. Après Eylau, il sembla que la « Grande Armée » avait atteint la limite de ses forces; bien des caractères s'aigrirent. Il n'en fut rien pour Berthier, qui sut conserver sa sérénité, et son attitude modeste, effacée derrière l'Empereur.

A l'issue de cette glorieuse campagne, l'Empereur le nomma vice-connétable et le maria à une nièce du roi de Bavière. Le ministère de la guerre fut confié au général Clarke.

Après avoir rempli son rôle de major général en Espagne, Berthier fut chargé, au commence-

ment de 1809, de commander l'armée du Danube, en attendant l'arrivée de l'Empereur. L'irruption de l'archiduc Charles le surprit et mit notre armée en mauvaise posture. Accouru en toute hâte, Napoléon manifesta très vivement son mécontentement à son major général; mais il ne lui en garda pas rancune. Et à l'issue de cette mémorable campagne de 1809, dont les batailles s'appellent Eckmülh, Essling, Wagram, après les énormes services rendus par Berthier pour concentrer toutes les forces disponibles, et rendre possible le deuxième passage du Danube, l'Empereur témoigna hautement son estime et son affection à son major général en le créant prince de Wagram, et en augmentant ses dotations de 850 000 livres de rentes.

En 1810, Berthier fut envoyé à Vienne comme ambassadeur extraordinaire pour demander, au nom de l'Empereur, la main de l'archiduchesse Marie-Louise.

En 1812, la campagne fut particulièrement dure pour le major général, non seulement parce que l'armée avait atteint des proportions énormes, qu'elle comprenait des troupes de toutes nations, que les opérations furent pénibles, que les services de l'arrière présentèrent les plus grandes difficultés; mais encore parce que, préoccupé des

hasards de sa gigantesque entreprise, énervé par les nouvelles d'Espagne, l'Empereur était devenu irritable comme ses maréchaux; et manifestait facilement son mécontement, parce qu'il était mécontent de lui-même.

Et puis, Berthier avait cinquante-neuf ans; il devait trouver plus dur qu'autrefois son service auprès de l'Empereur : forcé de le suivre partout, logé sous son toit; le voyant constamment entrer dans son cabinet; ou appelé à toute heure du jour ou de la nuit auprès de lui; dans une seule nuit, l'Empereur le fit venir dix-sept fois. Ces obligations étaient d'autant plus pénibles que Napoléon exigeait une étiquette des plus rigoureuses. Jamais, même de nuit, le major général ne se présentait à lui que dans une tenue complète, botté, éperonné, l'épée au côté.

Malgré ces fatigues, le dévouement de Berthier ne se relâcha pas; et, pendant l'abominable retraite, il prêcha d'exemple auprès de ses officiers pour leur rappeler ce qu'ils devaient à l'armée.

En 1813, il présida à l'exécution des ordres de son souverain pour la réorganisation de nos forces; il fut constamment aux côtés de l'Empereur pendant la campagne.

Il en fut de même en 1814; et il continua à servir fidèlement, affectueusement Napoléon jus-

qu'à l'abdication. Alors, se croyant autorisé par le départ de l'Empereur, il se rallia aux Bourbons, un des derniers maréchaux. Puis, peut-être sur les conseils d'une femme qui a joué un rôle considérable dans sa vie, il fit au nouveau gouvernement des protestations de dévouement qui furent trouvées exagérées par l'ancienne armée. Il accepta même de commander une compagnie des gardes du corps, à côté de Marmont; il y eut une compagnie Wagram auprès de la compagnie Raguse. La masse de ceux qui gardaient le souvenir de Napoléon en fut attristée; et cependant il n'y a pas de comparaison à faire entre la conduite des deux maréchaux.

A la rentrée de l'île d'Elbe, Berthier accompagna Louis XVIII jusqu'en Belgique; puis il fut autorisé par le roi à rejoindre la princesse sa femme en Allemagne, à Bamberg. Le 1er juin 1815, un régiment de cavalerie russe traversait la ville, pour rejoindre l'armée d'invasion de la France. Berthier monta à l'étage supérieur du château, dans la chambre de ses enfants, et se hissa sur un fauteuil dressé sur une petite estrade près d'une fenêtre, pour suivre à la lorgnette le régiment qui s'éloignait dans la campagne. Pris de vertige, le prince de Wagram fit basculer le fauteuil, tomba par la fenêtre au pied du château et fut tué sur le coup.

A Sainte-Hélène, Napoléon a manifesté ses regrets de s'être vu abandonné par Berthier. Oui, il eût été bien de voir Berthier aux côtés de l'Empereur pour sa dernière campagne. Toutefois, il ne faut pas oublier que, pendant sa glorieuse carrière, l'Empereur n'a eu qu'à se louer de son major général, et qu'il lui a donné constamment les preuves les plus éclatantes de son estime et de sa satisfaction :

Après leur première campagne d'Italie, le Premier Consul chargea Berthier, avec l'illustre savant Monge, de porter à Paris le traité de Campo-Formio; à cette occasion, il écrivit au Directoire « qu'il ne pouvait pas lui envoyer deux hommes plus distingués, dans des genres si différents ». A la première promotion des Maréchaux d'Empire, Berthier fut nommé en tête de la liste; et, en même temps, il fut fait grand-veneur. En 1806, il fut créé prince régnant de Neuchâtel; en 1807, vice-connétable, en 1809, prince de Wagram; et ses dotations successives dépassèrent 1 200 000 livres de rentes. Enfin, immédiatement après Waterloo, Napoléon s'est écrié : « Si j'avais eu Berthier, je n'aurais pas eu ce malheur! » Et il était dans le vrai, bien des fautes d'état-major ont été commises, en 1815, en l'absence de l'illustre major général.

*
* *

On a voulu comparer Berthier à de Moltke. C'est impossible, car il y a une différence absolue entre la manière dont on comprenait en France le rôle du chef d'état-major, du temps de Napoléon, et celle qui a été adoptée en Prusse, à la suite des études mémorables provoquées par le désastre d'Iéna, et qui a été appliquée en 1866 et 1870.

Napoléon avait le génie des détails comme celui des ensembles. Il ne se bornait pas à concevoir et à diriger seul ses opérations : il en prévoyait, et étendait ses ordres, jusqu'aux derniers détails. Le chef d'état-major n'avait rien à prévoir ; il n'avait qu'un simple rôle de transmission, dans lequel Berthier excella.

En Prusse, depuis 1813, le chef d'état-major est devenu le confident obligatoire du commandant en chef pour la conception et la direction mêmes des opérations. Dès que la pensée du général en chef est arrêtée, il appartient à son major général de la mettre en œuvre, de combiner les mouvements qui en résultent, d'en assurer l'exécution non seulement en avant, vers l'ennemi ; mais à l'arrière pour assurer le ravitaillement et l'approvisionnement de l'armée, les services administratifs, comme les services sani-

taires et autres. Le major général prussien est devenu une personnalité bien autrement importante que notre chef d'état-major; et si, comme cela est arrivé plusieurs fois, le général en chef lui abandonne même l'enfantement de la pensée directrice, il arrive alors à suppléer entièrement son chef, et à l'effacer en quelque sorte devant l'opinion publique. En Allemagne, cette substitution d'influence n'a pas présenté jusqu'à présent d'inconvénients; parce que le commandant en chef est presque toujours le souverain, et qu'il est dans les attributions du souverain d'utiliser, au mieux des intérêts de la patrie, les talents de ses sujets. Le prestige du Roi n'a pas été diminué par l'initiative qu'il a laissé prendre à son major général.

Telles furent les relations de service du roi Guillaume avec son major général de Moltke. Nous savons, malheureusement trop, les résultats auxquels ces relations ont abouti.

Ce système est inapplicable dans une république. Vis-à-vis d'un gouvernement responsable lui-même envers le parlement et la nation, il ne peut y avoir, sur chaque théâtre d'opérations, qu'un seul chef militaire nettement, entièrement responsable. La responsabilité de la direction des opérations ne peut pas être partagée entre le

commandant en chef et le chef d'état-major. Celui-ci doit être strictement subordonné au commandant en chef.

D'un autre côté, le système d'utilisation de l'état-major de Napoléon : du chef faisant tout par lui-même jusqu'aux moindres détails, ne se servant de son état-major que pour transmettre ses ordres tout préparés, sans lui laisser parfois le temps d'y réfléchir, d'en prévoir les difficultés, a donné de mauvais résultats, même avec Napoléon, dans ses dernières guerres; il a contribué à nos désastres en 1870.

Il a besoin d'être perfectionné, corrigé. C'est là une des questions les plus graves pour la défense, la sécurité de la patrie. Avec nos admirables, incomparables troupes de toutes armes, la France pourra envisager l'avenir en toute sécurité, quand elle sera certaine de la préparation complète à la guerre non seulement du haut commandement, mais des états majors de ses armées, et qu'elle aura fait assurer par la Loi la bonne utilisation des états majors à la guerre.

MURAT

GRAND-DUC DE BERG; ROI DE NAPLES

Lamartine a fait le portrait physique de Murat : « Sa taille était élevée, son buste svelte, son cou dégagé, ses bras souples quoique fortement noués aux épaules, ses jambes bien fendues pour embrasser un cheval, ses pieds bien arqués pour mordre les pentes des montagnes. Sa physionomie ouverte et rayonnante, ses yeux bleus, son nez aquilin, ses lèvres gracieuses, son teint coloré, ses cheveux châtains, longs, soyeux, naturellement ondés, flottant sur ses joues, ou rejetés sur son col à la manière des Basques, frappaient les yeux et gagnaient les cœurs. »

Voici son portrait moral, qui a trait également à sa jeunesse : « Brave jusqu'à la témérité, il risqua bien des fois sa vie dans des épreuves dont il sortait toujours vainqueur. Mais s'il y avait dans cet enfant plus de jactance que de hardiesse, si l'on pouvait lui reprocher les allures et le ton impérieux d'une ambition précoce, il se faisait pardonner ces défauts par une générosité naturelle, par une bonté de cœur dont le mouvement

et l'expression avaient quelque chose de chevaleresque. »

Il y a beaucoup de vrai dans cette appréciation. La reculée du temps a contribué à faire ressortir encore davantage la sensibilité, la délicatesse affectueuse, l'élan du cœur de Murat. Les « Souvenirs » de tous ceux qui l'ont approché, et notamment ceux d'Auguste de Colbert, son aide de camp des premières campagnes, devenu un des généraux les plus distingués, les plus brillants de l'Empire, sont là pour montrer non seulement la vaillance, mais la générosité de cœur de Murat. L'histoire de l'homme distingué qui a été son chef d'état-major pendant toutes les guerres de l'Empire, le général comte Belliard, donne la même note. « Les relations journalières d'un général avec son chef d'état-major, écrit l'auteur de cette histoire, le général Derrécagaix, sont une pierre de touche délicate pour les caractères. » Entre Murat et Belliard, elles ont créé des liens indissolubles d'estime, d'amitié d'une part, de profond dévouement de l'autre, qui les honorent et les grandissent tous les deux. Et cette appréciation est confirmée par les lettres si tendres, si touchantes du roi Murat, que viennent de faire publier, pieusement, dans toute leur intégrité, les petits enfants du roi de Naples.

Il ne faut pas oublier cette note, pour apprécier cette grande vie du soldat, et même le rôle de Murat comme souverain. Il faut se rappeler que dans cette poitrine battait un cœur tendre, généreux, vaillant, ardent, dont les élans dominèrent cette nature héroïque, vibrante, aussi entraînante que facile à être entraînée.

Oui, il s'est laissé aller au delà de ce qu'il devait à la France, à Napoléon, dans les dernières années de son règne, mais au milieu de circonstances extraordinaires faites pour troubler les consciences les plus droites; il y a été poussé non seulement par son affection pour sa femme, pour ses enfants; par son dévouement pour ses sujets.

Il avait pris à cœur ses devoirs de souverain dans son beau royaume de Naples; il s'était identifié avec les intérêts de ses sujets; il leur avait apporté, avec le souffle de la liberté, les idées d'union et d'indépendance qui ont fini par prévaloir et par fonder l'Italie actuelle. Son règne, quelque court qu'il ait été, a été utile à l'Italie. Ce n'est pas sans raison qu'un auteur italien a pu s'écrier : « L'impresa di Gioacchimo Murat era passata como una meteora ». Et le commandant Weil, qui a écrit « les Dernières Années » de son règne, ajoute : « La traînée lumineuse laissée dans le ciel par ce météore a contribué à éclairer de ses

feux, en Italie, la conquête de l'indépendance et la constitution définitive de l'unité nationale. »

* * *

Au point de vue militaire, auquel nous nous placerons surtout dans cette esquisse, la vie de Murat est une merveille.

Né le 25 mars 1767, à la Bastide-Fortunière, après une jeunesse mouvementée, il fut désigné, avec son ami Bessières, par le département du Lot pour faire partie de la garde constitutionnelle en création. Quelques mois après, il était sous-lieutenant dans un corps franc qui devint le 21e chasseurs.

En 1795, Murat était chef d'escadrons dans ce régiment à Versailles, lorsque Napoléon fut nommé commandant en second de l'armée de l'intérieur. Murat lui rendit immédiatement un service signalé, en allant prendre et en lui amenant les canons des sections, au moment même où les insurgés allaient s'en emparer. Cette artillerie joua le rôle prépondérant dans la répression de l'insurrection. Ce fut le point de départ de la fortune de Napoléon; ce fut aussi celui de la carrière de Murat.

Quand Napoléon prit le commandement en

LE MARÉCHAL MURAT, GRAND-DUC DE BERG, ROI DE NAPLES,
EN COSTUME DE COLONEL DE HUSSARDS.

(Collection de Mme la Comtesse P. Le Marois.)

Cliché Hachette et Cie.

chef de l'armée de l'intérieur. Murat devint son aide de camp; puis il le suivit en Italie pour la campagne de 1796. A Mondovi, il se distingua par sa bravoure et fut cité à l'ordre. Chargé de porter au Directoire le traité conclu avec les Sardes, et attestant qu'ils mettaient bas les armes, Murat fut nommé général de brigade.

A partir de ce moment, on le trouve dans toutes les opérations de cette merveilleuse campagne, se signalant à l'avant-garde, déployant cette valeur brillante, cette audace, ce coup d'œil, cette fougue qui en ont fait un chef de cavalerie hors de pair. « Notre cavalerie commandée par Murat, écrit Napoléon au Directoire, a fait des prodiges de valeur.... »

En Égypte, Murat se distingue partout, à l'avant-garde quand on se porte en avant, à l'arrière-garde quand il importe de couvrir énergiquement les derrières de l'armée. Pour le siège de Saint-Jean-d'Acre, il met pied à terre, fait le service de tranchée, et repousse victorieusement une sortie des assiégés.... A Aboukir, il se couvre de gloire; quand Napoléon le rencontre sur le champ de bataille, il lui crie : « La cavalerie a donc juré de tout faire aujourd'hui »; et dans son rapport au Directoire, il écrit : « La cavalerie de Murat a fait l'impossible ». Grièvement blessé

ce jour-là, Murat quitte l'Égypte avec Napoléon, et bientôt lui rend les plus grands services au coup d'État de Brumaire.

Devenu Premier Consul, Napoléon donna à Murat la main de Caroline, la plus jeune, la plus charmante de ses sœurs. Il l'emmena ensuite en Italie, comme commandant de la cavalerie de cette « armée de réserve » qui fit la surprenante campagne de Marengo, en 1800.

A la fin du Consulat, Murat fut gouverneur militaire de Paris, prenant son rôte au sérieux, actif, infatigable; s'occupant non seulement de ses troupes, mais de la haute police de la capitale, et de tout ce qui pouvait augmenter la sécurité de Paris et du gouvernement. En même temps, il n'oubliait pas ses amis, ses compatriotes du Lot surtout, dont il fut le protecteur inlassable et presque toujours écouté.

A la proclamation de l'Empire, il fut créé prince français, maréchal d'Empire, grand-amiral; et, à partir de ce moment, figura dans presque toutes les guerres de l'épopée à la tête de la cavalerie de réserve de la « Grande Armée », qu'il fit donner sur l'ennemi avec une vaillance, un brio inouqliables.

*
* *

En 1805, il a sous la main 10 régiments de carabiniers ou cuirassiers, 24 régiments de dragons et 4 régiments de cavalerie légère, auxquels il fait faire des prodiges de valeur à Wertingen et autour d'Ulm, comme dans la marche sur Vienne, et à Austerlitz. Après cette brillante campagne, il est créé grand-duc régnant de Berg, et réussit bientôt à se faire adorer de ses sujets.

1806 est le point culminant de sa carrière comme de celle de Napoléon.

Très utile dans les marches et reconnaissances qui précèdent Iéna, la cavalerie de Murat intervient énergiquement dans les dernières heures de la grande journée pour compléter la déroute des Prussiens, et les rejeter en désordre au delà de Weimar.

Alors, commence la poursuite mémorable, qui n'a pas d'égale dans l'histoire, et qui fait mettre bas les armes à la totalité de l'armée prussienne. Murat y joue le rôle principal. On peut le suivre, jour par jour, heure par heure, dans les rapports officiels publiés par l'excellent livre du colonel Foucard : *la Cavalerie pendant la campagne de*

Prusse. Nous n'en citerons que quelques extraits :

Deux jours après Iéna, il écrit à l'Empereur : « Jamais on n'a vu une déroute semblable ; jamais terreur ne fut si grande, ni si générale. Les officiers prussiens déclarent ouvertement qu'ils ne veulent plus servir.... » Le 19 octobre, il annonce que « cinq divisions de notre cavalerie vont inonder les plaines de Magdebourg... ». Puis, sa poursuite endiablée l'amène à Potsdam ; à Templin, où « ses cavaliers mangent les vivres préparés pour les troupes et pour le dîner du prince de Hohenlohe ».

Le 28 octobre, il rend compte de la prise de ce prince et de tout son corps d'armée ; et il a soin de ne pas oublier ses admirables lieutenants Beaumont, Grouchy ; et Lasalle, ce modèle des cavaliers légers dont on trouve le nom glorieux dans tous les rapports.

Le 30, il annonce la prise de la grande place forte de Stettin par les hussards de Lasalle. Le 1er novembre, il prend 4 000 hommes à Anklam. Le 7, il annonce la capitulation des 25 000 hommes de l'énergique Blücher, et termine sa lettre en disant : « Sire, le combat finit, faute de combattants ».

Pendant la campagne d'hiver, en Pologne, Murat continue à se conduire de la façon la

plus brillante. Dans ses « Souvenirs militaires », le colonel de Gonneville décrit son attitude au combat de Hof :

« L'ennemi était fortement posté. Plusieurs charges lancées par Murat avaient été ramenées. Alors, il se porta au galop devant le front des cuirassiers d'Hautpoul, pour les entraîner à la charge. Sa vue les enthousiasma. Par-dessus sa tunique toute brodée d'or, il portait une pelisse de fourrure. La poignée de son sabre étincelait de pierreries ; son bonnet de fourrure était rehaussé par des plumes noires, et une aigrette blanche fixée par un diamant. Il arriva la tête haute, la figure gaie, ouverte, monté sur un magnifique cheval ; et dès qu'il fut à la portée de la troupe, commanda d'une voix retentissante : « Chargez », puis s'élança lui-même à la charge, suivi par les cuirassiers électrisés.... Tout fut renversé, enfoncé. La vaillance de Murat avait assuré le succès. »

Quelques jours après, à Eylau, devant la supériorité numérique écrasante des Russes, et surtout de leur artillerie, sous le temps affreux, sous la neige que le vent chassait dans les yeux de nos soldats, nos affaires allaient mal ; le corps d'Augereau était à moitié détruit. Napoléon se tourna vers Murat, et lui montrant les masses

russes qui s'avançaient lui dit : « Nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là? »

Murat courut à sa cavalerie, et l'entraîna dans une des charges les plus belles, les plus formidables, les plus meurtrières de l'histoire. La première ligne russe fut enfoncée, la deuxième aussi. La troisième résista; alors intervint Bessières avec la cavalerie de la garde: la troisième ligne ennemie fut rompue à son tour par nos grenadiers à cheval. La journée fut sauvée par Murat, par Bessières; et ce fut une merveille de voir les deux maréchaux amis risquer leur vie, braver les mêmes dangers sans arrière-pensée, rivaliser d'audace, comme s'ils avaient tout à gagner, comme s'ils étaient encore les volontaires du Lot de 1792.

Après Tilsitt, le prince Murat fut envoyé en Espagne, comme lieutenant de l'Empereur; il eut à intervenir énergiquement contre le soulèvement de Madrid. Quand le frère de Napoléon, Joseph, fut nommé roi d'Espagne, Murat fut désigné à sa place comme roi de Naples, et se consacra à son royaume jusqu'en 1812.

Pendant la campagne de Russie on le retrouve à la tête de la réserve de cavalerie, plus vaillant que jamais, bravant tous les périls, ne songeant qu'à l'honneur de nos armes, à la gloire de la

France; oubliant couronne, femme, enfants, tout ce qu'il aimait si tendrement, pour prodiguer sa vie avec une bravoure, une abnégation sans pareilles, pour inscrire des pages sublimes d'héroïsme dans les annales de notre pays.

L'armée voit avec admiration le roi Murat se lancer lui-même à fond, comme autrefois, au plus fort de la mêlée; charger la cravache à la main, sous son costume éclatant qui le signale autant à ses ennemis qu'à ses propres troupes; donner ses ordres, sur le terrain, dans les circonstances les plus difficiles, avec un coup d'œil, un sang-froid inoubliables.

A la Moskowa, il se couvre de gloire, combattant parfois à pied, l'épée à la main, pour ramener des troupes d'infanterie à l'attaque; se jetant au milieu des carrés de la division Friant pour les encourager à résister à outrance aux charges furieuses des Russes; et quand la situation est rétablie, saluant les braves qui l'entourent, en leur criant : « Soldats de Friant, vous êtes des héros! » puis pendant que les soldats l'acclament, remontant à cheval pour courir à sa cavalerie, la lancer dans la bataille, et faire enlever la grande redoute par les cuirassiers, dont les chefs Montbrun et Caulaincourt tombent tous deux au champ d'honneur....

En 1813, il accourt se mettre aux ordres de

l'Empereur; et brillant, entraînant, insouciant du danger, contribue puissamment au succès de Dresde, aux derniers efforts de la campagne à Leipzig. Puis il se sépare tristement de l'Empereur, son beau-frère, qu'il ne devait plus revoir, et rentre dans son royaume.

Si alors, pendant les derniers mois de son règne, il s'est laissé aller au désir de conserver sa couronne, si les sentiments patriotiques du soldat passionné de gloire ont cédé devant les intérêts de sa femme, de ses enfants, de ses sujets, devant les aspirations de l'Italie qu'il avait poussée lui-même à la liberté, à l'unité; si le volontaire de 1792 s'est trouvé mal préparé pour remplir son rôle de roi jusqu'au bout, dans des circonstances si horriblement troublantes; s'il a été affolé par la lutte que se livraient dans son cerveau sa générosité naturelle et les intérêts des siens, et ceux de l'Italie; s'il a ouvert des négociations regrettables, joint ses armes à celles des ennemis de la France pour les retourner aussitôt contre eux; s'il a terminé sa carrière en aventurier; il faut oublier ces aberrations, ces entraînements irraisonnés, pour ne songer qu'aux pages inoubliables de gloire, d'héroïsme que ce vaillant entre les vaillants a inscrites dans les annales de notre pays.

En pensant à Waterloo, Napoléon exprimait, à Sainte-Hélène, ses regrets de n'avoir pas pu accepter, au retour de l'île d'Elbe, l'offre que lui faisait Murat de se mettre à ses ordres pour sa dernière campagne; et il ajoutait : « Murat nous aurait peut-être valu la victoire.... Jamais on ne vit à la tête de la cavalerie quelqu'un de plus déterminé, de plus brave, de plus brillant. »

C'est là ce qui doit rester dans le souvenir de la France. Murat a été un de ses plus vaillants enfants. Il a été l'entraîneur de cavalerie le plus extraordinaire de l'histoire; le héros le plus vibrant de la grande épopée.

Il a été aussi le premier souverain qui ait osé prendre les armes pour conquérir à l'Italie son unité, son indépendance. Et l'Italie s'en est souvenue; elle a placé, aux portes du Palais de ses Rois, la statue du roi Joachim Murat à côté de celle du roi « Galantuomo », de Victor-Emmanuel, le libérateur, le fondateur de l'Italie actuelle.

DE MONCEY

DUC DE CONEGLIANO

Dans la grande promotion de Maréchaux, du début de l'Empire, Napoléon s'était préoccupé de répartir ses choix sur toutes les armées de la République, qui avaient défendu victorieusement nos frontières. Moncey y représente l'armée des Pyrénées-Occidentales dont la base d'opérations s'était étendue en France de Saint-Jean-Pied-de-Port à Bayonne, et qui n'avait pas tardé, sous son énergique impulsion, à envahir le Nord-Ouest de l'Espagne.

Bon Adrien Jannot de Moncey est né en 1754. Il était le fils d'un avocat de Besançon qui le destinait au barreau. A quinze ans, il s'engagea et servit successivement au régiment de Conti, dans la gendarmerie, au régiment de Nassau. En 1789, il était sous-lieutenant; en 1791, capitaine de chasseurs dans l'armée des Pyrénées.

En 1793, il se distingua comme commandant des « chasseurs cantabres » près de Saint-Jean-Pied de Port, dans la vallée de Roncevaux, où dix siècles auparavant avait eu lieu le désastre de

Roland, le preux de Charlemagne; puis à Saint-Jean-de-Luz, au camp d'Hendaye; il fut fait général de brigade, et bientôt après général de division et commandant en chef.

Immédiatement sous son commandement, les opérations prennent une tournure des plus actives, des plus énergiques. Attaqués de front sur la Bidassoa, les Espagnols sont tournés par la vallée de Bastan, et perdent successivement Irun, Fontarabie, Saint-Sébastien.

A Villa-Nova, écrit L.-C. Chénier, l'auteur de l'*Éloge historique du Maréchal de Moncey*, Moncey organise *la Colonne infernale*, à la tête de laquelle marche le glorieux soldat de la défense nationale, La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France. Les Espagnols sont battus, laissant entre nos mains des canons, des drapeaux, de nombreux magasins. La Navarre est conquise jusqu'à Pampelune; puis Moncey s'empare de Tolosa, Bilbao et contribue dans une large mesure à forcer l'Espagne à demander la paix. Entre temps, la Convention avait décrété que l'armée des Pyrénées-Occidentales avait bien mérité de la Patrie; et lui avait envoyé un étendard d'honneur et une couronne de chêne.

La paix conclue, Moncey fut chargé du commandement de la division de Bayonne. Bientôt

dénoncé, il fut mis en non-activité et se retira à Camiade près de Bayonne; consolé par les témoignages d'estime et de respect des populations basques, qui voyaient en lui le héros de la défense de leur frontière.

Replacé, il commanda à Lyon, puis dans l'armée du Rhin et de l'Helvétie. Le Premier Consul le nomma premier inspecteur général de la gendarmerie. A la proclamation de l'Empire, il continua comme maréchal à remplir ces importantes fonctions, qu'il conserva pendant tout le règne de Napoléon.

En 1808, il fut appelé au commandement du 3e corps d'armée en Espagne et contribua au siège mémorable de Saragosse. Puis il fut de 1809 à 1815 à la tête de diverses armées de réserve en Flandre, sur les côtes de l'Ouest, à Lille.... Il avait été fait duc de Conegliano en 1808.

En 1814, il était major général des gardes nationales de Paris, et contribua énergiquement avec les maréchaux Marmont et Mortier à la bataille de Paris. Sa belle défense de la barrière de Clichy lui valut une popularité bien justifiée : pendant que les deux autres maréchaux luttaient avec des troupes régulières, il était à la tête de la population elle-même de la capitale, surexcitée

par l'idée de défendre son indépendance. Il combattit jusqu'à la dernière extrémité, bien secondé par les 1re et 2e légions de la garde nationale, et par une batterie d'artillerie vaillamment servie par les élèves de l'École polytechnique.

A la Restauration, le maréchal de Moncey donna la mesure de l'élévation, de la noblesse de son caractère par la fameuse lettre qu'il écrivit au roi Louis XVIII pour refuser de faire partie du Conseil de guerre appelé à juger le maréchal Ney. Voici quelques extraits de cette lettre :

« Sire, placé dans la cruelle alternative de désobéir à Votre Majesté, ou de manquer à ma conscience, j'ai dû m'en expliquer à Votre Majesté. Je n'entre pas dans la question de savoir si le maréchal Ney est innocent ou coupable. Ah! Sire, si ceux qui dirigent vos conseils ne voulaient que le bien de Votre Majesté, ils lui diraient que jamais l'échafaud ne fit des amis. Croient-ils que la mort soit si redoutable pour ceux qui la bravèrent si souvent! C'est au passage de la Bérésina, Sire, c'est dans cette affreuse catastrophe que Ney sauva les débris de l'armée; et j'enverrais à la mort celui à qui tant de Français doivent la vie.... Non, Sire, s'il ne m'est pas permis de sauver mon pays, ni ma propre existence, je sauverai du moins l'honneur.... »

Cette lettre, pleine d'une dignité ferme, élevée, valut au maréchal de Moncey d'être destitué, privé de ses titres de duc, de maréchal, et emprisonné au fort de Ham. Bientôt cependant le roi, comprenant la noblesse de cette attitude, lui rendit ses dignités et le fit entrer à la Chambre des Pairs. En 1823, il commanda un corps d'armée en Espagne. En 1832, il fut nommé gouverneur de l'hôtel des Invalides, et chargé en cette qualité de recevoir en 1840 les cendres de Napoléon.

Il mourut deux ans après, et fut enterré dans le caveau des gouverneurs, de l'église Saint-Louis des Invalides, au milieu d'illustres compagnons de gloire.

JOURDAN

Le maréchal Jourdan représente, dans la liste des Maréchaux, l'armée de Sambre-et-Meuse, qui a joué un si grand rôle dans la lutte de la France contre l'Europe coalisée.

Il était né à Limoges en 1762. A seize ans, il s'engagea dans le régiment d'Auxerrois, servit plusieurs années en Amérique, et fut réformé en 1784.

En 1791, il fut nommé commandant du 2e bataillon des volontaires de la Haute-Vienne, et fut envoyé à l'armée du Nord, où il ne tarda pas à être promu général de brigade, général de division. C'était l'époque du grand effort militaire de la Révolution; de la nation entière mise en réquisition permanente pour le service des armées; des généraux placés sous la surveillance ombrageuse, énergique du Comité du Salut public.

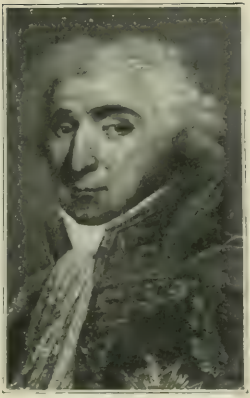
Carnot venait de proposer à ce comité un système de guerre, approprié aux circonstances, et à l'inexpérience des troupes et des officiers : « Il faut, avait-il écrit, suppléer à l'art par le nombre et faire une guerre de masses : diriger

sur les points d'attaque le plus de troupes et d'artillerie qu'on pourra; exiger que les généraux soient constamment à la tête des soldats, pour leur donner l'exemple du courage et du dévouement; et habituer les uns et les autres à ne jamais calculer le nombre des ennemis, mais à se jeter brusquement dessus à coups de baïonnettes; sans songer ni à tirailler, ni à faire des manœuvres auxquelles les troupes françaises actuelles ne sont nullement exercées, ni même préparées.... »

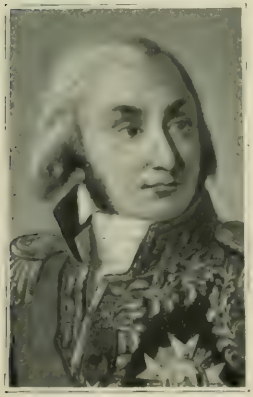
Énergiquement appliquées par des chefs qui s'appelaient Jourdan, Pichegru, Hoche, Kléber, Desaix, Moreau, Masséna... et qui étaient rigoureusement, impitoyablement surveillés par les commissaires de la Convention aux armées, ces mesures ont sauvé la France de l'invasion et lui ont permis de tenir tête à l'Europe tout entière.

Jourdan eut l'honneur de mettre en train, le premier, le nouveau système de guerre. Le commandant de l'armée du Nord, Houchard, quoique victorieux à Hondschoote et à Ménin, n'avait pas exécuté à la lettre les ordres de la Convention; il avait laissé trop de monde dans les camps et la panique s'était mise dans ses troupes. Jourdan fut désigné pour le remplacer. Il rassembla 50 000 hommes de nouvelle levée à Guise, se porta au secours de Maubeuge, attaqua énergique-

LE MARÉCHAL DE MONCEY,
DUC DE CONEGLIANO,
par Barbier.
(*Musée de Versailles.*)



LE MARÉCHAL AUGEREAU,
DUC DE CASTIGLIONE,
par Robert Lefevre.
(*Musée de Versailles.*)



LE MARÉCHAL JOURDAN,
par Eugène Carpentier,
d'après Vien.
(*Musée de Versailles*)

LE MARÉCHAL BERNADOTTE,
ROI DE SUÈDE,
par Kinson.
(*Musée de Versailles.*)

Clichés Hachette et Cie.

ment les alliés à Wattignies et les battit (16 octobre 1793).

En 1794, Jourdan commandait l'armée de la Moselle, pendant que l'armée de la Sambre essayait de passer la Sambre près de Charleroi, et se voyait repousser cinq fois de suite. Le Comité du Salut public prescrivit de concentrer les efforts. Les deux armées furent réunies en une seule, sous le nom devenu si populaire de Sambre-et-Meuse, et placées sous les ordres de Jourdan.

Sans tarder, Jourdan tente pour la sixième fois le passage de la rivière. Il réussit; mais bientôt attaqué par des forces supérieures sur les hauteurs de Fleurus, il est contraint de repasser la Sambre (16 juin). Immédiatement, les commissaires insistent pour qu'on recommence. Jourdan tente un septième passage qui réussit. Charleroi est pris; et quelques jours après se livre, contre les alliés commandés par Cobourg, la bataille défensive de Fleurus qui donne la victoire à Jourdan, et constitue pour nos armes un succès considérable, décisif.

Dans la campagne d'hiver qui suivit, pendant que Pichegru s'emparait de la Hollande, Jourdan marcha de succès en succès, à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, sur l'Ourthe et sur la Roer.

Le passage de la rivière à Dueren par ses 100 000 hommes organisés en cinq colonnes, bien commandés, culbutant énergiquement l'ennemi sur tous les points, fut une très belle opération de guerre. Bientôt, Cologne, Coblence, Maëstricht, furent à nous : et grâce à Jourdan, à Pichegru, à Hoche, nos trois armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle se donnèrent la main sur le Rhin, de Bâle à la mer. Toute la rive gauche du grand fleuve était à nous.

C'est le moment solennel de la lutte de la Révolution contre la France. C'est aussi le summum de la carrière de Jourdan.

Dans l'automne 1795, le Comité du Salut public n'est plus. Il y a de la détente partout, même dans les opérations militaires. Jourdan est sur le Rhin, vers Düsseldorf; Pichegru plus au sud avec l'armée de Rhin-et-Moselle. Jourdan passe le fleuve et le remonte pour donner la main à Pichegru. Mais Pichegru est en train de négocier sa trahison et se replie sur les lignes de Wissembourg. L'ennemi débloque Mayence. Jourdan est contraint de repasser le Rhin.

En 1796, pendant que Napoléon fait en Italie son immortelle campagne, Jourdan est sur le Rhin avec 56 000 hommes, Moreau avec 70 000. Devant eux, est l'armée de l'archiduc Charles.

Les deux généraux traversent le Rhin et manœuvrent en divergeant. Aussitôt l'archiduc laisse un rideau devant Moreau, et tombe sur Jourdan qui est battu à Wurtzbourg et repasse le Rhin.

Alors ce général donne sa démission, et se consacre à ses fonctions de membre du Conseil des Cinq-Cents. Au 18 Brumaire, il est à cette assemblée parmi les opposants au coup d'État. Il accepte néanmoins d'être envoyé en Piémont comme ambassadeur; puis il est nommé président de la « Consulta »; enfin commandant en chef de l'armée d'Italie.

En 1804, il fut promu maréchal d'Empire; mais il eut bientôt le regret de se voir enlever son commandement d'Italie, lorsque les événements décidèrent Napoléon à abandonner ses projets de descente en Angleterre et à marcher sur l'Autriche, en 1805. Masséna fut désigné pour prendre le commandement de l'armée d'Italie.

En 1808, le maréchal Jourdan fut désigné pour être le major général, le conseiller militaire, du roi d'Espagne, Joseph, qui en l'absence de l'Empereur commandait nominativement toutes les troupes d'Espagne.

Le Maréchal a laissé de bien intéressants Mémoires sur cette partie de sa vie, et sur les

événements d'Espagne : ce qui, d'après lui, a fait les difficultés du rôle du roi Joseph, ce fut que « son commandement n'était que de pure convenance » ; et que les Maréchaux, autorisés à correspondre directement avec Napoléon et son ministre de la guerre, étaient libres de discuter les ordres du roi, et ne les exécutaient que si bon leur semblait.

D'un autre côté, le roi n'avait pas de récompenses à donner. Toutes les faveurs étaient accordées par l'Empereur, qui les distribuait de préférence à ceux qui servaient directement sous ses yeux. De là une source de découragement et de dégoût.

Pour ce qui concernait personnellement la situation du major général, elle était également difficile et même fausse vis-à-vis des autres Maréchaux ; ils avaient tous des titres de duc, des dotations, tandis que Jourdan n'avait que son bâton de maréchal, et se trouvait par suite, vis-à-vis de ses collègues, dans une situation de réelle infériorité....

Sous la réserve d'une courte interruption, il n'en conserva pas moins ses fonctions auprès de Joseph, tant que le roi garda le commandement de l'armée ; il l'assista à la bataille de Vittoria, dont la perte amena l'évacuation de l'Espagne.

Lorsque, par ordre de l'Empereur, Soult vint remplacer Joseph à la tête de l'armée, Jourdan se retira.

Sous la Restauration, le maréchal Jourdan fut nommé Comte, et se consacra à ses fonctions de pair de France, se faisant remarquer par ses opinions libérales. Après 1830, il fut nommé gouverneur des Invalides. Il mourut dans ce poste, en 1833, entouré du respect et de l'affection des vieux et glorieux soldats, placés sous ses ordres.

MASSÉNA

DUC DE RIVOLI, PRINCE D'ESSLING

Masséna est une des plus belles figures des guerres de la Révolution et de l'Empire. Les soldats, qui dans notre armée trouvent souvent le mot juste, l'ont appelé « l'Enfant chéri de la Victoire ». Napoléon l'a apprécié et estimé d'une façon toute particulière : « Pour qu'un homme soit hors ligne, a-t-il dit à Sainte-Hélène, il faut que chez lui l'esprit soit en équilibre avec le courage. Chez Masséna, cet équilibre se produisait au feu, lui naissait au milieu du danger. Le bruit du canon lui éclaircissait les idées, lui donnait de l'esprit, de la pénétration, de la gaieté.... Au milieu de la grêle des balles qui moissonnaient tout autour de lui, Masséna était toujours lui-même. Il donnait ses ordres et faisait ses dispositions avec le plus grand sang-froid, et le plus grand jugement. »

Ce n'est pas seulement dans notre armée qu'on estimait Masséna. Les chefs ennemis qu'il a combattus, et il en eut d'éminents comme l'archiduc Charles, ont rendu justice à ses talents, à sa

valeur. Paris, la France l'ont acclamé plusieurs fois soit comme représentant de l'armée victorieuse d'Italie, soit comme commandant en chef. Après sa campagne d'Helvétie, qui est restée légendaire comme sa belle défense de Gênes, le gouvernement décréta que son armée avait bien mérité de la patrie.

Cet ensemble de témoignages fait bien ressortir que si Masséna n'a pas été un homme complet, s'il a été plutôt homme de guerre que d'administration, plutôt homme de terrain que de cabinet, s'il a montré parfois un goût immodéré pour le plaisir et pour l'argent qui le procure, il n'y a rien à retenir de ces lacunes, de ces travers; et qu'on doit admirer sans restriction cette grande vie remplie de services éclatants, qui a tant contribué à la défense de notre pays, à la gloire de nos armes.

* * *

Masséna n'a pas laissé de Souvenirs. Mais ses papiers ont été classés, mis en ordre et soudés sous forme de mémoires, par le général Koch, sur la demande des enfants de l'illustre Maréchal.

Il était né à Nice en 1756. A treize ans, il s'embarqua comme mousse et fit deux campagnes

sur mer. A dix-neuf ans, il s'engagea dans le régiment Royal-Italien ; un an après, il était caporal — heureux, fier de ses galons de laine, comme il ne l'a plus jamais été d'aucun grade —; puis il devint sergent, adjudant, et resta au service dans ce grade jusqu'en 1789.

En 1792, il fut nommé à l'élection adjudant-major, puis lieutenant-colonel d'un bataillon de volontaires du Var. A partir de ce moment, il prit une part glorieuse des dangers, des misères, des fatigues des admirables troupes qui ont défendu pendant quatre ans notre frontière des Alpes-Maritimes, et qui sont devenues le noyau énergique, bien entraîné de l'armée de 1796, de Napoléon.

En parcourant cette partie si intéressante de nos frontières, au cours de leurs manœuvres annuelles dans la montagne, nos chasseurs alpins trouvent à chaque pas des souvenirs de la vaillante intervention de Masséna, au début de sa carrière. Ils se montrent avec orgueil, avec le désir d'en faire autant, les sentiers abrupts par lesquels il a fait escalader la montagne à ses soldats pour venir à bout d'un ennemi formidablement posté : ici, c'est le pic du Mangiabo dont Masséna s'est emparé pour menacer la puissante position de l'Aution : là c'est le breck d'Utelle, dont il a

bravé les difficultés pour fondre sur le camp ennemi du Scandanglier, et s'y emparer de soldats, d'armes, et de 300 tentes, « dont ses vaillants sans-culottes se sont empressés de faire des pantalons »....

Masséna est le héros de cette guerre si pénible, si meurtrière. En 1794, il est devenu général de division, à force d'actions d'éclat; et c'est à lui que l'on confie l'opération, imaginée par Napoléon alors général de brigade d'artillerie, et consistant à prendre à revers par la montagne les défenseurs de l'Aution et de Saorge; la manœuvre réussit. L'année suivante, en 1795, Masséna commande une division sous Schérer; et par sa valeur, la prudence de ses conseils, sa connaissance du pays, contribue dans une large mesure à la victoire de Loano.

Bientôt, en 1796, l'armée d'Italie fut placée sous les ordres d'un nouveau commandant en chef. Napoléon connaissait Masséna pour l'avoir vu à l'œuvre deux ans auparavant, et il eut soin d'utiliser le coup d'œil, l'audace, la valeur exceptionnels, de cet admirable entraîneur d'hommes. On trouve Masséna aux postes les plus difficiles, les plus périlleux, dans tous les combats de cette guerre glorieuse entre toutes. Son nom est accolé aux souvenirs merveilleux de Montenotte, de

Dego, Millesimo, Lodi, Milan, Lonato, Castiglione, Bassano, Arcole, Rivoli.... Il sait tirer de ses troupes des efforts de marche, un entrain dans le combat, extraordinaires.

Aussi, Napoléon lui sait-il le plus grand gré des services éminents qu'il a su rendre à cette époque. Il le lui montre immédiatement en le chargeant de porter au gouvernement le traité de Leoben, constatant la défaite définitive de l'Autriche. Paris acclama à cette occasion le général qui représentait si bien la vaillante armée d'Italie, et donna à Masséna, à l'Odéon, une fête des mieux réussies, des plus brillantes. « C'est Masséna, Joubert, Lasalle et moi — aimait à répéter Napoléon — qui avons gagné Rivoli. » — Dès qu'il le pourra, il le créera duc de Rivoli; et à Sainte-Hélène, quand dans ses derniers délires l'Empereur revivra les émotions les plus fortes de sa carrière, le nom glorieux de Masséna reviendra sur ses lèvres agonisantes.

En 1798, Masséna succéda à Berthier, partant pour l'Égypte, dans le commandement de l'armée d'Italie. Les troupes étaient dans l'inaction, mal nourries, mal payées, mécontentes, disposées à se plaindre de leurs chefs, à parler d'exactions;... c'est alors que s'éleva contre Masséna une campagne d'indiscipline et de récrimination, qui

l'attrista profondément;... mais le gouvernement le lava de ces accusations, en lui donnant un poste digne de lui, où il put montrer sa valeur et ses talents de chef militaire. Dans le commandement en chef de l'armée d'Helvétie, qui avait en face d'elle l'armée austro-russe de l'archiduc Charles et de Korsakof, Masséna fit d'abord une campagne de prudence; il concentra habilement ses troupes, et attendit patiemment. Puis, saisissant le moment d'agir, avec un coup d'œil remarquable, il se jeta brusquement sur les Austro-Russes, au moment où ils attendaient le renfort de Souwarof accourant d'Italie et ralenti, maintenu, à la traversée des Alpes, par Lecourbe. Masséna écrasa les Austro-Russes à Zurich; aussitôt, il se jeta sur Souwarof, et le força à sortir des Alpes, abandonnant son artillerie, ses bagages.

Cette grande et belle victoire, succédant à bien des mécomptes sur nos frontières, sauva la France de l'invasion, et y produisit une impression profonde. Le nom de Masséna fut dans toutes les bouches.

En 1800, pendant que Moreau était sur le Rhin, et que le Premier Consul faisait, dans le plus grand secret, préparer « l'armée de réserve » aux pieds des Alpes, il y avait un grand rôle à

jouer pour l'armée d'occupation de l'Italie. Cette armée devait maintenir, occuper les 100 000 Autrichiens de Mélas; malheureusement elle était en très mauvaise posture; battue en plusieurs rencontres, elle avait été repoussée vers la rivière de Gênes; elle avait besoin d'être mise entre les mains d'un chef d'une énergie exceptionnelle et connaissant bien l'Italie. Masséna fut choisi pour remplir ce grand rôle, si difficile.

Il n'avait sous ses ordres que des débris; il les reconstitua, releva les courages; et bientôt, à la tête de 40 000 hommes bien encadrés, il se jeta sur la gauche de Mélas, dont il arrêta les progrès, puis il marcha sur la droite ennemie. Mais alors la supériorité numérique écrasante des Autrichiens intervint; l'aile gauche de Masséna, commandée par Suchet, fut séparée de l'armée et rejetée vers le Var; les autres troupes furent contraintes à se replier sur Gênes, où elles ne tardèrent pas à être étroitement bloquées.

La situation fut critique dès le début du siège de Gênes; car la place était mal approvisionnée, et la population nombreuse, indécise dans ses sentiments à l'égard de la France, était dans de mauvaises conditions pour supporter les privations, les misères du blocus. Masséna fit preuve d'une grandeur d'âme remarquable : le moral des

soldats fut maintenu par des sorties incessantes; les habitants, étonnés par l'attitude du commandant en chef, par sa résignation, firent preuve d'une soumission sans exemple en supportant les horreurs de la famine qui augmentaient de jour en jour, au milieu des morts, des mourants, des animaux crevés de misère dont hommes, femmes, enfants se disputaient la chair, leur seule nourriture avec l'herbe des jardins....

Vers la fin du blocus, Masséna tenta une grande sortie vers le Monte-Crete. Son lieutenant Soult y fut battu, blessé grièvement et fait prisonnier.

Alors, à bout de ressources, sentant la patience des habitants lassée; n'ayant plus rien à donner à ses soldats, tellement épuisés qu'il les avait autorisés à monter leurs gardes assis; étonné de constater que les Autrichiens ne bougeaient pas autour de lui, malgré l'annonce de l'irruption de Napoléon dans le Piémont, Masséna se décida à capituler. Il obtint des conditions exceptionnelles, sortit de la place à la tête de ses troupes avec les honneurs de la guerre; et les fit embarquer pour la France, aptes à y reprendre immédiatement du service contre l'ennemi.

A la paix, il commanda pendant quelque temps l'armée d'occupation de l'Italie, sans réussir plus

que la première fois pour l'administration. Puis, nommé député, il alla siéger au Corps législatif parmi les indépendants, les mécontents, ne cachant pas qu'il désapprouvait le 18 Brumaire.

*
* *

Néanmoins, dès la fondation de l'Empire, Napoléon reconnut hautement l'éclat des services de Masséna; et le nomma maréchal d'Empire, grand officier, puis grand-cordon de la Légion d'honneur.

En 1805, il lui confia le commandement en chef de l'armée d'Italie, avec la mission de maintenir les troupes de l'archiduc Charles, pendant que la « Grande Armée » allait opérer sur le Danube. Masséna remplit son rôle avec une telle énergie, une telle habileté que l'armée de l'Archiduc fut annulée, et qu'elle ne put arriver à temps ni pour défendre Vienne, ni pour prendre part à la bataille d'Austerlitz.

En 1806, il conquit le royaume de Naples, y installa le roi Joseph comme souverain, et mena énergiquement le siège de Gaëte. En 1807, il fut appelé en Pologne, vers la fin de la campagne, pour commander l'aile droite de la « Grande Armée ». Créé duc de Rivoli, avec une riche

dotation, il put enfin prendre un peu de repos dans sa belle propriété de Rueil, dont il avait fait l'acquisition, et qui avait appartenu autrefois au cardinal de Richelieu. C'est à cette époque, dans une chasse près de Fontainebleau, qu'il fut atteint d'un grain de plomb qui lui paralysa un œil.

Il était de taille moyenne, avait les traits agréables, une belle bouche, le nez aquilin; ses yeux noirs et perçants révélaient une organisation énergique et passionnée. Foncièrement bon, il était heureux de traiter en amis, même au faîte des grandeurs, ses anciens compagnons du Royal-Italien, et il en recueillit plusieurs à Rueil. Parmi les maréchaux, il avait plusieurs amis intimes : Lannes, Suchet, Oudinot, Brune... ont toujours eu la plus grande affection pour lui.

En 1809, Masséna commanda un des corps de la « Grande Armée » sur le Danube et intervint vaillamment à Landshut, puis à Essling, où il sauva l'armée par son énergie. Après le premier passage du Danube, à l'île Lobau, il eut à soutenir la lutte dans Aspern contre les Autrichiens, très supérieurs en nombre et remarquablement commandés par l'archiduc Charles. Aspern fut pris et repris quatre fois, pendant que Lannes et Bessières combattaient sur la droite de Masséna.

Le Maréchal était partout, encourageant ses soldats, ranimant les courages, donnant ses ordres avec une présence d'esprit, un coup d'œil admirables.

Dans la deuxième journée, quand, à la suite de la rupture des ponts et de la mort de Lannes, l'Empereur se décida à la retraite, ce fut Masséna qui l'assura, avec une grande vigueur, ne laissant aucun trophée entre les mains de l'ennemi; ne repassant lui-même les ponts qu'avec l'extrême-arrière-garde. Napoléon reconnut hautement l'héroïsme de sa conduite, en le nommant prince d'Essling.

Après le deuxième passage du Danube, Masséna accompagna l'Empereur dans ses reconnaissances; il fit une chute qui l'empêcha de monter à cheval pendant quelques jours. Le lendemain eut lieu la bataille de Wagram; Napoléon voulut le faire remplacer dans son commandement; mais le héros de Rivoli, de Zurich refusa; il tint à rester au poste du danger, de l'honneur, et contribua dans une large mesure au succès de la bataille, en défendant énergiquement notre gauche contre les attaques acharnées de l'archiduc Charles, qui voulait de ce côté nous couper des ponts, notre seule voie de retraite.

Ce jour-là les boulets, les obus, les balles de

LE MARÉCHAL MASSÉNA,
DUC DE RIVOLI, PRINCE D'ESSLING,
par Fontaine, d'après Gros.

Cliche Hachette et C^ie^.

l'ennemi plurent autour de la calèche, d'où le Maréchal dirigeait, encourageait les efforts de ses troupes. La mort, les blessures se multiplièrent dans son entourage; mais il ne reçut pas la moindre égratignure; pas plus que dans les nombreux combats où, au cours de sa belle carrière, il s'était si souvent, si énergiquement, si audacieusement exposé. C'est à coup sûr une chose curieuse de l'histoire des guerres que de voir un homme comme Masséna sortir indemne de toutes les batailles auxquelles il a pris part, en donnant partout le plus rare exemple de l'intrépidité, du mépris du danger.

La fortune, la chance, n'intervient pas seulement dans les combinaisons du commandement; elle se fait sentir et règne en maîtresse dans la répartition des blessures. Dans la même troupe lancée dans la mêlée, tel soldat recevra plusieurs blessures, tandis que son voisin tout aussi vaillant sortira du combat sain et sauf.

Dans toutes les armées, on cite des hommes qui ont reçu un nombre de blessures fantastique : à Jemmapes, un lieutenant de gendarmerie reçut quarante et un coups de sabre; à Heilsberg, le chef d'escadrons de cuirassiers Chipault en reçut cinquante-six. Parmi les chefs de l'armée impériale, Lannes, Oudinot, Maison, Rapp... n'ont

cessé d'être glorieusement blessés; tandis que Lasalle, le héros de la cavalerie, le vaillant, qui par dix fois avait brisé son sabre en cognant sur l'ennemi, n'avait jamais reçu la moindre égratignure; jusqu'à ce qu'à Wagram, en ralliant ses cavaliers après la dernière charge, en pleine victoire, il fut atteint en plein front par une balle tirée par un blessé, et fut tué raide.

En 1810, Masséna fut appelé par l'Empereur à commander en Espagne l'une des armées destinées à opérer contre Wellington et à le chasser du Portugal. L'autre armée, commandée par Soult, devait partir de l'Andalousie, pour joindre ses efforts à celle de Masséna. Loin de l'Empereur, l'entente se faisait difficilement entre les maréchaux; Masséna fut contraint à opérer pour son compte.

Les opérations traînèrent, jalonnées par les sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Puis Masséna rencontra Wellington bien posté à Busaco. La bataille fut longtemps indécise; Wellington ne se retira que lorsqu'il se vit tourner par un chemin de montagne reconnu trop tard. Il se replia vers Lisbonne, suivi par Masséna, qui le trouva bientôt, installé dans les formidables lignes de Torrès-Vedras.

Dans l'impossibilité de forcer ces lignes, Mas-

séna se posta pour attendre l'occasion d'agir et pour vivre dans ce pays ravagé, où les Anglais avaient fait faire le vide. Dans ces longs mois d'attente, l'armée s'aigrit; elle reprocha à son chef son entourage féminin, et ses interminables discussions avec ses lieutenants, avec Ney surtout.

Masséna sentit vivement les difficultés de sa situation. Par deux fois, il dépêcha le général Foy à Paris auprès de l'Empereur. A la fin, il prit le parti d'abandonner le Portugal; et harcelé par Wellington se retira par Alméida sur Ciudad-Rodrigo. Aussitôt l'ennemi investit Alméida; Masséna revint sur ses pas; mais il se heurta à Wellington à Fuente di Onor, et fut repoussé. Alors, il fut remplacé par Marmont. Sa belle carrière de chef militaire était terminée.

A partir de ce moment, une affection douloureuse le tint éloigné du service actif; il se borna à exercer le commandement territorial de la division de Marseille. Quand, en 1815, Napoléon débarqua, à son retour de l'île d'Elbe, dans le golfe Juan, il se trouva sur le territoire militaire de Masséna.

Le Maréchal, dès qu'il fut prévenu, prit immédiatement les mesures que commandaient les circonstances, et envoya des troupes pour s'opposer au passage de son ancien chef; mais l'Em-

pereur avait gagné une bonne avance en passant par la montagne : les détachements de Masséna ne purent le rejoindre.

Napoléon n'en voulut pas au Maréchal. Il se contenta de le plaisanter quand il le reçut à l'Elysée ; et bien affectueusement lui exprima ses regrets de le voir empêché par sa santé de faire campagne avec lui en Belgique.

Deux ans après, le 4 mai 1817, le duc de Rivoli, prince d'Essling, mourut emporté par sa cruelle maladie. Avant de mourir, il avait réuni ses quatre enfants autour de lui pour leur faire ses adieux, et il avait ajouté : « Le temps des préjugés est à jamais passé. L'homme se créera désormais à lui-même ses titres de noblesse. Si je vous laisse un nom glorieux, rappelez-vous bien que je ne l'ai rendu tel que par ma propre valeur, et en m'efforçant tous les jours de justifier davantage les distinctions dont on m'a honoré. »

AUGEREAU

DUC DE CASTIGLIONE

Le maréchal Augereau est né à Paris en 1757. Son père était domestique, sa mère fruitière. A dix-sept ans, il s'engagea dans le régiment Clarke-cavalerie, y servit deux ans; puis devint maître d'escrime en Prusse, à Berlin.

En 1791, il revint en France, et fut nommé adjudant-major dans la Légion germanique; il servit bientôt à l'armée des Pyrénées-Orientales, et s'y distingua par son énergie et sa valeur, au point d'être promu général de division dès 1793. Il commanda une des divisions de la vaillante armée de Dugommier et prit une part active, importante aux batailles du Boulou, de Saint-Laurent de la Mouga, et à la prise de Bellegarde, qui passait pour une des places les plus fortes de l'Europe (1794).

A la paix avec l'Espagne, une grande partie des troupes des Pyrénées furent envoyées renforcer l'armée d'Italie. La division d'Augereau fut mise aux ordres du général Schérer, le nou-

veau commandant de cette armée, et contribua à la victoire de Loano en 1795.

En 1796, Schérer fut remplacé par Napoléon. Dès les premiers combats, le jeune général en chef fut à même d'apprécier les qualités de commandement d'Augereau, qui se distingua à Millesimo, à Cossaria. A Lodi, il enleva vaillamment le pont, à la tête de sa division; puis il contribua pour une large part à l'issue de cette partie de la campagne de 1796, qui eut pour résultat de repousser les Autrichiens au delà de l'Adige, et de faire commencer le siège de Mantoue.

Pendant que les opérations de ce siège se poursuivent, couvertes au loin par nos divisions, les Autrichiens commandés par Wurmser prennent brusquement l'offensive, et débouchent des Alpes en trois fortes colonnes qui menacent à la fois Mantoue et nos communications. Napoléon est surpris; il donne aussitôt ses ordres pour abandonner le siège, enclouer les canons et porter toutes ses troupes en arrière. L'ensemble des mesures, qu'il prend à ce moment, amènent la bataille de Castiglione, dans laquelle Augereau joue un rôle des plus utiles.

Il a publié lui même un récit des événements qui ont précédé cette bataille; et il y insiste sur les services qu'il a rendus personnellement dans

cette mémorable occasion. Voici le résumé de son récit :

Il gardait la ligne de l'Adige lorsque, le 30 juillet 1796, il reçut l'ordre de se replier sur Roverbella, en rompant les ponts et brûlant tout ce qu'il ne pourrait pas emporter. Le mouvement s'exécuta. A trois heures et demie, arriva à Roverbella le général en chef Bonaparte avec son état-major. Il mit aussitôt Augereau au courant de la situation respective des deux armées, qui était troublante. Augereau conseilla d'en imposer à l'ennemi. Le chef d'état-major Berthier riposta qu'il ne connaissait pas bien les positions de l'ennemi. « Je les connais mieux que vous », déclara Augereau; et il insista sur l'idée « qu'il fallait avant tout éviter une retraite qui démoraliserait les troupes; qu'il valait mieux les rallier et marcher sur l'ennemi; que, quant à lui, il se chargeait de rétablir les communications avec Milan et Vérone ».

Bonaparte parla ensuite de faire lever le siège de Mantoue. Augereau combattit cette proposition.

Le lendemain 31, Augereau rétablit les communications et s'empara de Brescia. Le général en chef l'y rejoignit et tint un conseil de guerre dans lequel il expliqua aux généraux la gravité

de la situation; il leur demanda s'il fallait, même après l'occupation de San Marco et de Brescia, se retirer sur la rive opposée du Pô, ou bien attendre l'ennemi avec le peu de forces qui nous restaient.

Tous les généraux furent pour la retraite, sauf Augereau qui déclara violemment qu'il n'exécuterait pas une pareille infamie. Vers deux heures de la nuit, il fut appelé par Bonaparte qui lui dit qu'après avoir longuement réfléchi il pensait comme lui, et qu'il allait marcher sur l'ennemi et l'attaquer partout où il le trouverait. Augereau reçut l'ordre de se porter sur Montechiaro, pendant que le général en chef irait rejoindre Masséna à Lonato.

La chose fut faite. Augereau rencontra les Autrichiens postés à Castiglione, et déploya ses troupes en face d'eux dans le plus grand ordre; de sorte que le bon aspect de ses braves soldats pleins de confiance acheva de faire tomber les dernières hésitations de Bonaparte. Il donna l'ordre à Augereau d'enlever Castiglione aux Autrichiens, le lendemain 3 août.

L'opération eut lieu, et fut poussée très énergiquement. Vivement attaqués de front, et tournés sur leur gauche, les Autrichiens furent repoussés de position en position; à la nuit, le quartier

général d'Augereau fut établi à Castiglione.

Le lendemain 4 août, Napoléon arriva à Castiglione, se jeta dans les bras d'Augereau, et lui dit : « Vous aviez bien raison ; c'est dans la journée d'hier que j'ai reconnu mes vrais amis ».

Puis il lui annonça que les ordres étaient donnés pour rassembler l'armée entière à Castiglione, et que le lendemain il achèverait d'écraser l'ennemi.

Le lendemain, 5 août 1796, eut lieu la mémorable bataille de Castiglione.

Le récit publié par Augereau, tout en faisant la part très belle à son auteur, n'en donne pas moins, et malgré lui probablement, une grande impression de l'activité, du sang-froid et de la décision de Napoléon dans ces circonstances terriblement inquiétantes. Non seulement il se rallia à l'avis énergique d'Augereau ; mais, après lui avoir donné ses ordres, il courut à Masséna pour battre le détachement autrichien de Lonato ; puis revint à Castiglione, et profita du combat préparatoire d'Augereau pour livrer la bataille décisive, dans de bonnes conditions et avec toutes ses troupes.

Quelle a été réellement l'influence de l'attitude d'Augereau sur les décisions du jeune général en chef? Ce qu'il y a de certain, c'est que Napoléon

a gardé de cette attitude et de l'énergique intervention d'Augereau le meilleur souvenir, puisque, à la fin de la campagne, il le chargea de porter au Directoire les soixante drapeaux pris sur l'ennemi, et que plus tard il le fit duc de Castiglione.

Après ces événements, Augereau eut à intervenir très vigoureusement à Bassano; dans les trois journées d'Arcole; puis dans la marche offensive vers Vienne, qui amena la paix.

Nommé après la guerre commandant de la division militaire de Paris, il prit une part active au coup d'état de Fructidor; puis il alla prendre à Cologne le commandement de l'armée d'Allemagne, précédé par une réputation qui ne donnait pas une grande idée de l'élévation de ses sentiments : on parlait beaucoup dans toute l'armée de sa tendance à profiter de la victoire pour lui-même; et son fourgon richement chargé, « le fourgon d'Augereau », était devenu légendaire dans l'armée.

Macdonald commandait une division de l'armée du Rhin à ce moment-là. Il vit arriver Augereau à Cologne, et en parle dans ses « Souvenirs » : Le nouveau général en chef passa la revue de la division de Macdonald, il en trouva la tenue trop belle. « Je vois, dit-il, que l'on conduit ces troupes à la prussienne; mais j'y mettrai ordre. »

« Il y eut un repos avant de défiler, ajoute Macdonald ; les soldats vinrent en foule autour d'Augereau. Son costume était étincelant; il y avait des broderies jusqu'à ses bottes courtes, ce qui faisait un contraste frappant avec nos uniformes simples. Il raconta ses campagnes d'Italie, parla de la bravoure des troupes, sans faire nulle mention du chef de cette armée, Bonaparte. Il dit que les soldats y étaient bien traités; et qu'il n'y en avait pas un, tel mauvais sujet qu'il fût, qui n'eût dix louis dans sa poche et une montre d'or. C'était un avis pour les nôtres. »

Augereau ne resta que quelques semaines à la tête de cette armée. Il exerça ensuite divers commandements sans événements notables.

Promu maréchal, il commanda, pendant la campagne de 1805, un corps d'armée de deuxième ligne sur le Rhin. En 1806, il eut à combattre à Iéna, où il occupait la gauche de nos troupes; puis il fut fortement engagé à Eylau, vit tomber autour de lui, par suite d'une fausse direction, une grande partie de ses soldats ; il en manifesta un tel mécontentement qu'il fut relevé de son commandement et que son corps d'armée fut dissous.

En 1812, il commande un corps de deuxième ligne qui occupe la Prusse; en 1813, il intervient à Leipzig; puis il commande les troupes de Lyon.

En 1814, il est chargé d'arrêter l'invasion du côté de Lyon. L'Empereur lui envoie, pendant la campagne même, des instructions précises sur son rôle; mais il trompe sa confiance, reste immobile; laisse faire l'ennemi sans intervenir, s'entend même avec lui et abandonne Lyon.

Pendant les Cent-Jours, il offre ses services à Napoléon qui les refuse; après Waterloo, il les offre à Louis XVIII qui ne les accepte pas davantage; puis, en 1816, il meurt oublié dans sa terre de la Houssaye.

A Sainte-Hélène, Napoléon a apprécié sévèrement sa conduite : « Augereau, depuis longtemps, a-t-il dit, n'était plus le soldat. Son courage, ses vertus premières l'avaient élevé très haut, hors de la foule; les honneurs, les dignités, la fortune l'y avaient replongé. Le vainqueur de Castiglione eût pu laisser un nom cher à la France; mais elle réprouvera la mémoire du défectionnaire de Lyon. »

BERNADOTTE

PRINCE DE PONTE-CORVO, ROI DE SUÈDE

Le maréchal Bernadotte est né à Pau en 1763. A dix-sept ans, il s'était engagé dans le régiment de Royal-Marine, et y avait servi pendant neuf ans, comme soldat et sous-officier.

Il était grand, bien tourné, d'une belle prestance qui lui avait valu le surnom de « Bellejambe ». Ses yeux étaient vifs, perçants; sa figure énergique, nettement dessinée — à la Condé. — Il était travailleur, éloquent, entraînant. L'ensemble de ces qualités l'avait fait arriver adjudant en 1789.

La Révolution ne tarda pas à le tirer de l'ornière. En 1791, il était lieutenant, et bientôt après capitaine, colonel. A Fleurus, il fut fait général de brigade par Kléber, sur le champ de bataille même; se distingua à nouveau au siège de Maestricht et fut nommé général de division; puis il servit brillamment sur le Rhin dans l'armée de Jourdan.

Au commencement de 1797, il amena à Napoléon, en Italie, un renfort de 20000 hommes, à

la tête duquel il contribua efficacement aux opérations sur Vienne: désireux de montrer que comme bravoure et entrain les soldats de l'armée du Rhin valaient ceux de l'Italie.

A la paix, il exerça pendant quelques semaines les fonctions d'ambassadeur de France à Vienne; mais il n'y réussit pas, et fut rappelé à la suite d'une émeute qu'il souleva en arborant intempestivement un drapeau tricolore. Puis, pendant quatre mois, il fut ministre de la guerre.

Au coup d'État du 18 Brumaire, il prit une attitude de blâme, d'opposition. Napoléon n'en tint pas compte, peut-être parce qu'il venait de se marier, et d'épouser la belle-sœur de son frère Joseph. Bernadotte fut nommé maréchal de l'Empire en 1804, et chargé du gouvernement du Hanovre. Puis il intervint dans la campagne de 1805, comme commandant d'un des corps de la « Grande Armée », et ne fut pas sans soulever quelques critiques le jour d'Austerlitz.

Il n'en reçut pas moins, en juin 1806, en toute souveraineté, la principauté de Ponte Corvo, au moment où son beau-frère Joseph fut nommé roi de Naples.

Dans la campagne de 1806, Bernadotte commanda le 1er corps, et s'attira encore des critiques, trop bien fondées, le jour d'Iéna et d'Auerstaedt.

La veille de la bataille, le 13 octobre, il était à Naumbourg sur la Saale, auprès du corps de Davout. Pendant la nuit Davout reçut l'ordre de traverser la rivière et de se porter sur Apolda pour contribuer à la bataille que l'Empereur allait livrer vers Iéna; et ses instructions se terminaient par : « Si Bernadotte est avec vous, vous pourrez marcher ensemble; mais j'espère qu'il sera à Dornbourg. »

Davout communiqua immédiatement cet ordre à Bernadotte ; mais celui-ci crut devoir se rendre à Dornbourg; de sorte que Davout se trouva seul en face de toute une armée prussienne. On sait avec quelle vigueur, quel héroïsme, il se tira de cette situation.

Le corps de Bernadotte arriva péniblement à Dornbourg, gênant la cavalerie de Murat; puis il gravit plus péniblement encore les pentes de la rive gauche de la Saale, inutile entre les deux batailles. Vers quatre heures et demie du soir, un aide de camp de Davout, le capitaine Trobriant, envoyé par son chef pour prier Bernadotte de poursuivre tout au moins l'ennemi, qui se repliait battu, rencontra le Maréchal sur les hauteurs qui dominent la Saale. Bernadotte le reçut avec humeur et ne fit rien.

Napoléon et l'armée apprécièrent sévèrement

cette attitude; mais ils l'oublièrent bien vite en constatant l'entrain, le zèle avec lesquels, dès qu'il fut libre de ses mouvements, le prince de Ponte-Corvo prit part à la poursuite des Prussiens et aux événements qui amenèrent la capitulation de Blücher à Lübeck.

C'est vers cette époque que le vit, pour affaires de service, un officier d'ordonnance du maréchal Ney, le duc de Fezensac, qui devint plus tard général de division, et qui en parle ainsi dans ses Mémoires : « C'était la première fois que je voyais Bernadotte, le futur roi de Suède; et il m'a paru bien différent des autres généraux. Il était aimable, parfaitement aimable pour tout le monde; il mangeait avec ses aides de camp et avec les officiers en mission.... » C'était vrai : autant Bernadotte était désagréable, frondeur, récalcitrant pour ses chefs et même pour ses camarades; autant il était affable, accueillant, obligeant pour ses subordonnés. C'était un charmeur pour ceux qui avaient à lui obéir. Mais lui-même ne savait pas obéir. Toute contrainte surexcitait cette nature ambitieuse, personnelle. Il était fait pour commander en toute indépendance.

En 1807, isolé à l'aile de l'armée, il rendit d'excellents services et se heurta plusieurs fois brillamment à l'ennemi. Blessé dans l'un de ces

combats, il abandonna son commandement; et bientôt après fut nommé gouverneur des villes hanséatiques. Il eut affaire avec la Suède, et se conduisit avec une modération, une équité, une habileté qui lui valurent l'affection de ces contrées.

En 1809, il commanda un corps de Saxons, et intervint à Wagram. Son corps fut fortement engagé, et même très éprouvé; mais l'Empereur omit d'en parler dans le bulletin. Bernadotte voulut riposter en faisant publier, par les journaux allemands, un ordre du jour, où il adressait lui-même les plus vives félicitations aux Saxons, sans parler des autres troupes. L'Empereur se fâcha, et l'envoya commander sur les côtes. C'est à ce moment que commencèrent les négociations de Bernadotte avec les Suédois, désireux de lui voir prendre le poste d'héritier présomptif de leur vieux roi.

Après de nombreux pourparlers, il accepta toutes les conditions indiquées, même celle d'embrasser la religion luthérienne. La diète suédoise l'acclama comme prince royal. L'Empereur consentit à cette désignation, et même indemnisa largement Bernadotte de tous ses frais de déplacement.

Le nouveau prince royal fit son entrée en

Suède, en octobre 1811. Il séduisit immédiatement le vieux roi et ses futurs sujets par son affabilité et son activité, et prit en mains les affaires du royaume. Bientôt les intérêts de la France furent en désaccord avec ceux de la Suède. Napoléon avait fait occuper par ses troupes la Poméranie suédoise. Bernadotte, devenu le prince Charles-Jean, se tourna vers la Russie, se lia de plus en plus à elle à la suite de nouveaux pourparlers; intervint pour faire revenir Moreau de l'Amérique; et finalement, au moment de l'armistice qui coupa la guerre de 1813, se joignit ouvertement à la coalition, et accepta le commandement de l'armée du Nord de nos ennemis.

C'était l'époque des grandes défections : le chef d'état-major du maréchal Ney, le Suisse Jomini, était passé à l'ennemi; Moreau était dans le camp de nos adversaires, le conseiller écouté du Tsar. Vers la fin de l'armistice, Bernadotte vint passer la revue des troupes alliées qui assiégeaient Stettin défendue par nos soldats. Il s'avança entre les avant-postes des deux armées, s'approcha de la place, et harangua même des Français qui faisaient un fourrage. Aussitôt, malgré l'armistice, un boulet tiré par la place vint siffler au-dessus de la tête de l'ancien maréchal de France. Bien

vite, les alliés demandèrent des explications à la place, se plaignant de cette violation du droit des gens. « Ce n'est rien, répondit tranquillement le gouverneur français de Stettin, le général Dufresse; c'est une simple affaire de police. Un déserteur français a été signalé; et la grand' garde a tiré[1]. »

Quelques semaines après, profitant de sa supériorité numérique, Bernadotte battit ses anciens camarades, Oudinot à Grossbeeren, Ney à Dennewitz; puis il prit une part décisive à la bataille de Leipzig; c'est de son côté que les Saxons firent défection. Pendant l'invasion, il occupa la Belgique, envoya une partie de ses troupes en France au secours des alliés; mais refusa, en 1814 comme en 1815, de pénétrer lui-même dans son ancienne patrie.

Au milieu de ces événements, il s'occupa habilement des intérêts de la Suède, et obtint la cession de la Norvège. Monté sur le trône en 1818, après la mort de Charles XIII, il régna jusqu'en 1844, donnant à ses sujets les bienfaits d'un gouvernement éclairé, modéré, et de la « paix de trente ans ». La Suède garde pieusement son souvenir; elle ne lui en veut pas d'avoir adopté

1. Vie du lieutenant-général Friant.

ses intérêts, jusqu'à se joindre aux ennemis de la France.

La ville de Pau ne lui en a pas voulu non plus; elle a élevé une statue à son royal enfant.

SOULT

DUC DE DALMATIE

Le maréchal Soult est une des grandes figures de notre armée. Après avoir été commandant de corps d'armée, dans plusieurs guerres, commandant en chef d'armée devant Wellington, major général de la dernière armée de Napoléon, il a joué un rôle considérable sous Louis-Philippe pour la réorganisation de nos forces, et a fait adopter, comme ministre de la guerre, les grandes lois militaires qui ont constitué, pendant trois quarts de siècle, la charte de notre armée.

Il est né en 1769 à Saint-Amand-la-Bastide, entre Lavaur et Castres. Son père était notaire. A l'âge de seize ans, il s'engagea dans Royal-Infanterie et était sergent à la Révolution.

Il se distingua, et avança rapidement dans les armées de la République; il était général de brigade en 1794, rendit de brillants services sur le Rhin et en Allemagne; fut promu général de division, et se distingua, en 1799, sous les ordres de Masséna dans les belles et énergiques opérations de l'armée d'Helvétie.

En 1800, il commanda une aile de l'armée de Masséna, en Italie autour de Gênes, et contribua puissamment à arrêter la gauche des Autrichiens; pendant le blocus, il prit part à de nombreuses sorties; dans la dernière, à Monte-Crete, il fut battu, grièvement blessé et fait prisonnier. Les Autrichiens l'emmenèrent à Alexandrie, où il fut soigné pendant que se préparaient les événements de Marengo. Durant la bataille, il entendit le canon, formidable pendant plusieurs heures, s'éloigner, puis se taire. « Que se passe-t-il? » demanda-t-il au médecin autrichien qui le soignait. « Tout est fini, le général en chef, Mélas, vient de rentrer victorieux », lui répondit le médecin. A ce moment, la canonnade reprit au loin. « Ce n'est rien, dit le médecin; une affaire d'arrière garde. » Le bruit lointain du canon redoubla, puis il se rapprocha, de plus en plus violent. Le médecin partit, effaré, aux nouvelles. Avec son expérience de la guerre, le blessé comprit; et il passa la meilleure des nuits, malgré ses souffrances et le va et vient de nos ennemis.

Comme maréchal d'Empire, Soult commanda l'un des corps d'armée du camp de Boulogne, qui devint le 4e corps de la « Grande Armée », et se distingua autour d'Ulm. A Austerlitz, ce fut lui qui remplit la glorieuse mission d'aborder

le centre de nos ennemis, de leur enlever le plateau de Pratzen ; et aussitôt, de céder le plateau au corps de Bernadotte, pour se tourner contre la gauche de l'ennemi et l'attaquer violemment.

Ce mouvement difficile, compliqué, pour une masse aussi considérable que celle d'un corps d'armée, fut exécuté, sous le feu intense de l'ennemi, avec une maîtrise qui ravit l'Empereur. Il félicita vivement le Maréchal, et l'appela « le premier manœuvrier de l'Europe ». A coup sûr, cette merveilleuse aptitude aux manœuvres, gagnée dans les exercices du camp de Boulogne, est bien faite pour démontrer l'utilité des camps d'instruction pour les grandes unités de l'armée.

En 1806 et 1807, le maréchal Soult intervint dans de bonnes conditions à Iéna ; puis à Eylau, Kœnigsberg. Après cette campagne, il fut créé duc de Dalmatie.

En 1808, quand la « Grande Armée » évacua l'Allemagne et fut employé en Espagne, sous les ordres de l'Empereur, Soult commanda les troupes du centre et, prit part aux affaires de Burgos, de Sommo-Sierra, à l'entrée dans Madrid, aux opérations contre l'armée anglaise de Moore. Lorsque l'Empereur fut rappelé en France, le Maréchal continua à poursuivre Moore,

l'attaqua à la Corogne, le battit, s'empara de la Corogne et de toute la Galice.

Les opérations furent moins heureuses en Portugal. Il devait en chasser les Anglais, avec le concours de Victor et de Ney. Mais les maréchaux ne s'entendirent pas. Soult pénétra seul en Portugal, y eut quelques succès, s'empara d'Oporto; puis faillit être enveloppé de toutes parts par l'armée de Wellington. Il fut forcé d'abandonner son artillerie; et ne réussit à s'échapper qu'en se jetant dans les affreuses gorges de Cevado, où il fut harcelé par les habitants. Il se joignit enfin à Ney; mais, mécontents l'un de l'autre, les maréchaux ne tardèrent pas à se séparer.

Plus tard, pendant que le roi Joseph attaquait de front Wellington dans la forte position de Talavera, Soult fut chargé d'opérer avec Ney et Mortier sur les derrières des Anglais. Il y eut encore peu d'entente entre les maréchaux; Wellington put se retirer à temps.

En 1809, après avoir battu les Espagnols à Ocana, et leur avoir pris 60 canons et 25 000 hommes, le maréchal Soult pénétra en Andalousie, s'empara de Séville, et força la junte suprême à s'enfermer dans Cadix. Puis il pacifia l'Andalousie, et s'y installa comme dans une

LE MARÉCHAL SOULT,
DUC DE DALMATIE,
par de Rudder, d'après Broc. (*Musée de Versailles.*)
Cliché Hachette et Cie.

véritable souveraineté, pendant deux ans; n'en sortant qu'à contre-cœur pour aider les autres maréchaux. Toutefois, quand après l'évacuation du Portugal par Masséna, les Anglais assiégèrent Badajoz, Soult courut au secours de la place, et fut rejoint par Marmont : les Anglais se retirèrent.

Soult rentra en Andalousie; bientôt après, Wellington revint sur Badajoz et la prit; battit Marmont aux Arapiles, et entra à Madrid (juillet 1812). Le maréchal évacua l'Andalousie, rejoignit le roi Joseph à Valence, et l'aida à réoccuper Madrid; puis il marcha sur Wellington, qui s'était posté à Salamanque et qui ne parvint à se retirer qu'en sacrifiant son arrière-garde (octobre 1812).

En 1813, Soult est auprès de l'Empereur, à la « Grande Armée », en Allemagne, lorsqu'arrivent de déplorables nouvelles : les événements de Russie ont surexcité tous nos ennemis; l'Espagne est prise d'un regain d'énergie et de patriotisme; l'armée anglaise a été considérablement renforcée. Wellington a envahi l'Espagne, est entré à Madrid et vient de battre complètement Joseph à Vittoria. La route de Bayonne et de la France est ouverte à nos adversaires. Il est urgent d'aviser.

*
* *

L'empereur chargea le maréchal Soult de partir immédiatement pour l'Espagne et d'y prendre le commandement des armées. Il a parlé plus tard de cette désignation : « Soult, a-t-il dit, à Sainte-Hélène, avait bien aussi ses défauts et ses qualités, et ce qu'on aura de la peine à croire, c'est que cet homme, dont l'attitude et la tenue indiquaient un grand caractère, était esclave dans son ménage.... » Et l'Empereur continua en disant qu'au moment d'envoyer le Maréchal en Espagne, il fut supplié par celui-ci d'en parler à sa femme — la maréchale Soult était Allemande, d'apparence hautaine. — Napoléon y consentit. « La Maréchale parut avec l'attitude hostile, le verbe haut »; mais elle se radoucit bien vite, quand l'Empereur lui parla sur un ton ferme, et finit par lui dire : « Dans les grandes crises, Madame, le lot des femmes est d'adoucir nos traverses; retournez à votre mari, et ne le tourmentez pas.... »

Le Maréchal avait reçu de Napoléon la mission « de rétablir nos affaires en Espagne, et de conserver Pampelune et Saint-Sébastien ». Il ne réussit pas à remplir ce programme : son infériorité numérique était trop grande; il ne parvint à

opposer que 50 000 hommes aux 100 000 de Wellington. Mais il n'en fut pas moins très utile à la France en défendant notre territoire pied à pied depuis la Bidassoa ; en détournant Wellington de l'invasion directe vers le centre du pays ; et en le forçant à nous suivre, le long des Pyrénées, de Bayonne, par Orthez et Tarbes, jusqu'à Toulouse, où se livra, glorieusement des deux parts, la bataille finale, le 10 avril 1814, quelques jours avant l'abdication de l'Empereur.

« Cette très belle campagne » — c'est l'expression même de Napoléon — a trouvé un historien des plus compétents dans le colonel breveté Dumas. « Les Neuf Mois de campagne à la suite du maréchal Soult » sont remarquablement documentés, tant du côté français que du côté anglais. Ils mettent bien en relief la manière de faire des deux chefs qui étaient en présence et qui avaient autant d'expérience de la guerre, d'énergie et de prudence l'un que l'autre :

Wellington se donna comme règle de ne rien laisser au hasard, de s'avancer prudemment, méthodiquement, en affermissant de point en point sa ligne d'opération et sa base de ravitaillement.

Soult, en raison de son infériorité numérique, et de la nécessité de restreindre l'invasion, était

décidé à manœuvrer; à se tenir toujours prêt à livrer la bataille, « sans rien compromettre ».

Ils étaient loin, l'un et l'autre, de la conception de la guerre napoléonienne. Aussi, l'Empereur s'impatienta-t-il parfois, et fit-il écrire à Soult « d'être plus hardi, de prendre l'offensive ».

Si les deux chefs se valaient comme prudence et science de la guerre, ils se ressemblaient moins dans leur action personnelle sur la troupe : le duc de Wellington était adoré de ses soldats. Un de ses officiers, le lieutenant Gleig, a publié ses impressions lorsqu'il le vit pour la première fois : « En arrivant sur le sommet d'une hauteur gazonnée, nous fûmes rejoints par quatre officiers à cheval. Celui qui marchait en avant, maigre, bien proportionné et de taille moyenne, paraissait à peine entrer dans l'âge mûr. Il était habillé d'un vêtement gris, uni, et boutonné jusqu'au menton; il portait un chapeau claque, recouvert de toile cirée, des culottes grises, des jambières boutonnées sur le côté, et un léger sabre de cavalerie. » Les vieux soldats reconnurent aussitôt Wellington et l'acclamèrent. Le lieutenant Gleig fut enthousiasmé, convaincu qu' « avec un tel chef, on ne pouvait pas être battu.... Ah! dit-il, que celui qui commande cherche avant tout à inspirer confiance à ses troupes! sa simple

vue, au moment décisif, vaudra plus qu'un renfort de troupes fraîches.... »

Le maréchal Soult n'était pas de cette école; il pensait probablement, comme certains écrivains de l'antiquité, que « la tête du général doit agir plus que son bras »; et il se laissait absorber par ses occupations de cabinet. « Je passais une grande partie du temps — a écrit son ancien aide de camp, le général de Saint-Chamans, dans ses « Mémoires » — à écrire sous sa dictée les ordres qu'il donnait pour l'administration de son armée, les subsistances, les cantonnements, la police et la discipline, les hôpitaux.... Il n'oubliait rien et était propre aux plus petits détails comme aux plus grandes opérations.... » Sous sa rudesse naturelle, il cachait une grande perspicacité. Il aimait les entreprises vigoureuses, ordonnait parfois des mouvements audacieux, mais ne se croyait pas forcé de payer de sa personne. Il n'avait pas le courage entraînant de Murat, de Lannes, de Ney... et avait des tendances « à se mettre à l'abri derrière son bâton de maréchal ».

Cette opinion de Saint-Chamans était probablement celle de l'armée; et Napoléon a dû la connaître, car, le 4 mars, il fit écrire au Maréchal que « Sa Majesté persiste à penser qu'il doit battre l'ennemi, pour peu qu'il montre de l'audace,

marche lui-même à la tête de ses troupes, et donne l'exemple en étant le premier au lieu du péril.... »

Le maréchal Soult avait donné, au cours de sa carrière, trop de preuves de courage et d'énergie pour se laisser influencer par ces reproches. Il persista dans sa manière de faire à la fois prudente et énergique; et rendit — Napoléon l'a hautement reconnu plus tard — un très grand service au pays.

Pendant les Cent Jours, Napoléon lui pardonna d'avoir accepté des Bourbons le portefeuille de la guerre, et d'avoir fait du zèle jusqu'à le traiter d'aventurier, d'usurpateur, dans un ordre du jour à l'armée. Il le nomma major général à l'armée de Belgique; mais le Maréchal fut loin de lui rendre les mêmes services que Berthier dans les campagnes précédentes; il y eut incontestablement des fautes, des lacunes d'état-major commises dans cette guerre de quatre jours, et elles influèrent sur Waterloo.

Au début de la seconde Restauration, Soult fut exilé. Il rentra en France en 1819, et vécut dans sa terre de Saint-Amand, paraissant rarement à Paris.

Ses apparitions n'en défrayèrent pas moins les chroniques du temps, si l'on en croit son compa-

triote et ami, Anarchasis Combes, qui a écrit une « histoire anecdotique » du Maréchal :

« Un soir, il se présenta à une réception à l'ambassade d'Autriche. Au domestique qui lui demanda : « Qui faut-il annoncer? » il répondit : « Le maréchal duc de Dalmatie ». Le domestique annonça : « Le maréchal Soult! » et il en fit autant pour d'autres maréchaux, refusant de dire leurs titres, et se bornant à les annoncer sous leur nom de famille. Les maréchaux se communiquèrent leurs réflexions, et s'abstinrent de paraître à cette ambassade. L'affaire s'ébruita et, quelques jours après, les journaux libéraux constatèrent qu' « aux réceptions de l'ambassade d'Autriche il y avait beaucoup d'Autrichiens, quelques Russes, Anglais... et sept Français, les sept ministres ».

Avant cela, raconte Anacharsis Combes, une autre histoire avait couru les salons de Paris : La maréchale Soult avait un perroquet qui, un beau jour, déserta sa cage; on lui dit que le fugitif était dans le voisinage chez une actrice; elle réclama son perroquet dans une lettre un peu hautaine, qu'elle signa : « Soult de Dalmatie ». L'actrice répondit : « Ni vu, ni connu. — Iphigénie en Aulide. »

Immédiatement après 1830, le Maréchal fut

nommé ministre de la guerre, et conserva ces hautes fonctions jusqu'en 1834, rendant au pays et à l'armée les plus importants services, pour la réorganisation, la consolidation de nos forces. Il démissionna, à la suite d'une discussion avec ses collègues, dans laquelle, dit-on, il traita M. Thiers de « petit foutriquet ».

Quelque temps après, il fut ambassadeur extraordinaire à Londres pour le couronnement de la reine Victoria. Les Anglais acclamèrent le rival malheureux, mais glorieux, énergique, de leur grand Wellington.

De 1839 à 1847, le maréchal Soult fut, soit comme ministre des affaires étrangères, soit comme ministre de la guerre, président du conseil. Quand il se retira définitivement, le roi Louis-Philippe lui donna le titre de maréchal général. Il mourut à Saint-Amand en 1852.

BRUNE

Dans la grande promotion des Maréchaux, Brune représente les armées du Nord, et surtout l'armée de la Hollande. Après une carrière active très courte, très brillante, très utile, il périt assassiné dans des conditions dont il importe de rappeler l'horreur; car elles font bien ressortir les infamies, les atrocités qu'entraîne après elle la guerre civile.

Le maréchal Brune est né, en 1763, dans la Corrèze, à Brive-la-Gaillarde. Son père était avocat. Il fit ses études de droit à Paris; écrivit, devint imprimeur; puis s'engagea dans un bataillon de volontaires, et fut nommé adjudant-major. Son instruction, ses capacités ne tardèrent pas à le mettre en relief : après avoir rempli diverses missions, été employé dans les états-majors, il fut général de brigade, en 1796, à l'armée de Napoléon dans la division Masséna; et son nom fut souvent cité dans les bulletins, parmi ceux des officiers qui se sont le plus vaillamment distingués dans les nombreuses et glorieuses batailles de cette campagne.

Après la guerre, il fut fait général de division, et commanda une division en Lombardie.

En 1798, il commande en chef en Suisse et en Italie. En 1799 — c'est la période culminante de sa carrière, — il est mis à la tête de l'armée de Hollande, dans des circonstances pleines de difficultés et de périls : nos autres frontières étaient gravement menacées surtout du côté de l'Italie, et de la Suisse. L'inquiétude était déjà générale en France; elle fut à son comble, quand on vit sortir des ports de l'Angleterre un armement formidable destiné à conquérir la Hollande et à envahir la France par le Nord. 40 000 Anglo-Russes débarquèrent dans la presqu'île du Helder (août 1799). Brune essaya de s'opposer au débarquement; mais son infériorité numérique était trop grande : il échoua; la flotte hollandaise se rendit, sans combattre, aux Anglais. Il semblait que les alliés n'avaient plus qu'à marcher pour pénétrer facilement dans nos départements du Nord. Heureusement, ils voulurent d'abord s'asseoir dans le pays conquis, se fortifier, soulever les habitants, et perdirent un temps précieux que Brune sut remarquablement utiliser.

Vers le milieu de septembre, il avait réuni 25 000 hommes, qu'il avait aguerris dans de petits combats; alors il attaqua énergiquement les Anglo-

Russes à Bergen et à Kastrikum et les rejeta dans le pays marécageux du Zyp (19 septembre au 6 octobre). — Le commandant en chef ennemi, le duc d'York, vit bientôt son armée réduite de moitié par les pertes éprouvées dans les combats et par la maladie; il demanda et obtint une capitalisation des plus dures; et se rembarqua, après nous avoir rendu sans échange 8 000 prisonniers. Brune avait sauvé notre frontière de l'invasion.

Le gouvernement lui envoya des témoignages touchants de la reconnaissance nationale. Le Premier Consul lui confia ensuite la mission délicate, difficile de pacifier l'ouest de la France; puis lui fit prendre le commandement en chef de l'armée d'Italie, en 1800, après Marengo. Il le fit maréchal d'Empire en 1804, et lui confia le commandement en chef de l'armée d'observation de l'Allemagne du Nord.

A ce moment, Brune tomba en disgrâce, et ne reprit du service actif que pendant les Cent-Jours. Alors l'Empereur le fit comte, pair de France; et le chargea du commandement en chef des troupes chargées d'arrêter en Provence l'invasion des Anglo-Autrichiens.

Après Waterloo, le Maréchal abandonna ce commandement par ordre, et voulut rentrer à Paris. C'est à ce moment qu'il fut assassiné en

traversant Avignon. Dans son livre, *l'Assassinat du maréchal Brune*, le commandant de Conchard donne des renseignements saisissants bien contrôlés, sur ce crime, et sur les passions populaires qui agitèrent le Midi dans cette triste période :

Le Maréchal avait quitté Toulon en voiture, suivi par ses officiers d'ordonnance, et ses bagages, escorté par un peloton de chasseurs. A Cavaillon, il dirigea ses bagages sur Orange par une traverse; et suivit avec deux officiers la grande route d'Avignon, comptant y changer de chevaux et repartir ensuite pour Orange.

Son escorte le quitta au pont de Bompas sur un ordre venu d'Avignon. En entrant dans cette ville, le Maréchal s'arrêta à l'hôtel du « Palais-Royal », pour faire changer les chevaux. Comme il était en tenue, il fut bientôt signalé, et entouré par des énergumènes dont le nombre alla en grossissant, et qui crièrent : « A mort! à mort! c'est un assassin... C'est lui qui a porté au bout d'une pique la tête de la princesse de Lamballe! »

D'où venait cette accusation stupide? il est difficile de le préciser. Ce que l'on sait, c'est que les passions royalistes battaient leur plein dans le midi : que la garnison avait été forcée de quitter Avignon après Waterloo; qu'il y avait eu des pillages, des assassinats. C'était la Terreur blanche.

Le Maréchal resta calme au milieu des vociférations. L'hôtelière du « Palais-Royal » vint l'avertir qu'elle logeait le nouveau préfet de Vaucluse, M. de Saint-Chamans. La Maréchal se rendit dans la chambre du préfet, qui descendit et parvint à faire partir la voiture.

Malheureusement, la route que devait suivre le Maréchal longeait pendant un quart de lieue les murailles de la ville. Les énergumènes purent s'y porter par une traverse, arrêter la voiture et la ramener à l'hôtel, en poussant des cris de menaces.

Le Maréchal parvint à pénétrer dans l'hôtel et à gagner une chambre du premier étage ; mais il fut séparé de ses officiers qui furent enfermés au rez-de-chaussée. La générale fut battue dans la ville ; des troupes de garde nationale arrivèrent devant l'hôtel, mais pour se joindre à la foule hurlante. La gendarmerie se montra, mais fut renvoyée.

Alors, malgré l'intervention du préfet et du maire, l'hôtel fut envahi par les toits ; les portes furent enfoncées, et la chambre du Maréchal forcée. Il était en train d'écrire. « Que me voulez-vous? » dit-il en se levant ; il n'avait pas d'armes. — « Nous voulons ta tête. A mort! à mort! » crièrent les forcenés.

« Faites », dit le Maréchal; et il se découvrit la poitrine. Un coup de pistolet lui laboura le front, pendant que par derrière un portefaix le mettait en joue avec sa carabine, et le tuait à bout portant.

Le lendemain, on voulut l'enterrer; mais la foule revint, s'empara du cadavre, le traîna au milieu du pont, et le jeta dans le Rhône. Quand le corps revint à la surface de l'eau, on lui tira une cinquantaine de coups de fusil.

Et l'horrible scène se termina par une inscription que l'on grava sur l'une des poutres du pont : « C'est ici le cimetière du maréchal Brune. — 11 août MDCCCXV. »

LANNES

DUC DE MONTEBELLO

Encore une mort tragique de maréchal d'empire! mais une mort au champ d'honneur, une mort glorieuse pour les descendants, pour le pays tout entier de celui qui en a été la victime; tandis que l'assassinat du maréchal Brune restera à tout jamais une honte pour notre nation et pour la ville qui a laissé perpétrer ce crime!

Après une carrière merveilleuse, qui s'était déroulée dans la gloire comme une éblouissante, héroïque féerie, le Maréchal Lannes, duc de Montebello, est tombé sur le champ de bataille dans les dernières heures des sanglantes journées, que nous appelons Essling, et que nos ennemis ont célébrées sous le nom de victoire d'Aspern. L'armée, la nation furent profondément, douloureusement affectées par la perte de l'illustre soldat. L'Empereur en témoigna la plus grande douleur : « Il perdait, dans Lannes, le général le plus distingué de ses armées, son compagnon d'armes depuis seize ans, celui qu'il considérait comme son meilleur ami... ». Et il resta plus d'une

heure, pleurant, auprès du corps du Maréchal.

Plus tard, à Sainte-Hélène, Napoléon a déclaré que « Lannes était supérieur à tous les généraux sur le champ de bataille; que sa bravoure était extraordinaire; qu'il était calme au milieu du feu, et possédait un coup d'œil sûr et pénétrant; que ce qu'il fallait faire, il le voyait immédiatement et l'exécutait sans retard. »

C'est une des plus grandes, des plus belles figures de l'épopée napoléonienne.

Le maréchal Lannes est né à Lectoure (Gers), en 1769. En 1792, il s'enrôla dans les volontaires de son département, et servit à l'armée des Pyrénées-Orientales. Il aimait à raconter son baptême du feu à ses intimes : « Dans son premier combat, il marchait à l'ennemi, parfaitement insouciant, lorsqu'éclatèrent des coups de feu; les balles sifflèrent nombreuses autour de lui; ce fut la débandade, tous ses camarades s'enfuirent, pris de panique. Tout en les suivant, Lannes réfléchissait : bientôt il s'arrêta, et jurant comme un postillon cria : « Halte, tas de j....f..! demi tour! A moi! vite à moi! en avant! » et il entraîna ses camarades sur les Espagnols aux cris de : « Vive la liberté! Vive la Patrie! »

Il fut promu sous lieutenant, et continua à se distinguer à l'armée des Pyrénées, puis à l'armée

LE MARÉCHAL LANNES,
DUC DE MONTEBELLO,
par Perrin. *(Musée de Versailles.)*

Cliché Hachette et C^ie^.

d'Italie. Il était chef de brigade dans cette armée, quand Napoléon vint en prendre le commandement. Le jeune général sut apprécier immédiatement les qualités militaires extraordinaires de Lannes; et, après les premiers combats, il lui confia le plus beau commandement de l'armée, celui des grenadiers d'avant-garde.

A partir de cette époque, pendant cette campagne, la plus belle de l'histoire, ce furent de la part de Lannes des hauts faits ininterrompus, des prouesses de tous les jours; une émulation sans pareille pour la gloire entre le commandant des grenadiers, et le brillant, le fougueux commandant de la cavalerie d'avant-garde, Murat.

Nous avons déjà vu comment, le jour d'Arcole, Lannes encore à l'ambulance pour soigner ses blessures sauta à bas de son lit, attiré par le fracas de la bataille, et vint sauver son général en chef sur le pont d'Arcole. Trois nouvelles blessures s'ajoutèrent à celles qu'il avait déjà....

En Égypte, au début de la campagne, l'armée était mécontente, parlait de déportation, « grognait » contre les souffrances et les fatigues de l'expédition. Lannes sut prendre le dessus, et il s'attira l'affection de Napoléon par sa bonne humeur, autant que par son éclatante bravoure.

Dans l'expédition de Syrie, il commanda une

division, à la tête de laquelle il emporta la place de Jaffa. A Saint-Jean-d'Acre, il prit une part brillante dans le siège, et commanda plusieurs assauts : dans l'un d'eux, il tomba dans le fossé de la place, frappé d'une balle au cou; et il allait rester entre les mains des Turcs lorsqu'il fut sauvé par un capitaine de grenadiers, qui réussit à l'emporter.

Il n'oublia pas son sauveur. Plus tard, quand celui-ci se retira du service, le Maréchal l'aida à se marier, le dota, et lui fit cadeau d'une maison de poste, avec les chevaux et le matériel nécessaires.

A peine remis de sa blessure, Lannes prit part, en Égypte, à la victoire d'Aboukir, rivalisant là encore de bravoure et d'audace avec Murat. Ils furent grièvement blessés tous les deux, et accompagnèrent Napoléon, quand il partit pour la France; Lannes marchait avec des béquilles.

En 1800, il commanda l'aile d'avant-garde de l'armée du Premier Consul; força les Alpes, envahit le Piémont, et s'empara de l'importante position de Stradella. Le 9 juin, à Montebello, il attaqua les Autrichiens, malgré leur supériorité numérique écrasante; et, renforcé à temps, les culbuta avec une énergie, une valeur qui lui valut l'estime et l'admiration de toute l'armée.

Plus tard Napoléon sanctionnera cette gloire en donnant à Lannes le titre de duc de Montebello, qui sera porté à tout jamais par les descendants de l'illustre homme de guerre.

Pendant le Consulat, il est à la tête de la garde consulaire. En 1802, il est envoyé comme ambassadeur en Espagne. Il venait de se marier avec la fille du sénateur, administrateur des eaux et forêts, Mlle de Guéhéneuc, « adorablement belle, dont la charmante figure rappelait celle des vierges du Corrège », et dont il eut quatre fils et une fille.

*
* *

Nommé maréchal d'Empire à la première promotion, Lannes commanda un des corps d'armée du camp de Boulogne, intervint brillamment dans la campagne de 1805 à Wertingen, à Ulm; à Austerlitz, où il opéra à la gauche de la « Grande armée ».

En 1806, dans la fameuse « marche en carré » pour traverser les défilés de la Franconie, Lannes est à la tête de la colonne de gauche; il se heurte le premier aux Prussiens, à Saalfeld, et y défait le prince Louis de Prusse qui est tué. Il arrive aussi le premier en contact avec le gros des

forces ennemies, vers Iéna, et donne à l'Empereur les premiers renseignements précis, qui « déchirent enfin le voile », et permettent d'activer les mouvements pour la grande bataille du 14 octobre. Puis il joue le rôle le plus utile, le plus brillant, dans cette belle journée d'Iéna, comme dans la poursuite, dans l'utilisation de la victoire, et dans la dure et sanglante journée de Pultusk.

En 1807, c'est encore lui qui fournit à Napoléon les renseignements qui lui permettent de livrer et de gagner la bataille de Friedland. Dans la matinée du 14 juin, il signale à l'Empereur la présence des Russes sur la rive gauche de l'Alle; et il ne se contente pas d'envoyer ce précieux avis, il prend immédiatement avec un coup d'œil et une énergie admirables les mesures nécessaires pour occuper et contenir l'ennemi jusqu'à l'arrivée de Napoléon. Il a joué ainsi le rôle prépondérant dans la préparation de cette mémorable bataille, qui termina cette longue et dure campagne. Pendant la bataille même, dont l'acte décisif eut lieu du côté de Ney, Lannes eut à maintenir le gros de l'ennemi, puis à le pousser énergiquement sur l'Alle, au moment de l'attaque générale.

En 1808, il entra en Espagne avec l'Empereur, et fut opposé à Castanos le vainqueur de Baylen;

il le mit en déroute à Tudela; puis il fut mis à la tête de l'armée chargée de prendre Saragosse. L'habileté des ingénieurs ennemis qui dirigèrent la défense de cette place formidable, le fanatisme de la garnison qui comprenait plus de 30 000 hommes, l'énergie des habitants surexcités jusqu'à l'héroïsme par les moines et par les femmes espagnoles, firent de ce grand siège une des opérations de guerre les plus difficiles, les plus meurtrières, les plus glorieuses de part et d'autre; L'action de Lannes se fit sentir, constamment, énergique, régulatrice, réconfortante. Installé au milieu de ses troupes dans une mauvaise auberge, il donna chaque jour l'exemple de l'activité et du dévouement sans limites.

Sur son ordre, un assaut général réussit à mettre entre nos mains quelques coins de la ville; mais alors il fallut faire le siège de chaque rue, et dans les maisons de chaque étage, de la cave au grenier barricadés; de s'avancer pied à pied en luttant contre les habitants qui se défendaient à coups de grenades, de balles, de pierres, les femmes elles-mêmes prenant part au combat avec un acharnement héroïque. Les couvents, les églises servaient de citadelles; quand l'une était prise à l'aide de la mine et du canon, on était obligé de recommencer un peu plus loin;

nos soldats étaient harassés, écœurés de cette guerre sans trêve et sans merci. Lannes se prodiguait, bravant les dangers et les fatigues, voulant à tout prix soutenir, remonter le moral de ses troupes.

Enfin, l'un des faubourgs fut pris après avoir été écrasé par l'artillerie. Aussitôt le feu de nos canons fut dirigé sur la ville elle-même.

Une armée espagnole arrivait au secours de Saragosse, mais il était trop tard : l'épidémie faisait d'affreux ravages; notre feu aussi, et la cathédrale, qui devait protéger la ville, était criblée de nos projectiles; la population si vaillante jusque-là se démoralisa. La junte consentit à traiter et capitula.

Quand nos soldats entrèrent dans Saragosse, l'aspect était épouvantable : au milieu des incendies mal éteints, des maisons trouées par les créneaux ou par nos projectiles, des décombres et des cadavres bouleversés par les explosions, on voyait les habitants, hommes, femmes, enfants se traîner hâves, livides, épuisés. En deux mois de siège, il était mort 55 000 personnes.

Le Maréchal eut pitié de ces misères, de cette ville qui s'était si vaillamment, si noblement défendue. Tout pillage fut interdit. Nos soldats aidèrent à déblayer, à assainir la ville. Pleine de

reconnaissance, la junte fit célébrer à Notre-Dame de Pilar un *Te Deum* solennel, auquel assista le Maréchal avec son état-major.

Un mois après le siège, il obtint un congé pour se reposer de ses glorieuses fatigues.

En 1809, on le retrouve sur le Danube à la « Grande Armée », prenant part aux premières opérations qui se terminent par Eckmülh, et à la prise de Vienne. Le 21 mai, il passe le fleuve derrière Masséna et occupe Essling, pendant que Masséna défend Aspern; les deux défenses sont reliées par la cavalerie de Bessières, qui fait partie du commandement de Lannes.

Sous de pareils chefs, la résistance de nos troupes ne pouvait être qu'inébranlable. Elle eut raison de tous les efforts des Autrichiens, énergiquement commandés par l'archiduc Charles. Et cependant notre ligne de retraite fut momentanément coupée par la rupture de l'unique pont de bateaux qui nous reliait à la rive droite.

Pendant la nuit, le pont fut rétabli. Des renforts purent être envoyés aux deux maréchaux; les attaques des Autrichiens furent repoussées; et sur l'ordre de l'Empereur, Lannes entraîna notre centre à l'attaque. L'affaire allait bien, lorsqu'en pleine action le Maréchal reçut l'ordre de s'arrêter et de reprendre sa position du matin. Le pont

avait été de nouveau rompu, plus gravement que la veille.

Les attaques des Autrichiens redoublèrent d'énergie, de fureur. Les deux villages, soutiens de nos ailes, Aspern et Essling, furent pris et repris plusieurs fois; nos troupes résistèrent opiniâtrément jusqu'à la nuit.

Le maréchal Lannes contribua puissamment à cette belle défense. Pendant une accalmie, il avait mis pied à terre et s'était assis sur le bord d'un fossé, les jambes croisées. Il pensait tristement à deux de ses amis, les généraux Saint-Hilaire et Pouget, qui venaient d'être tués à côté de lui, lorsqu'un boulet autrichien de trois vint, en ricochant à la fin de sa course, lui broyer les deux jambes à l'endroit même où elles se croisaient. Les médecins l'amputèrent, puis le transportèrent sur l'autre rive du Danube, à Ebersdorf.

Il y mourut le 31 mai, de grand matin, au moment même où l'Empereur quittait son quartier général pour aller le visiter; au milieu de la consternation générale de la « Grande Armée », pleurant, avec Napoléon, son maréchal le plus vaillant, le plus entraînant, le plus aimé.

Napoléon prescrivit qu'il serait rendu au maréchal Lannes des honneurs d'une solennité exceptionnelle; son corps fut transporté et gardé mili-

tairement à Strasbourg, jusqu'au bout de l'an de la bataille d'Essling, au 22 mai 1810.

Ce jour-là, après une grande cérémonie religieuse et militaire, il fut conduit étape par étape, jusqu'à Paris, sous l'escorte d'un détachement de cavalerie, commandé par un colonel. Partout, dans les hameaux comme dans les villes, les populations témoignèrent leur tristesse et leur respectueuse admiration. C'était bien un deuil national.

A Paris, le corps fut déposé provisoirement aux Invalides; puis transporté solennellement au Panthéon, qui était alors l'église Sainte-Geneviève.

Cent ans après la mort de l'illustre maréchal, le 31 mai 1909, sa famille s'est réunie à Saint-Etienne-du-Mont, dans la poétique église, voisine du Panthéon, pour célébrer pieusement le centenaire de son glorieux fondateur. De nombreux, d'éminents représentants de l'armée et du pays s'étaient joints à elle. Il régnait dans cette assistance une émotion réelle, profonde. On sentait que bien des prières étaient adressées à Dieu pour que, dans nos guerres à venir, la France retrouve, parmi ses enfants, des hommes aussi complets, aussi capables de commander et d'entraîner les autres, que le maréchal Lannes, duc de Montebello.

MORTIER

DUC DE TRÉVISE

Le maréchal Mortier, duc de Trévise, est né en 1768 à Cateau-Cambrésis. Son père était député aux États-Généraux.

Il s'engagea dans un bataillon de volontaires du Nord, fut élu capitaine et ne tarda pas à se distinguer à Quiévrain, à Jemmapes, à Neerwinde, Hondschoote.... A Wattignies, comme adjudant général, il est blessé; puis il combat vaillamment à Fleurus, à Maestricht, à Neuwied....

Dans l'armée de Sambre-et-Meuse, il sert avec le plus grand dévouement et fait dire à Kléber : « Avec de pareils chefs, un général se dispense de compter le nombre de ses ennemis... ». Il prend part à la prise de Mayence, et est chargé de porter les clefs de la place au Gouvernement. Nommé colonel, il est mis à la tête d'un régiment de grosse cavalerie.

En 1799, on le trouve général de brigade dans l'armée de Jourdan; puis dans celle de Masséna. Il est fait général de division à Zurich, et con-

tribue à la défaite des Austro-Russes, à la poursuite de Souwarof.

Pendant la campagne de 1800, il est à la tête des troupes de Paris. Après la rupture de la paix d'Amiens, il commanda le corps chargé d'envahir et d'occuper le Hanovre. Le Premier Consul lui témoigna sa satisfaction, en le nommant commandant de l'artillerie de la Garde consulaire; puis, devenu empereur, il le nomma maréchal.

En 1805, après Ulm, pendant la marche sur Vienne, Napoléon décida la formation d'un nouveau corps d'armée, destiné à opérer sur la rive gauche du Danube, et à couvrir de ce côté la marche de la « Grande Armée » vers Vienne. Le maréchal Mortier reçut le commandement de ce corps. Une de ses divisions — Gazan — était déjà sur la rive gauche; une autre — Dupont — en route pour rejoindre la première.

Mortier était en marche avec la division Gazan, au-delà de Dürrenstein — le village célèbre par la captivité de Richard Cœur de Lion, — il suivait la route, faisant défilé, et bordée d'un côté par le Danube, de l'autre par la montagne, lorsque tout à coup il fut cerné par 30 000 Russes, qui l'attaquèrent de front, et le coupèrent de ses communications avec Dupont en s'emparant de Dürrenstein. La situation était terrible pour les

troupes de Mortier qui ne comprenaient que 4 000 soldats.

Le maréchal se décida à rouvrir ses communications avec Dupont, et à passer coûte que coûte sur les Russes qui avaient pris Dürrenstein sur ses derrières, et lui barraient l'étroit défilé.

Un officier brave entre tous, dont le nom mérite d'être glorifié, le major Henriod, du 100e d'infanterie, se charge d'ouvrir cette marche terrible à la tête des grenadiers de son régiment : il attaqua par sections successives qui se jettent, têtes baissées, à la baïonnette, sur les premiers rangs russes, malgré l'obscurité de la nuit. Immédiatement derrière ces braves, le Maréchal, à la tête du gros de la division, calme, intrépide, donnant l'exemple à ses troupes qu'il domine de sa haute taille, fait battre sans interruption les tambours pour indiquer sa résolution de marcher coûte que coûte; et là où les tambours font défaut il fait taper par les soldats sur leurs bidons de fer. — C'est un bel exemple, extrait des « Mémoires » du comte de Ségur, aide de camp de l'Empereur, à citer à ceux qui veulent supprimer les tambours.

Alors l'avant garde des Russes, hachée par les grenadiers de Henriod, battue par notre unique canon, comprimée, écrasée, par le gros et la queue

LE MARÉCHAL BRUNE,
par Battaille, d'après Mme Benoist. *(Musée de Versailles.)*

LE MARÉCHAL MORTIER, DUC DE TRÉVISE,
par Larivière. *(Musée de Versailles.)*

Cliches Hachette et Cie.

de leur propre colonne qui veulent s'avancer, prend peur et s'enfuit à travers les petits murs qui s'étagent au-dessus de la route. Le gros des Russes en fait autant successivement; et bientôt sous la poussée merveilleuse d'énergie des soldats de Mortier, Dürrenstein est repris; la division Dupont peut rejoindre. La situation est sauvée, grâce à la vaillance de nos soldats et de leur chef. Leurs cœurs se sont montrés, cette nuit-là, entièrement dignes de celui qui avait battu, huit siècles auparavant, entre les murailles de la haute tour de Dürrenstein, la tour de Richard Cœur de Lion.

En 1806, 1807, le maréchal Mortier opère sur le flanc nord de la « Grande Armée » contre les Suédois. Il est auprès de Napoléon à Friedland; et bientôt après est créé duc de Trévise.

De 1808 à 1811, il commanda un corps d'armée en Espagne, prit part au siège de Saragosse, et eut plusieurs succès sur l'armée espagnole.

En 1812, pendant la campagne de Russie, il fut à la tête de la jeune garde; nommé gouverneur de Moscou, il fut chargé, au moment du départ de l'armée sur Kalougha, de couvrir la retraite; en séjournant au Kremlin, qu'il devait faire sauter avant de rejoindre l'armée.

Il accepta sans hésitation cette mission, qui paraissait être un sacrifice pour la sécurité de nos

troupes, et il la remplit avec énergie et bonheur. Par ses soins, les salles et les abris voûtés du palais furent bondés de poudre, pendant que ses soldats repoussaient victorieusement les attaques des Russes, et leur prenaient leur chef Wintzingerode. Puis, après avoir ramassé tous les blessés transportables, le Maréchal fit commencer la retraite de son détachement; et allumer l'artifice qui devait mettre le feu aux poudres, dans un temps calculé pour préserver la colonne de la chute des décombres.

Dès que nos soldats furent partis, le Kremlin, fut envahi par des Cosaques et des pillards russes; mais, bientôt, l'explosion se produisit terrible, ensevelissant les pillards sous les ruines. La terre trembla au loin, sous les pas de la colonne de Mortier, qui rejoignit l'Empereur à Véréia, et lui livra Wintzingerode.

Quelques jours après, à Krasnoë, lorsque l'Empereur se décide à continuer la retraite, c'est encore Mortier qui est chargé de contenir les masses russes; et il le fait avec son énergie habituelle. Il n'a que 3 000 hommes, avec lesquels il résiste à toutes les attaques des ennemis; et quand le moment de se retirer est arrivé, il prescrit à ses soldats d'exécuter les mouvements au pas ordinaire, « et cette vaillante troupe — écrit

le comte de Ségur — se retire lentement, emportant quelques blessés, manœuvrant, comme sur un terrain d'exercices, de ce champ de carnage inondé d'ennemis, balayé par les balles et par la mitraille.... Ce jour-là, Mortier a été une nouvelle fois le héros de la « Grande Armée ».

En 1813 et 1814, on le retrouve, aux côtés de l'Empereur, sur tous les champs de bataille. Il est des derniers à se battre aux portes de Paris.

Laissé pendant quelque temps en disgrâce et dans l'inaction, sous la Restauration, pour avoir nettement refusé de juger son camarade et ami Ney, il fut replacé dans la chambre des pairs en 1819. Après 1830, il fut ambassadeur à Saint-Pétersbourg; ministre de la guerre, président du conseil, et tomba à Paris, le 28 juillet 1836, victime de l'attentat dirigé contre le roi Louis-Philippe, à l'aide de la « machine infernale de Fieschi ».

NEY

DUC D'ELCHINGEN, PRINCE DE LA MOSKOWA

La série noire continue, dans la liste par ancienneté des maréchaux d'Empire. Après le maréchal Brune, lâchement assassiné à Avignon ; après le duc de Montebello, blessé mortellement au champ d'honneur d'Essling ; après le duc de Trévise, tué à Paris dans l'attentat dirigé contre le roi Louis-Philippe, voici le maréchal Ney, le héros de Hohenlinden, d'Elchingen, de Friedland, de la Moskowa, de la retraite de Russie, de Lutzen, de Bautzen, de Waterloo, le « brave des braves » de la « Grande Armée », qui est tombé à Paris, au carrefour de l'Observatoire, sous les balles du peloton chargé de l'exécution d'un arrêt de mort, rendu par la Chambre des pairs le 6 décembre 1815.

Avant de tomber, dans une attitude pleine de noblesse et de calme, qui avait ému profondément les anciens émigrés chargés de présider à son exécution, l'illustre Maréchal en avait appelé de sa condamnation à la postérité, à Dieu.

La postérité a répondu à son appel. Elle a

acclamé sa mémoire; elle lui a élevé des statues; elle l'a classé en tête des enfants de la France qui ont le mieux mérité de la patrie, qui ont donné les plus beaux exemples d'énergie, de bravoure, d'héroïsme.

L'une des statues du Maréchal se dresse à Paris, à l'endroit même où il a été fusillé. L'autre est à Metz, sur l'esplanade de notre ancienne et glorieuse place forte; elle fait pendant à la statue de Kléber de Strasbourg, et rappelle aux Lorrains ce que fut le plus illustre de leurs compatriotes, ce que furent le dévouement et l'énergie des générations qui les ont précédés.

Ney est né dans la Lorraine, à Sarrelouis, en 1769. Il s'engagea de bonne heure au régiment de hussards « Colonel-Général ». Il était sous-officier au commencement de la Révolution, et ne tarda pas à se distinguer dans les guerres qui, sous l'impulsion énergique de la nation, ont permis à notre armée de résister victorieusement à l'Europe entière, coalisée contre la Révolution.

C'est Kléber, alors commandant d'une aile de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui mit en relief le capitaine Ney. Il marchait de Mons sur Bruxelles, escorté par un piquet de cavaliers que commandait Ney. En route, il eut à questionner le jeune officier et fut frappé de sa bonne mine et de la

netteté de ses réponses. Le lendemain, il lui donna le commandement d'une colonne de flanqueurs, à la tête de laquelle Ney fit des prodiges d'audace. A partir de ce jour-là, Ney ne cessa plus de se distinguer, de conquérir dans ces vaillantes armées du Rhin la réputation du plus audacieux officier de cavalerie, du plus vigoureux commandant d'avant-garde, et d'avancer rapidement de grade en grade. A vingt-sept ans, il était fait général de brigade par Kléber, sur le champ de bataille, le soir de Forchheim.

L'histoire de sa vie par le général Bonnal se publie en ce moment. Elle le suit, d'action d'éclat en action d'éclat, dans ce fouillis glorieux d'armées de Sambre-et-Meuse, de Moselle, du Rhin, du Danube, d'Helvétie... sous les ordres de chefs d'armées qui se succèdent, s'enchevêtrent, depuis les oubliés, comme Léonard Müller, jusqu'à ceux que tout le monde connaît comme Jourdan, Hoche, Masséna, Moreau.... Elle met en relief le caractère si bien tranché de Ney : son zèle pour le bien public; sa droiture, sa probité, sa bonté, la sûreté de ses relations; et par-dessus tout sa valeur entraînante, bouillante, héroïque, à laquelle se joint une susceptibilité pleine de fierté, prompte à s'émouvoir, la susceptibilité d'un héros.

On le voit constamment à l'avant-garde, chargé

des missions les plus difficiles, les plus périlleuses, payant de sa personne avec une audace, une vaillance incomparables; commandant ses troupes, qui l'affectionnent, avec intelligence, autorité, et veillant avec soin à leur instruction, à leur discipline, à leur bien-être.

S'il est aimé de ses soldats, il est estimé bien haut par ses chefs; et le livre du général Bonnal renferme de nombreuses attestations de Kléber, de Bernadotte, de Jourdan, de Hoche... montrant l'admirable situation de Ney au milieu de ces belles troupes du Rhin que le comte de Ségur définit dans ses Mémoires : « ces Spartiates du Rhin, volontaires des premières armées de la République, martyrs de la liberté et de l'indépendance nationales,... marchant nus, affamés, souffrant toutes les privations, et vainqueurs demeurant pauvres, au milieu de tous les biens qu'offre la victoire ».

Deux aides de camp de Ney, qui sont devenus officiers généraux, le duc de Fezensac et le baron de Léocourt, ont laissé des Mémoires dans lesquels on trouve des renseignements précis sur l'attitude de leur chef. Fezensac insiste sur le soin avec lequel Ney maintenait son rang, évitant toute familiarité : « Il nous tenait à grande distance: dans les marches il était seul en avant, et ne nous

adressait jamais la parole sans nécessité. L'aide de camp du jour n'entrait jamais dans sa chambre que pour affaire de service, ou bien quand il était appelé ; et c'était la chose la plus rare que de le voir causer avec l'un de nous. Il mangeait seul.... »

D'après Léocourt, il était « sûr de lui-même, de la confiance qu'il inspirait à ses troupes; il manœuvrait devant l'ennemi avec autant de sang-froid que s'il eût été à l'exercice. Sa présence électrisait ses soldats, qui comptaient sur lui comme il comptait sur eux, et qui l'aimaient autant qu'ils l'estimaient.... »

Les deux aides de camp insistent sur sa bonté, sur l'élévation de ses sentiments, cachées sous des manières très brusques. Léocourt parle avec émotion des grands égards dont il le vit entourer son père, modeste artisan, et de l'affection qu'il témoignait à toute sa famille.

Après avoir servi vaillamment sur le Rhin et en Allemagne à la tête de troupes de toutes armes, et surtout de cavalerie, après avoir joué le plus grand rôle à Hohenlinden, en commandant brillamment une division d'infanterie, côte à côte avec Grouchy, le général Ney remplit les fonctions d'inspecteur de cavalerie, pendant le Consulat. C'est à ce moment, en 1802, qu'il se maria,

et épousa une amie d'Hortense de Beauharnais, Mlle Auguié.

A l'automne de la même année, il fut nommé commandant en chef des troupes chargées de maintenir l'ordre en Suisse; et par sa fermeté facilita au Premier Consul la mise au point d'une de ses œuvres les plus sensées, les plus utiles, les plus durables : « l'acte de médiation » qui a pacifié la Suisse.

*
* *

Quand l'Empire fut fondé, Napoléon eut soin de ne pas oublier le brillant, le vaillant officier général de l'armée du Rhin. Ney fut compris dans la première promotion des maréchaux d'Empire, et nommé commandant du 6e corps d'armée du camp de Boulogne.

A partir de 1805, il fut constamment en campagne, et partout se distingua. A Elchingen, en grand costume de maréchal, portant toutes ses décorations, il entraîna lui-même ses troupes sur l'ennemi, sous la mitraille, pour forcer le passage du Danube, pour enlever le village. Dès qu'Elchingen fut pris, il reforma ses troupes, fit battre la charge et, toujours au premier rang, rejeta les Autrichiens jusque dans les ouvrages avancés d'Ulm....

En 1806, au début de la grande journée d'Iéna, Ney n'a dans la main que son avant-garde ; mais cette vaillante troupe est commandée par un chef digne de lui, par Colbert. Ils se jettent sur l'ennemi, engagent la bataille, plus tôt que ne le voulait l'Empereur, et contribuent largement au succès de la grande lutte.

En 1807, à Friedland, l'Empereur lui confie le commandement de l'aile qui doit décider de la journée, à notre droite : aidé par le maréchal Victor et par le brillant artilleur de Sénarmont, Ney mène l'action avec une vigueur extraordinaire ; la gauche des Russes est enfoncée, Friedland est pris, les ponts sont enlevés. La victoire est éclatante et termine la guerre. Ce jour-là l'entourage de l'Empereur l'entendit s'écrier, en montrant Ney : « Cet homme-là est un lion ».

De 1808 à 1811, le maréchal Ney est en Espagne toujours énergique ; parfois énervé de ne pas être sur le Danube auprès de l'Empereur, et d'avoir à subir les demandes ou les ordres d'autres maréchaux.

En 1812, il est à la « Grande Armée » de Russie ; et, à la Moskowa, rivalise de valeur et d'intrépidité avec le roi Murat, pour maintenir nos positions et enlever celles des Russes. Pendant l'affreuse retraite, il se couvre d'une gloire sans pareille. La

« Grande Armée », qui se connaissait en héroïsme, lui décerne le nom de « brave des braves ». Rien n'est impressionnant comme le récit de ses hauts faits, dans les « Mémoires » d'un témoin des plus autorisés, du général comte de Ségur, aide de camp de l'Empereur.

A partir de Viazma, c'est Ney qui soutient cette retraite néfaste, « mortelle pour tant d'autres, immortelle pour lui ». Pendant quarante jours et quarante nuits, il veille sur l'armée, passant ses nuits à marcher, ses journées à combattre pour arrêter l'ennemi et donner à l'armée le temps de s'écouler.

Lorsque ses soldats, fatigués, n'ayant plus la force de tenir leurs armes gelées, plient devant un ennemi trop nombreux, Ney les ramène au feu, le fusil à la main ; « exposant journellement sa vie en soldat, comme s'il avait tout à gagner, quand il avait tout à perdre, quand il avait derrière lui femme, enfants, richesses, puissance ; se battant comme le plus expert des généraux ; utilisant le terrain, les circonstances, avec un coup d'œil, un à-propos qui rendirent les plus grands services ».

Après avoir séjourné à Smolensk, Napoléon continua la retraite sur Krasnoë, laissant derrière lui les corps d'Eugène, de Davout et de Ney, qui

devaient se mettre successivement en marche. A Krasnoë, il fut enveloppé par les Russes et prit énergiquement des mesures pour attendre ses lieutenants, et intimider l'ennemi. Eugène le rejoignit après une marche des plus mouvementées, des plus meurtrières ; puis le lendemain, pendant que l'Empereur tenait tête aux Russes, arriva le corps de Davout à la débandade, au milieu d'une nuée de Cosaques. Alors, le cœur serré en pensant à Ney qui n'avait pas encore rejoint, Napoléon se décida à poursuivre la retraite, sous la protection d'une arrière-garde énergiquement commandée par Mortier.

La petite armée atteignit tristement, péniblement, Lyadi, Dombrowna, Orcha ; l'Empereur marchant à pied, appuyé sur une canne, et songeant comme toute l'armée à celui qui s'était sacrifié pour les autres, et dont on était sans nouvelles depuis plusieurs jours. Les Maréchaux avaient interrogé Davout, qui avait quitté Ney le dernier ; mais ils apprirent surtout que les deux chefs ne s'étaient pas entendus et que, sur un avis de Davout, Ney avait répondu que « tous les Cosaques de l'Univers ne l'empêcheraient pas d'exécuter ses instructions ».

Tout à coup, pendant que l'armée reprenait sa marche, on aperçut des lanciers polonais accou-

LE MARÉCHAL NEY,

DUC D'ELCHINGEN, PRINCE DE LA MOSKOWA.

d'après Gérard.

(Collection de M. le Prince de la Moskowa.)

Cliché Hachette et C^ie^.

rant annoncer que Ney était sauvé, qu'il arrivait et réclamait du secours.

Le prince Eugène y courut, avec tout ce qu'il put rassembler d'hommes; il fit tirer des coups de canon pour annoncer sa présence. Des feux de salve lui répondirent au loin. C'étaient les troupes de Ney.... Les deux chefs se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Et bientôt, l'armée entière écouta avidement les détails donnés par les officiers de Ney, sur leur étonnante retraite, et les exploits de leur chef:

C'était d'abord le départ de Smolensk en présence de l'ennemi; les 5 000 blessés abandonnés dans la ville; les 7 000 traînards, qui se joignent aux soldats, chassés par le canon de l'ennemi; et aux portes de la ville, cette mère affolée jetant son enfant, et les soldats émus adoptant le pauvre petit....

Puis c'est l'arrivée à Krasnoë; la rencontre des masses russes, que le Maréchal fait attaquer immédiatement pour passer. Bientôt, il reconnaît que l'opération est impossible; il fait traîner le combat jusqu'au soir; et quand la nuit est bien noire, il fait faire demi-tour, et, au grand étonnement de sa troupe, retourne vers Smolensk. En traversant un ravin, il fait casser la glace du ruisseau pour voir le sens du courant, et s'écrie :

« Le Dnieper est par là. Marchons-y; ce sera le salut. »

On suit le ravin. On arrive au Dnieper; un paysan indique un point de passage sur le fleuve gelé. Le passage aurait pu commencer de suite; mais la colonne s'est allongée; malgré le danger, le Maréchal tient à donner à la queue le temps de rejoindre; et il s'endort profondément dans son manteau, restant couché sur la berge, pendant trois heures.

A minuit, le passage commence et se poursuit, un par un, au milieu des chutes, et en sacrifiant tous les bagages. Au delà du fleuve, la colonne ne compte plus que 3 000 combattants et autant de traînards. Elle va au hasard, jusqu'à ce qu'elle trouve une route frayée; mais alors elle est entourée d'une nuée de Cosaques, qui enlèvent les traînards, mais ne parviennent pas à entamer les vaillants soldats de Ney. Et la colonne reprend sa marche, s'arrêtant le jour pour combattre et manger, attendant la nuit pour se remettre en mouvement....

Et tous, officiers et soldats, sont unanimes à s'exalter au nom de leur chef; et l'armée tout entière déclare que le Maréchal venait de se couvrir de gloire, qu'il était le héros de la retraite. Quant à Ney, « dans tout cet héroïsme,

il était si peu sorti de son naturel que, sans l'éclat de sa gloire dans les yeux, dans les gestes et dans les acclamations de tous, il ne se serait pas aperçu qu'il avait fait une action sublime ! »

Bientôt après, il intervint énergiquement à la Bérésina; et pendant que Victor contenait les masses russes sur la rive gauche, il battit les 27 000 Russes de Tchichakof, sur la rive droite, avec 8 000 Français et contribua à assurer le passage.

Après le départ de l'Empereur, le Maréchal reprit son grand, héroïque rôle d'arrière-garde. A la sortie de Vilna, il n'a plus que quelques centaines de Bavarois et de Français pour contenir l'ennemi, et permettre aux débris de la « Grande Armée » de s'écouler. A Kowno, la dernière ville russe, il n'a plus qu'un détachement de recrues étrangères : il en prend trente pour tenir tête lui-même aux Russes jusqu'à la nuit; tandis qu'il envoie un de ses lieutenants avec le restant de sa troupe reprendre à l'ennemi le pont du Niémen. Il sort le dernier, face à l'ennemi, le fusil à la main, de cette fatale Russie, et parvient à rejoindre l'armée à travers bois.

On ne saurait trop glorifier l'héroïsme du maréchal Ney. L'histoire ne montre son pareil, dans aucune armée du monde. La France con-

servera toujours dans son cœur le souvenir de son énergique enfant, vaillant entre tous. Elle n'oubliera jamais que, ne s'inspirant que de lui-même dans ces journées de détresse inouïe, Ney a su incarner jusqu'au bout les vertus, la bravoure, le dévouement de notre race, et sauver l'honneur de nos armes. Gloire au maréchal Ney!

L'Empereur reconnut hautement ses éclatants services. Il le fit prince de la Moskowa; il l'avait, cinq ans auparavant, fait duc d'Elchingen.

En 1813, on retrouve le Maréchal aux postes d'honneur à Lutzen, à Bautzen; à Dennewitz, son infériorité numérique le fait battre par son ancien collègue Bernadotte, passé à l'ennemi.

En 1814, il est de toutes les batailles. En 1815, il commande une des ailes de l'armée de Belgique, et se bat énergiquement à Quatre-Bras. A Waterloo, c'est lui qui renouvelle les attaques furieuses, acharnées contre les Anglais, perdant trois chevaux tués sous lui, au plus fort de la mêlée, à la tête de nos cavaliers; puis il reparaît à la tête des troupes d'infanterie qui enlèvent la Haie-Sainte, à la tête des bataillons de la garde impériale chargés de faire l'effort suprême... « Jamais, en aucune bataille, s'écrie M. Henry Houssaye, aucun chef, aucun soldat ne s'est tant prodigué. Ney a surpassé Ney.... Pendant la déroute, à pied,

tête nue, méconnaissable, la face noire de poudre, l'uniforme en lambeaux, une épaulette coupée d'un coup de sabre, un tronçon d'épée à la main,... il arrête les soldats, et les jette encore une fois sur l'ennemi, en leur criant : « Venez voir mourir un « Maréchal de France ! »

La mort n'en a pas voulu ce jour-là. Il était destiné comme son chef, son émule d'Alsace, Kléber, à mourir de mort violente en dehors du champ de bataille. Kléber est mort assassiné au Caire. Ney a été fusillé à Paris; et cet acte abominable a montré une fois de plus à quelles atrocités peuvent pousser les guerres civiles, quels troubles elles peuvent amener dans les consciences les plus droites, dans les esprits les plus généreux.

Qu'importe le jugement de la Chambre des Pairs! qu'importe l'oubli du devoir, l'oubli des promesses quand le Maréchal s'est trouvé, au milieu des acclamations du pays, en face du chef qui l'avait conduit si souvent à la victoire! Qu'importent les impatiences, les boutades, les colères de cette nature ardente, agissante, les mouvements parfois irréfléchis de ce cœur généreux qui débordait? La France a oublié ces peccadilles. En songeant au duc d'Elchingen, au prince de la Moskowa, elle ne se rappelle que les qua-

lités guerrières éminentes de son glorieux enfant. Elle se souvient avec orgueil que, dans des circonstances épouvantables, faites pour abattre les meilleurs courages, Ney a su, à force d'énergie, de dévouement, et d'audacieuse intrépidité, se faire proclamer le « héros de la Grande Armée »; le héros de l'armée la plus vaillante, la plus héroïque du monde et de l'histoire.

DAVOUT

DUC D'AUERSTAEDT, PRINCE D'ECKMÜLH

Le maréchal Davout appartenait à une vieille famille de Bourgogne, aimée, estimée, ayant fourni de nombreux officiers à l'armée. Il était entré à l'École militaire au moment où Napoléon en sortait, et servait comme jeune officier de cavalerie, au Royal-Champagne, à Hesdin en Artois, quand la Révolution éclata.

Les nouvelles idées le séduisirent; il entra en correspondance avec des hommes occupant une haute situation dans la politique; voulut réagir dans son régiment contre les partisans de l'ancien régime — et ils étaient nombreux dans Royal-Champagne. — Il alla même jusqu'à provoquer une insurrection contre les officiers; lui qui devint plus tard, par-dessus tout, l'homme du devoir rigoureux, de la discipline rigide, inexorable.

A la suite de cette échauffourée, il donna sa démission, se retira à Ravières, et vécut dans la retraite pendant deux ans. En 1791, il fut élu lieutenant-colonel du troisième bataillon des volontaires de l'Yonne. Bientôt, il est à la fron-

tière et sert brillamment dans les armées de Dumouriez, de Pichegru; puis, après une interruption comme prisonnier de guerre sur parole, on le trouve dans l'armée de Moreau. Au passage du Rhin de Diersheim, il joue comme général de brigade le rôle le plus énergique, aux côtés de Desaix qui le prend en affection et le recommande à Napoléon, au moment de la formation du corps expéditionnaire d'Égypte.

Il fait cette expédition comme commandant de la cavalerie de Desaix; et se distingue par la précision de ses ordres autant que par sa bravoure, son audace entraînantes, dans les nombreux combats qui amènent la conquête et la pacification de la moyenne et de la haute Égypte. Desaix le fait rentrer en France avec lui, au commencement de 1800.

Néanmoins, il ne prit pas part à la campagne de Marengo, et ne se trouvait pas aux côtés de son grand protecteur, quand il fut tué en sauvant l'armée; mais, immédiatement après, Napoléon appela Davout au commandement de la cavalerie de l'armée d'Italie, et lui donna ainsi l'occasion de se signaler à nouveau par sa vigueur et son coup d'œil.

En 1801, il fut nommé commandant des grenadiers de la garde consulaire; en 1803, com-

LE MARÉCHAL DAVOUT,
DUC D'AUERSTAEDT, PRINCE D'ECKMUHL,
par Marzocchi, d'après Gautherot. *(Musée de Versailles.)*
Cliché Hachette et Cie.

mandant d'un des corps d'armée du camp de Boulogne ; en 1804, Maréchal d'Empire. Il avait trente-trois ans.

Le père du célèbre peintre militaire, Isidore Pils, avait servi comme grenadier dans les troupes de Davout, de cette époque. Il a laissé un « Journal de marches », dans lequel il parle avec admiration de la bonne installation des troupes de Davout, de l'ordre qui régnait dans leur camp, des jardins des soldats, des tentes des généraux.... Il a assisté à de brillantes manœuvres, exécutées sous les yeux du Premier Consul au milieu des dunes de sable, dont la mobilité fatiguait et faisait « grogner » nos soldats....

Il est probable que le Premier Consul s'inquiéta peu de ces « grognements », pas plus qu'il ne s'occupa plus tard de ceux de ses « grognards » de la garde impériale. Il connaissait trop, déjà à cette époque, le soldat français, pour ne pas savoir que de cette manie de « grogner », de gouailler, tenant au sang gaulois, sont sorties à toutes les époques de notre histoire des manifestations sublimes d'intrépidité, d'héroïsme ; et que jamais la France n'a eu à souffrir du manque de vaillance, d'énergie, ou de dévouement de ses enfants.

L'intervention du corps de Davout, immédia-

tement après le camp de Boulogne, dans les campagnes de 1805 et 1806, en est une nouvelle preuve. Bien préparées par les exercices du camp sagement, méthodiquement, sévèrement réglés par leur chef, les divisions de Davout se conduisirent au point de vue des marches et des combats, du dévouement au devoir, en troupes d'élite, incomparables; et leur renom ne s'effacera jamais de l'histoire.

Après avoir contribué aux manœuvres d'Ulm et de Vienne, le corps de Davout avait été détaché aux abords de la capitale de l'Autriche, pendant que Napoléon suivait l'armée austro-russe, vers Brünn. Deux jours avant Austerlitz, Davout reçut l'ordre d'amener sa division Friant, « à grandes marches » vers Brünn. Aussitôt, à onze heures du soir, cette vaillante troupe se mit en marche. Elle était à 36 lieues de son point d'arrivée, et ne cessa de marcher pendant quarante heures. Elle atteignit, le 1er décembre dans la soirée, l'abbaye de Raigern, à proximité du champ de bataille d'Austerlitz. Le lendemain, à cinq heures du matin, Davout la remettait en mouvement, et lui faisait prendre son poste de combat, à l'extrême droite de la « Grande Armée »; et cette admirable division, malgré les fatigues excessives de sa longue marche, contribua éner-

giquement, vaillamment, en perdant glorieusement le tiers de son effectif sur le champ de bataille, au succès de la journée d'Austerlitz.... C'étaient les mêmes soldats qui avaient « grogné » devant Pils, dans les sables de Boulogne....

En 1806, la veille d'Iéna, Davout est à Naumbourg, sur la Saale, à quelques lieues au-dessous d'Iéna. Pendant la nuit, il reçoit des ordres de l'Empereur, lui apprenant qu'il allait y avoir bataille à Iéna, et lui prescrivant de marcher sur Apolda, au delà de la Saale, de manière à y être engagé vers midi.

Sans hésiter, sachant bien qu'il a devant lui des forces ennemies très supérieures, et qu'il aura à s'y heurter avec ses seules ressources, Davout met aussitôt ses troupes en mouvement. Avant le jour, sa division d'avant-garde Gudin passe la rivière, et débouche sur le plateau, non loin d'Auerstaedt, s'empare d'un bon point d'appui et résiste énergiquement aux attaques furieuses de l'infanterie et de la cavalerie prussiennes. Puis, malgré les assauts incessants de l'ennemi, Davout parvient à déployer ses deux autres divisions, Friant et Morand, et à braver dans leurs carrés les efforts acharnés des Prussiens.

Alors, sans garder un homme en réserve pour assurer sa retraite, sans autre pensée que celle

d'exécuter coûte que coûte les intentions de l'Empereur, et de passer sur le corps des troupes ennemies qui veulent l'empêcher d'aller là où ses ordres l'appellent, le Maréchal s'engage à fond, fait prendre l'offensive à ses vaillants soldats; et malgré la supériorité numérique énorme des Prussiens, réussit à les repousser de position en position, et à les battre irrémédiablement à Auerstaedt, comme l'Empereur a battu leurs deux autres armées à Iéna.

Ce grand résultat n'a pu être obtenu qu'au prix des plus sanglants, mais aussi des plus glorieux efforts. Les trois immortelles divisions du maréchal Davout ont perdu 10 000 hommes sur 25 000; mais, avec ces 25 000 soldats, elles ont battu 70 000 Prussiens, et elles ont cueilli pour elles, et pour leurs chefs, des lauriers que le temps ne flétrira jamais.

Quels étaient donc les soldats capables d'accomplir de pareils prodiges dans les marches et dans les combats? Étaient-ils d'une autre taille, d'une autre trempe que ceux de notre armée d'aujourd'hui? On serait tenté de le croire, s'il n'existait pas des traces certaines de l'étonnement des officiers ennemis, tout surpris d'avoir été battus par des hommes moins grands, moins forts que les leurs.

Le soldat de Rivoli, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Auerstaedt, n'était autre que le petit troupier français, tel que nous le voyons journellement, gai, alerte, plein de nerf et de cœur; ayant de merveilleuses aptitudes pour la marche et le combat; et faisant, quand il a foi dans ses chefs, le meilleur soldat du monde. A notre tour, ayons foi en lui; ayons foi dans l'avenir de notre armée, de notre nation!

* * *

Après Iéna, Napoléon récompensa Davout en le faisant entrer le premier à Berlin, à la tête de l'armée, conduisant ses trois glorieuses divisions. Plus tard, il le créa duc d'Auerstaedt.

Dans la campagne de Pologne qui suivit, Davout intervint à Czarnovo, à Heilsberg; puis il joua le plus grand rôle dans la journée meurtrière d'Eylau:

Ses trois divisions soutinrent pendant toute la journée le choc des masses russes de la gauche ennemie, rivalisant de valeur, de solidité, sous un feu d'artillerie épouvantable, sous le vent violent, glacial, sous la neige dont les flocons aveuglaient nos soldats. La sanglante bataille se prolongea jusqu'à dix heures du soir. A la tombée de la nuit, le Maréchal parcourut les rangs de

ses troupes réduites par d'énormes pertes; et sous le feu de l'ennemi, s'adressant à ses soldats harassés de fatigue, il leur dit : « Les braves trouveront ici, s'il le faut, une mort glorieuse; les lâches seuls iront visiter les déserts de la Sibérie ». Ses troupes répondirent vaillamment à l'appel de leur Maréchal; leur résistance fut inébranlable. A dix heures du soir, la retraite de l'ennemi commença; le sinistre champ de bataille nous restait. Le corps de Davout avait perdu, ce jour-là encore, le tiers de son effectif.

En 1809, dans la campagne contre l'Autriche, Davout rendit, une nouvelle fois, les plus utiles, les plus éclatants services : Au début, il exécuta magistralement, dans des conditions très périlleuses, les mouvements de concentration prescrits par l'Empereur, et avec ses quatre divisions livra vers Tengen plusieurs brillants combats. A Eckmülh, réduit à deux divisions, Friant et Saint-Hilaire, il eut sur les bras tout le gros de l'armée de l'archiduc Charles, et parvint, à force d'énergie, de solidité, à maintenir ses positions; et à permettre à l'Empereur d'accourir de Landshut et de terminer cette première partie de la guerre par un succès éclatant. — Plus tard, Napoléon reconnaîtra l'importance des services rendus alors par Davout, en le faisant prince d'Eckmülh.

Dans la deuxième partie de la campagne, à Wagram, c'est Davout que l'Empereur charge de déborder la gauche de l'ennemi, d'attirer les réserves ennemies de ce côté, de faire « l'événement »; et il manœuvre et combat avec un entrain, une précision, qui contribuent largement au succès de cette mémorable journée.

En 1812, pour la campagne de Russie, il est à la tête de cinq divisions; puis, après Vilna, il commande, par ordre de l'Empereur, toute l'aile droite de la « Grande Armée », y compris le corps du roi Jérôme. Mais c'est l'époque des aigreurs de caractère, des discussions entre les chefs de l'armée. Le caractère raide, entier, autoritaire de Davout se prête peu aux concessions; il a des discussions avec plusieurs de ses collègues, avec le major général Berthier, avec le roi Jérôme, avec le roi Murat, avec Ney.... et ces altercations ne sont pas faites pour faciliter la direction des opérations.

Davout n'en rend pas moins de très bons services à Mohilew contre Bagration, à Smolensk... A la Moskowa, son corps est vivement engagé; en poussant ses troupes contre la redoute de Semenowski, le Maréchal est renversé par un boulet qui tue son cheval. Le bruit court qu'il est tué. Le roi Murat accourt pour le remplacer; mais

Davout reparaît blessé au ventre, couvert de sang et de boue, tête nue, les vêtements en lambeaux: il reste à la tête de ses troupes, et, secouru à temps par Ney, parvient à maintenir énergiquement la situation, sur cette partie du champ de bataille.

Au début de la retraite, il commande l'arrière-garde jusqu'à Wiazma: puis, après cette sanglante affaire, est remplacé par Ney dans la mission de couvrir l'armée. Après Smolensk, d'où il ne parvient à s'échapper qu'au prix des plus grands efforts, il n'a plus à intervenir que pour donner l'exemple; et quand il s'arrête à Thorn pour réorganiser le 1er corps, il est épuisé de fatigues : il avait fait à pied les quatre cinquièmes de la retraite, depuis Moscou.

En 1813, il a la mission de s'emparer de Hambourg, de l'armer, d'en organiser la défense, et de faire vivre l'armée aux frais de la contrée. Il exécute ces ordres avec sa conscience, sa rigueur habituelles, et s'attire ainsi bien des accusations, absolument injustifiées.

Après Leipzig, quand notre armée se replia et repassa le Rhin pour mener la campagne de France, le maréchal Davout eut à défendre Hambourg. Les opérations de cette défense resteront comme un modèle, dans les annales de la guerre.

au point de vue de la prudence, de l'énergie, du dévouement au devoir. Il refusa de céder la place à l'ennemi, et ne consentit à la remettre qu'à l'envoyé du roi de France Louis XVIII.

Pendant les Cent-Jours, Napoléon utilisa les talents, la fermeté, l'entente des choses de la guerre, du maréchal Davout, en lui confiant le ministère de la guerre. Le Maréchal accomplit cette mission avec autorité, fermeté ; mais il aurait voulu être employé à l'armée. L'Empereur ne crut pas pouvoir y consentir ; il a dû souvent regretter, plus tard, de s'être privé de l'aide du duc d'Auerstaesdt, du prince d'Eckmülh, dans les plaines de Ligny et de Waterloo.

Après Waterloo, et la capitulation de Paris, Davout prit le commandement des restes de l'armée, sur la Loire. Il fut remplacé par le maréchal Macdonald pour la dissolution de ces troupes.

Il mourut à Paris en 1823. Le doyen des anciens Maréchaux de l'Empire, Jourdan, le vainqueur de Fleurus, prononça son éloge funèbre au Père-Lachaise, et termina en disant :

« Messieurs, un grand homme ne meurt pas tout entier. Il nous reste de l'illustre Maréchal, prince d'Eckmülh, l'exemple de ses vertus, le souvenir de ses grandes qualités, et des services éminents qu'il a rendus à la Patrie. »

BESSIÈRES

DUC D'ISTRIE

Le maréchal Bessières figure le dernier sur la liste des Maréchaux d'Empire de 1804. Il y représente la garde personnelle de Napoléon, le dévouement intelligent, sans limites, à l'Empereur et aux devoirs, la sûreté des conseils, comme la vaillance sur le champ de bataille.

Napoléon avait ce maréchal en haute estime; à Sainte-Hélène, il a cité Murat et Bessières, comme les deux meilleurs cavaliers de la « Grande Armée ». « De qualités bien opposées, a-t-il dit, l'un officier d'avant-garde, aventureux, bouillant; l'autre officier de réserve, plein de vigueur, mais prudent, circonspect. »

Tout en étant d'un dévouement absolu à l'Empereur, Bessières sut conserver vis-à-vis de son souverain une attitude pleine de dignité. Il fut toujours son ami respectueux, fidèle, jamais son courtisan. Aussi fut-il un des rares hommes que Napoléon écoutait; l'Empereur avait senti que, sous l'esprit vif, alerte de ce Gascon, il y avait un jugement fin, sérieux, pondéré; et,

néanmoins, il ne crut pas devoir suivre ses avis, lorsque Bessières lui déconseilla le divorce, puis l'expédition de Russie. Dans ses « Mémoires sur la campagne de Russie », le comte de Ségur nous montre l'Empereur hésitant, au sortir de Moscou, sur la direction à donner à la retraite, après la sanglante journée de Malo-Jaroslavetz. C'est Bessières qu'il charge de reconnaître avec soin la formidable position des Russes: c'est l'avis de ce Maréchal qu'il suit envers et contre tous, pour reprendre la route de l'arrivée par Mojaïsk. Les autres Maréchaux connaissaient cette confiance de l'Empereur, et souvent quand ils avaient à soumettre un avis, une observation, c'était Bessières qu'ils chargeaient de cette mission, parfois redoutable devant les colères de Napoléon.

Bessières n'était pas seulement un vaillant cavalier, un homme de bon conseil. C'était un honnête homme; et ce n'est pas une qualité banale : il y a près de deux mille ans que l'écrivain militaire grec Onosander disait que « l'honnête homme se manifeste à la tête des armées, comme au sein de la patrie ».

Bessières « a vécu comme Bayard; il est mort comme Turenne », a écrit dans son *Mémorial de Sainte-Hélène*, Las Cases reflétant la pensée de l'Empereur; et il ajoute que, bien peu de temps

avant la mort du Maréchal, il avait eu une conversation avec lui sur les événements si graves de 1813 : et que le dernier mot de Bessières, qui partait dans la nuit pour l'armée, avait été : « Dans la crise des circonstances, et avec nos jeunes soldats, c'est à nous autres chefs à ne pas nous épargner ».

La duchesse d'Abrantès, dont il est toujours bon de peser les appréciations, surtout quand elles sont malveillantes, est pleine d'indulgence pour Bessières, et en fait un portrait qui doit être vrai : « Il avait alors trente-trois ans; il était plus grand que Lannes; comme lui il était du Midi, et son accent ne laissait aucun doute à cet égard. Il avait de belles dents; des yeux qui louchaient un peu à la Montmorency, sans que cela fût désagréable; et une tournure qui était plutôt bien que mal. Mais, comme Lannes, il avait la manie de la poudre; il portait ses cheveux longs et poudrés de chaque côté de la figure, et par derrière une queue longue et mince.... »

Ailleurs, la duchesse d'Abrantès ajoute qu'il était franc, bon, charitable. « Dans la garde, il était comme le frère adoptif de chacun de ses soldats. Jamais sa porte n'était fermée pour eux : « Je suis sorti de leurs rangs, disait-il souvent, je « ne dois pas l'oublier ». Et il ne l'oubliait pas, sa

bonté était proverbiale. Aussi obtenait-il tout ce qu'il voulait de ses soldats, et a-t-il beaucoup contribué à faire de la garde cette troupe d'élite incomparable. »...

« Lui et sa femme inspiraient le respect à tous », dit-elle encore. — Bessières avait épousé une jeune fille de son pays, Mlle Lapeyrière, très belle, douce, charmante. — « Ce n'est pas seulement comme soldat qu'il était remarquable, c'est comme citoyen vertueux, comme ami fidèle, comme sujet dévoué. Il était ce qu'on appelle sans aucune fiction un honnête homme : ce mot comprend tous les éloges.... Rien n'était comparable à sa franchise, à son extrême naturel dans ses manières, à son inépuisable bonté. Il avait quelque chose d'antique, à la Plutarque.... »

Le maréchal Bessières était entré comme cavalier dans la garde constitutionnelle, en 1792 : le Lot, son département, avait eu à désigner trois cavaliers pour cette garde; il choisit Bessières et Murat : l'un devint Maréchal de France, l'autre Maréchal et Roi. Voilà un département qui a la main heureuse.

Bessières ne tarda pas à être envoyé à l'armée des Pyrénées; puis à l'armée d'Italie. Il était capitaine de chasseurs à cheval, quand Napoléon vint prendre le commandement de cette armée,

ayant auprès de lui Murat, devenu colonel et aide de camp. L'intervention de Murat et quelques actions d'éclat attirèrent l'attention du général en chef sur Bessières; il lui confia la formation et le commandement de ses guides. Depuis cette époque, Bessières n'a plus cessé d'être à la tête de la garde de Napoléon, général en chef, consul, ou empereur. C'est assez dire dans quelle estime il était tenu.

Il se distingua dans plusieurs combats; après Rivoli, il fut chargé de porter à Paris les drapeaux conquis sur l'ennemi : accueilli avec enthousiasme, il fut nommé colonel. En Égypte, toujours aux côtés de Napoléon, il fut fait général de brigade, après Saint-Jean-d'Acre.

A Marengo, il se conduisit très vigoureusement à la tête de la cavalerie de la garde consulaire; et au retour de la campagne, dans la triomphale fête du Champ de Mars, c'est lui qui présenta à Paris les drapeaux pris sur l'ennemi dans cette mémorable campagne de 1800.

En 1802, il prit comme général de division le commandement de la garde consulaire. Cette garde avait d'autres chefs nominatifs; mais ce fut en réalité Bessières qui la commandait, qui l'administrait; c'est à lui que cette admirable troupe, qui devint la garde impériale, dut ses

transformations successives et ses éminentes qualités.

Il était à la tête de la garde, comme maréchal d'Empire, dans les campagnes d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna. Dans la campagne de Pologne, il commandait un corps de cavalerie, composé de la cavalerie de la garde et d'autres régiments; et battait les Prussiens, en montrant la plus grande vigueur, à Bienzun, le 23 décembre 1806. A Eylau, il intervint, vaillamment, brillamment, pour compléter le succès de la fameuse charge de son ami Murat.

A Tilsitt, il fit manœuvrer la garde devant le Tsar, qui le couvrit de compliments, sous les acclamations des soldats.

A la paix, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire à la cour de Wurtemberg, pour remplir les formalités du mariage du roi Jérôme, le jeune frère de l'Empereur, avec une princesse de Wurtemberg. La duchesse d'Abrantès prétend qu'il avait voulu faire, dans cette occasion, une petite plaisanterie sur sa situation de « mari pour rire »; et que la princesse allemande l'avait vivement rabroué.

Au début de la guerre d'Espagne, en 1808, il commanda l'armée de réserve du Nord, et eut sur les Espagnols un succès éclatant à Medina del

Rio-Seco. Quand l'Empereur intervint, il fut auprès de lui avec la garde; ses lanciers polonais se couvrirent de gloire à Somo-Sierra.

En 1809, Murat est retenu dans son royaume de Naples. C'est Bessières qui commande la réserve de cavalerie de la « Grande Armée », et il joue un rôle brillant dans la marche sur Vienne, puis dans les deux journées d'Essling. A Wagram, au plus fort de la journée, il fait charger énergiquement la cavalerie de la garde; il est atteint par un boulet qui tue son cheval, et le renverse, grièvement blessé à la cuisse. « Oh! le beau boulet, Bessières, lui dit affectueusement l'Empereur, en le revoyant, il a fait pleurer ma garde. »

Dans l'accalmie de 1810, Bessières, devenu duc d'Istrie depuis 1807, séjournait dans sa propriété de Grignon, quand l'Empereur vint faire un court séjour chez lui avec le roi de Bavière, les reines de Naples, de Hollande, la grande-duchesse de Bade, Berthier et d'autres maréchaux.

L'aide de camp de Bessières, le colonel Baudus, a donné de curieux détails sur ce séjour et sur l'attitude originale de l'Empereur : Dès son arrivée, il chassa; tua, manqua beaucoup, les faisans du Maréchal; puis, après avoir travaillé

LE MARÉCHAL BESSIÈRES,
DUC D'ISTRIE,
par Hedouin. *(Musée de Versailles.)*

Cliché Hachette et C^ie^.

dans son cabinet jusqu'au dîner, il fut taquin pour tout le monde, plaisantant le Maréchal, grondant ses officiers; forçant le roi de Bavière et le maréchal Davout à danser, sur l'air qu'il affectionnait et qu'il fit jouer toute la soirée. C'était la détente des nerfs.

Le lendemain, il fut gai, charmant, gracieux pour tout le monde. Puis, le surlendemain, il brusqua le départ, et mit toute la cour sens dessus dessous.

En 1811, le duc d'Istrie fut nommé commandant général du nord de l'Espagne. Il eut à cette époque de graves difficultés avec Masséna qui opérait dans son voisinage. L'Empereur donna raison à Bessières, et remplaça Masséna par Marmont. Quand Bessières fut rappelé à son tour pour l'expédition de Russie, il laissa les provinces de son commandement, pacifiées, calmes, heureuses, reconnaissantes de son administration juste, éclairée.

Pendant la campagne de 1812, il commande la garde impériale qui comprend 50 000 hommes, dont 9 000 cavaliers, et 200 canons. Hélas! à l'issue de la funèbre retraite, il restait un millier de ces soldats incomparables.

En 1813, après avoir reformé la garde impériale et la cavalerie, il était en Allemagne, dès le

début des opérations. En allant faire une reconnaissance pour aider Ney qui venait de prendre Rippach, dans les premiers combats, il vit tomber à ses côtés, emporté par un boulet prussien, un jeune sous-officier des chevau-légers polonais de la garde, qui l'accompagnait. Sa reconnaissance terminée, il revint vers l'endroit où était tombé le sous-officier, pour « le faire enterrer, et éviter de laisser prendre à l'ennemi, dès le début des opérations, un trophée comme celui d'un sous-officier de la garde ». Pendant qu'il remplissait cette pieuse mission, il fut coupé en deux par un boulet tiré par la même batterie prussienne, qui avait tué le pauvre Polonais.

La garde et l'armée pleurèrent le vaillant Maréchal. L'Empereur fut profondément attristé par la mort de son « fidèle, inséparable ami ». Il décida qu'on lui élèverait un monument, non loin de celui de Gustave Adolphe, tué en combattant dans ces mêmes plaines de Lutzen.

KELLERMANN

DUC DE VALMY

La liste des Maréchaux, nommés à la proclamation de l'Empire, se termine avec Bessières. Kellermann est le premier des quatre commandants en chef d'armée, auxquels par le même décret l'Empereur accorda « le titre de Maréchal », comme récompense de leurs éminents services.

Le nom alsacien de Kellermann évoque les plus grands souvenirs. D'un côté, c'est Valmy, la journée qui mit fin aux troubles, aux défaillances, aux sauve-qui-peut des jeunes armées de la République, qui redonna du courage à la nation, de la confiance à la France, et qui lui permit de tenir tête à toute l'Europe. De l'autre côté, c'est Marengo, la bataille qui mit la couronne impériale sur la tête du Premier Consul, et qui immortalisa à nouveau le nom de Kellermann.

Et, cependant, il s'est étendu comme une pénombre sur les deux hommes qui ont illustré ce nom. Il ne semble pas que leur réputation soit aussi grande que les événements, auxquels ils

ont été mêlés. Pourquoi? Il est intéressant de le rechercher.

Le Kellermann de Valmy était le père du héros de Marengo. Il devint maréchal d'Empire, duc de Valmy ; tandis que le fils ne dépassa pas le grade de général de division.

Né à Strasbourg en 1735, le Maréchal était entré au service comme cadet au régiment de Lowendal; puis il fut lieutenant dans les volontaires d'Alsace, et se distingua dans la guerre de Sept Ans. En 1780, il était lieutenant-colonel de hussards. La Révolution le trouva général de brigade, l'employa d'abord à l'armée du Rhin, puis lui confia le commandement de l'armée de la Moselle. A ce moment, en septembre 1792, il reçut l'ordre de rejoindre le général Dumouriez, pour l'aider à s'opposer à la marche de l'armée alliée qui avait pénétré en France par Trèves, Longwy, Verdun.... et cherchait à atteindre Paris, après avoir battu nos armées.

Kellermann ne se joignit à Dumouriez qu'à contre cœur. Il se méfiait, dit la « Revue d'histoire », de l'ardeur de son collègue. Il estimait qu'il fallait faire une guerre prudente... et prendre une position « respectable », barrant à l'ennemi le chemin de Châlons et de Reims.

Il n'a donc été pour rien dans la conception de

la belle et célèbre manœuvre de Valmy, qui permit de réunir nos forces, en les laissant adossées à l'Argonne; et qui obligea l'ennemi à se placer devant nous, face à l'Allemagne, le dos tourné vers Paris. Cette audacieuse manœuvre, qui troubla tant nos adversaires, appartient exclusivement à Dumouriez; en l'imaginant, en mettant toute son énergie à la faire exécuter, cet officier général s'est révélé comme un véritable homme de guerre.

La jonction des deux armées de Dumouriez et de Kellermann se fit le 19 septembre, vers Sainte-Menehould. L'armée de Dumouriez fut installée, face à l'ouest, sur les hauteurs de la rive gauche de l'Aisne. Deux paniques eurent lieu pendant les marches de concentration. Dans l'une d'elles, au dire de Dumouriez lui-même, 10 000 Français s'enfuirent devant 1500 hussards autrichiens. L'ordre ne fut rétabli que grâce à l'énergie du commandant de notre arrière-garde, le général Stengel.

L'armée de Kellermann s'installa vers Dommartin, face au nord; son avant-garde vers Hans, reliée avec les avant-postes de Dumouriez, que commandait Stengel posté sur les hauteurs de l'Yvron et de Valmy.

Les alliés marchaient sur les traces de

Dumouriez et cherchaient la bataille. La rencontre eut lieu le 20 septembre 1792.

Les avant-gardes de l'ennemi avaient couché la veille à Somme-Tourbe; le 20, de bonne heure, elles se heurtèrent aux avant-postes français qui firent bonne contenance, et donnèrent à Kellermann le temps de prendre son ordre de bataille. Il aurait voulu se replier derrière l'Aisne; mais, sous l'influence de l'attaque brusquée des premières troupes ennemies, et peut-être aussi sur les conseils de Stengel, il se décida à installer le gros de ses troupes sur les pentes et le sommet de la butte de Valmy; sa gauche était défendue par son avant-garde, qui s'était repliée en ordre sur Orbeval; sa droite par Stengel, tenant les hauteurs de l'Yvron.

L'artillerie reçut l'ordre de couvrir énergiquement les autres troupes. Une forte batterie d'artillerie fut installée en avant des corps qui occupaient la butte de Valmy. Elle fit très bonne contenance, sous l'impulsion de chefs distingués comme d'Aboville et Sénarmont, et tira sans relâche. Elle inspira confiance aux autres armes.

L'attitude personnelle de Kellermann joua aussi un grand rôle dans cette journée, où il importait par-dessus tout d'empêcher nos jeunes soldats de se débander à nouveau. « Kellermann

se tint à cheval, près du moulin de Valmy, à l'endroit le plus dangereux, en avant du régiment de cuirassiers, écrit M. Chuquet dans son intéressante histoire de Valmy. — A ses côtés, se tenaient les deux fils du duc d'Orléans, le duc de Chartres[1], qui commandait la brigade de cavalerie, et son jeune frère, le duc de Montpensier, qui servait d'aide de camp à son frère ».

Sous l'influence de ces exemples, nos jeunes soldats conservèrent leur moral; mais ils étaient trop resserrés ; le feu violent de l'artillerie ennemie causa dans leurs rangs des pertes peu nombreuses, mais impressionnantes : près du moulin de Valmy, trois caissons sautèrent à la fois, et mirent en confusion nos troupes. Kellermann intervint aussitôt, pour rétablir l'ordre. Il engagea de nouvelles batteries, fit redoubler la canonnade d'intensité, et rétablit le calme et le bon ordre.

De son côté, l'armée alliée, couverte par une nombreuse artillerie, qui ouvrit, elle aussi, un feu d'enfer, dessina son attaque ; mais borna là ses efforts. L'ordre d'attaque ne fut pas donné aux troupes, après leur déploiement. Le haut commandement prussien se laissa inquiéter par la

1. Le duc de Chartres devint, en 1830, le roi Louis-Philippe.

situation extraordinaire que lui avait faite la manœuvre hardie de Dumouriez, et aussi par l'attitude calme, résolue, des soldats de Kellermann. Il se décida à renoncer à l'offensive; et, après une longue et formidable canonnade, abandonna la lutte pour retourner vers l'Allemagne.

La France était sauvée. La gloire de cette période mémorable est à partager entre Dumouriez et Kellermann.

On a reproché à Kellermann, peut-être avec raison, de s'être attribué trop exclusivement l'honneur de cette campagne : il y a eu, en effet, un peu d'exagération dans son attitude à cet égard; cela ressort de sa correspondance et même d'un certificat qu'il a délivré à Stengel, et qui se trouve aux archives, dans le dossier de cet officier général : « Je certifie, écrit Kellermann, que lors de la bataille de Valmy, en Champagne, où j'ai battu et forcé le roi de Prusse à quitter le territoire de la République, le général Stengel.... »

Il n'a pas battu le roi de Prusse; mais il est incontestable que la belle attitude de ses troupes a contribué, avec la manœuvre imaginée par Dumouriez, à engager les alliés à rentrer chez eux.

Plus tard, Kellermann servit dans l'armée de

Custine; puis il commanda l'armée des Alpes, non sans être dénoncé et emprisonné plusieurs fois. Il quitta ce commandement au moment où Napoléon vint se mettre à la tête de l'armée d'Italie, en 1796.

Sa carrière active était terminée. Il fut employé par le Directoire à la réorganisation de la gendarmerie; par Napoléon, à des inspections, à des commandements de réserves; et, à la proclamation de l'Empire, il fut nommé sénateur, maréchal de France, duc de Valmy. Il mourut en 1820 : sur sa demande, son cœur a été placé à Valmy.

*
* *

Son fils, François de Kellermann, est né à Metz en 1770. Après avoir servi dans la diplomatie, il rejoignit son père à l'armée des Alpes, comme lieutenant-colonel. Bientôt après, il passa à l'armée de Napoléon comme chef d'état-major de la cavalerie, et se distingua assez pour être nommé général de brigade (1796-1797).

En 1800, il commanda une brigade de grosse cavalerie dans l'armée du Premier Consul; et s'immortalisa à Marengo, en chargeant avec un coup d'œil, une audace merveilleuse, au moment où Desaix recommença la lutte pour rétablir

nos affaires, et en mettant la panique dans les rangs ennemis.

Le bulletin officiel de l'armée constata que « le général Kellermann exécuta une charge avec tant de vigueur et d'à-propos, que 6 000 grenadiers et le général Zach furent faits prisonniers ». Trois semaines après la bataille, Kellermann fut fait général de division; et, au moment de la création de la Légion d'honneur, il fut nommé grand-officier.

Quelques-uns auraient voulu des récompenses plus hautes encore, pour le service signalé rendu par le jeune général; et l'on a même essayé d'attribuer la demi-froideur de Napoléon à un sentiment de jalousie. Ce serait très mal comprendre les sentiments élevés de l'Empereur.

Kellermann n'avait pas que des qualités : il était d'une avarice extrême, connue de toute l'armée; et ce défaut tourna plus tard à la cupidité; quand il commanda en Espagne, il fut accusé d'être concussionnaire, de se faire donner des rançons par les prisonniers de guerre qu'il relâchait. Il fut même rappelé en France pour ce motif; et quand il voulut s'excuser à l'Empereur, le souverain l'interrompit en lui disant : « Général Kellermann, toutes les fois qu'il est question de vous, je ne me souviens que de Marengo ».

Kellermann était aussi disposé à se vanter comme son père. Dès le lendemain de Marengo, il déclara à qui voulait l'entendre, même à des officiers autrichiens, que sans lui les affaires du Premier Consul étaient perdues; et plus tard il répéta souvent que « sa charge avait mis la couronne impériale sur la tête de Bonaparte ».

Napoléon connaissait vite les hommes; il est probable qu'il avait deviné Kellermann, et jugé inutile de le mettre complètement à la tête de l'armée.

Quoi qu'il en soit, le général Kellermann se distingua en 1805 et fut blessé grièvement à Austerlitz. Puis il servit au Portugal et en Espagne. On le retrouve aussi en 1813, 1814 et 1815, chargeant vaillamment à la tête de troupes de cavalerie. Mais Marengo a été le point culminant de cette vie. On citera Kellermann, à tout jamais, dans toutes les armées du monde, comme un merveilleux exemple de ce que peut faire un chef de cavalerie, même avec de faibles escadrons, quand il a du coup d'œil, de l'à-propos, de l'audace et de l'énergie.

LEFEBVRE

DUC DE DANTZIG

Le duc de Dantzig doit son titre de maréchal au commandement des troupes de Paris; à la complaisance qu'il mit à se ranger sous les ordres de Napoléon, au moment du coup d'État du 18 Brumaire, quand il aurait dû s'y opposer; au grand service qu'il rendit, à ce moment, à Napoléon, en donnant à son intervention dans la politique les apparences de la légalité.

Dans son admirable livre sur « l'avènement de Bonaparte », M. Albert Vandal, de l'Académie française, montre que « Lefebvre était l'Alsacien patriote, de naturel sensible sous une rude écorce, plus Français de cœur que de langage. Il avait l'âme prompte aux généreuses colères, l'attendrissement immédiat et ne résistait pas à une effusion.... »

Le général Foy a eu de son côté l'occasion de parler du maréchal Lefebvre dans ses lettres : il avait été envoyé à Paris, en 1811, pendant la campagne du Portugal, par Masséna, pour rendre compte à l'Empereur des difficultés des opéra-

tions. Accueilli affectueusement par Napoléon, il devint l'homme du jour de Paris. C'était à qui le choierait; Lefebvre le reçut à dîner. « Hier, écrit Foy, je dînais chez le maréchal duc de Dantzig, qui avec son patois de soldat moitié allemand, moitié français, n'est pas un homme ordinaire, et surtout n'est pas un homme maladroit.... »

Il doit y avoir beaucoup de vrai dans cette appréciation. Sous ses allures de vieux sous-officier, Lefebvre cachait un homme très fin, parfaitement capable de deviner rapidement, même dans des circonstances troublées, où était son propre intérêt, et d'y marcher sans hésiter.

Dans ses « Souvenirs » le maréchal Macdonald donne de curieux renseignements sur les manières soldatesques de Lefebvre en 1797 : « Le général Augereau venait d'arriver à Cologne pour prendre le commandement de l'armée d'Allemagne. Après avoir passé en revue la division de Macdonald, il demanda à la ville, pour le soir, une représentation théâtrale. Il se rendit au spectacle avec son principal lieutenant, le général Lefebvre, dans la voiture du commandant d'armes de Cologne, Trigny. Au moment où la voiture allait partir, Trigny vint demander respectueusement une place pour sa femme.

Lefebvre installé à côté d'Augereau mit la tête à la portière et lui dit : « Que veux-tu? » Trigny répéta sa demande. « Va te faire f..., dit Lefebvre, « nous ne sommes pas ici pour accompagner « des femmes, et surtout la tienne qui a les t... « mous. »

« Au théâtre, on jouait sur la demande d'Augereau « une pièce bien révolutionnaire »; c'était une tragédie de Voltaire; Lefebvre applaudissait de tout cœur, de ses grosses mains; il croyait que la pièce avait été faite le matin, et donnait des coups de coude à son voisin Macdonald, en lui disant: « Dis donc! dis donc! « quel est le b... qui a fait cela? Est-il ici?... »

Au besoin, Lefebvre savait être courtisan. Immédiatement après le 18 Brumaire, il se fit faire du papier à lettres, portant comme en-tête imprimé : « Lefebvre, premier lieutenant général du général Bonaparte », à l'imitation de ses prédécesseurs dans le commandement des troupes de Paris, qui dix ans auparavant écrivaient : « Lieutenant général du Roi ».

A l'âge de vingt huit ans — il était sous-officier depuis plusieurs années, — il s'était marié; et avait épousé sa payse, Catherine Hubschner, née dans la vallée alsacienne de Saint-Amarin, et exerçant à Paris le métier de blanchisseuse.

Elle avait trente ans. Dix ans après, elle était la duchesse de Dantzig, étonnant, amusant le monde impérial par ses allures excentriques, par des réparties comme celles-ci qui se colportaient de salon en salon : « C'est nous qui sont maintenant les princesses »; ou bien : « Ça te la coupe »; ou à un huissier lui demandant qui il fallait annoncer : « Dis-leur que je suis la femme à Lefebvre, comme celle à Lannes.... » Au général Foy, qui lui est présenté à son arrivée du Portugal, elle demande : « Y a-t-il beaucoup de maladies honteuses dans l'armée du Portugal? » et le duc de Dantzig d'intervenir et de lui dire : « Tu es une imbécile; il n'y a pas de femmes!... »

Un peu oubliée depuis le premier Empire, la maréchale Lefebvre a reconquis de la notoriété par la jolie pièce de Victorien Sardou, *Madame Sans-Gêne*. Elle y est rajeunie; on en a fait une Parisienne; mais les grands traits de cette physionomie originale ont été conservés dans la pièce; et surtout son trait principal, la bonté de cette femme, en réalité pleine de cœur et de sentiments élevés. L'histoire du maréchal Lefebvre par Joseph Wirth en cite de nombreuses preuves. Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, Las Cases déclare « qu'il avait cessé d'en rire, le jour où il avait appris à connaître l'élévation des senti-

ments et la bonté du cœur de la Maréchale : Le ménage Lefebvre avait autrefois donné des soins domestiques au capitaine de Valady. A sa rentrée d'émigration, la veuve de cet officier fut l'objet d'attentions touchantes de la part du Maréchal et de sa femme. Un jour la Maréchale accourut pour lui apprendre qu'un ancien officier de leur régiment mourait de faim. « Nous l'offenserions, « dit-elle à Mme de Valady, si nous venions à « son secours; mais vous, c'est autre chose.... « Portez-lui cela de votre part. » Et elle lui remit un rouleau de cent louis. »

*
* *

Né à Rouffach dans le Haut-Rhin, en 1755, Lefebvre était en 1789 sergent, depuis plusieurs années, aux gardes françaises. Il fut nommé lieutenant à la formation des gardes nationales; en 1792, il était capitaine; et un an après, grâce à ses bons services de guerre, et à l'affection de son ancien camarade le général en chef Hoche, il était nommé général de division. Il se distingua, en entraînant vaillamment sa division, parfois une aile d'armée, contre l'ennemi, dans les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin; on trouve son nom dans les récits de presque toutes les batailles

LE MARÉCHAL KELLERMANN,
DUC DE VALMY,
d'après Ansiaux.
(Musée de Versailles.)

LE MARÉCHAL PÉRIGNON
par Hennequin.
(Musée de Versailles.)

LE MARÉCHAL LEFEBVRE,
DUC DE DANTZIG,
par Mme Davin-Mirvault.
(Musée de Versailles.)

LE MARÉCHAL SÉRURIER,
par Lancuville.
(Musée de Versailles.)

Clichés Hachette et Cie.

de ces armées. En 1799, grièvement blessé, il quitta l'armée du Rhin et reçut le commandement de la division de Paris, assumant ainsi le devoir de faire respecter la légalité et de défendre au besoin le gouvernement de la République.

Il occupait ce poste au 18 Brumaire, et aurait pu par sa vigilance faire échouer le coup d'État. Mais, séduit par la gloire et les promesses de Napoléon, troublé par le décret du Conseil des Anciens qui mit les troupes de Paris aux ordres de ce général, il oublia son mandat, se joignit à Napoléon et facilita grandement son opération.

Napoléon mit de la coquetterie à le récompenser : non seulement il lui conserva son poste de commandant militaire de Paris; mais il le nomma sénateur; et, à la proclamation de l'Empire, il lui donna le titre de maréchal d'Empire. Pendant qu'il ne confiait aux autres généraux, gratifiés du titre de maréchal, que des postes de réserve, il donna à Lefebvre, en 1805, le commandement d'une armée sur le Rhin; en 1806, celui de la garde à pied; en 1807, celui de l'armée de siège de Dantzig.

Le Maréchal s'inquiétait de la difficulté de ce dernier commandement. L'Empereur le rassura, et promit de l'aider. « Prenez courage, lui dit-il affectueusement, il faut bien que vous aussi,

quand nous rentrerons en France, vous ayez quelque chose à raconter dans les salles du Sénat. » Et il lui adjoignit les hommes les plus distingués, comme chefs des services techniques.

Le rôle de Lefebvre, pendant le siège, a été conté d'une façon charmante par un de ses lieutenants, le chef des troupes badoises, le grand-duc héritier de Bade qui, devenu grand-duc, épousa la princesse Stéphanie de Beauharnais.

« Le maréchal Lefebvre a eu, dit le prince, le grand mérite de galvaniser une armée composée des éléments les plus hétérogènes, et de lui imprimer une direction unique....

« Il se trouvait constamment au milieu de ses troupes, et toujours sur le point où il y avait le plus de dangers à courir. Il était d'une activité prodigieuse, malgré ses cinquante et un ans et ses infirmités. Habituellement, il ne dormait que de midi à l'heure du dîner. La nuit, il était debout, et circulait dans les tranchées....

« Il avait une très belle voix de commandement, et était très fier de savoir bien faire manœuvrer, d'après l'ordonnance de 1792. Quand il passait en revue des troupes allemandes, il ne manquait jamais l'occasion de relever les défectuosités de leurs règlements, et accompagnait

ses réflexions de termes énergiques, en patois alsacien....

« Le 13 avril, dans une sortie, les Prussiens avaient tourné une de nos parallèles, et mis en mauvaise posture les Badois et les Saxons qui la défendaient. Le maréchal Lefebvre accourut; et rencontrant le 44e de ligne, qui se portait à la tranchée, il descendit de cheval, fit battre la charge, et commanda lui-même aux fantassins français : « Au trot, marche! au galop, marche! « au grand galop! marche! » L'assaut fut mené, grâce à son intervention, avec une rapidité extraordinaire, et réussit.

« Après le combat, le Maréchal s'arrêta au milieu des grenadiers et entendit l'un d'eux s'écrier : « Le Maréchal est un brave homme; « mais il nous prend pour des chevaux. — C'est « vrai, repartit Lefebvre, il faut que vous soyez « courageux comme des hommes, et rapides « comme des chevaux.... Voyez les Saxons; ils se « sont avancés très crânement; mais leurs offi- « ciers sont tous de vieux B... qui ne veulent « plus courir. Aussi, leurs pertes sont-elles trois « fois plus grandes que les vôtres.... »

Et le grand-duc héritier ajoute que plusieurs traits pareils avaient rendu le Maréchal très populaire.

Mais le siège traînait. Les chefs de l'artillerie et du génie n'étaient pas d'accord, — le contraire eût été surprenant. — Le pauvre Maréchal s'impatientait. « Je n'entends rien à votre affaire, leur dit-il; mais f...ichez-moi un trou, et je passerai. »

Il se plaignit à l'Empereur, qui lui répondit : « La poitrine de vos grenadiers que vous voulez mettre partout ne renversera pas les murailles. Il faut laisser faire vos ingénieurs.... votre gloire est de prendre Dantzig; quand ce sera fait, vous serez content de moi.... »

Dantzig fut pris; et le Maréchal fut content : il fut invité à déjeuner par l'Empereur, qui lui annonça sa nomination de duc de Dantzig, et qui lui remit en souriant une tablette, en lui disant : « C'est du chocolat de Dantzig ». C'étaient 100 000 écus en billets de banque. Napoléon n'oubliait pas le 18 Brumaire.

En 1808, il confia à Lefebvre le commandement d'un corps d'armée en Espagne; en 1809, celui des Bavarois; en 1812, la garde impériale à pied; en 1814, Lefebvre était aux côtés de l'Empereur.... Puis, il se rallia un peu vite à la Restauration, et mécontenta l'Empereur qui le fit mettre d'office à la retraite, pendant les Cent-Jours. Sous la deuxième Restauration, le Maréchal

fit de nombreuses et longues démarches pour obtenir d'être replacé dans son grade, et faire partie de la Chambre des Pairs. Il mourut à Paris le 17 septembre 1820.

C'est une belle vie de soldat, vaillamment remplie. Les longues années passées dans les bas grades de l'armée avaient laissé de fortes empreintes sur cet esprit, sur ce caractère : le maréchal Lefebvre était brave, actif, ponctuel..., dévoué à ses devoirs. Et, cependant, il les oublia le 18 Brumaire. Mais l'histoire ne lui en a pas voulu : peut-être par reconnaissance; parce que les pages les plus merveilleuses de ses annales n'auraient pas été écrites; parce que l'épopée napoléonienne aurait été arrêtée à ses premiers chants, si ce vieux sous-officier avait mis, le 18 Brumaire, plus d'entêtement à exécuter sa consigne.

COMTE PÉRIGNON

Le maréchal comte Pérignon représente, dans la liste des Maréchaux, l'armée des Pyrénées-Orientales, de la République.

Né à Grenade, dans la Haute-Garonne, en 1759, il se voua au métier des armes, et obtint une sous-lieutenance en 1780. Il quitta le service par réforme en 1791; devint juge de paix, puis député.

En 1792, il fut élu lieutenant-colonel dans la légion des Pyrénées, et se distingua au combat de Thuir en 1793; nommé général de brigade, général de division, il prit part à plusieurs combats victorieux contre les Espagnols.

En novembre 1794, à la bataille de la Montagne-Noire, il commanda le centre de l'armée; puis remplaça le commandant en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, le vaillant, énergique général Dugommier. Il se montra digne de succéder à ce chef éminent, remporta la victoire d'Escandas, s'empara de Figuières, et fit le siège de la place de Roses, réputée imprenable. Le siège fut mené avec intelligence et énergie, la

place fut prise d'assaut au commencement de 1795.

A la paix avec l'Espagne, Pérignon fut nommé commandant en chef de l'armée des Côtes de Bretagne. Elu député aux Cinq-Cents, il fut envoyé comme ambassadeur en Espagne.

Puis, il reprit du service militaire en Italie sous Joubert, et commanda une aile de l'armée aux batailles de la Trébie et de Novi. Blessé et fait prisonnier, il resta entre les mains des Russes, pendant dix-huit mois. Quand il rentra en France, le Premier Consul le nomma sénateur; puis il lui donna le titre de maréchal, et, à la création de la Légion d'honneur, le fit grand-officier, grand-aigle.

Pendant l'Empire, Napoléon l'employa comme gouverneur de Parme, de Plaisance, de Naples, comme commandant en chef des Deux-Siciles, et le fit comte de l'Empire.

A la Restauration, le maréchal Pérignon se rallia franchement à la monarchie. Pendant les Cent-Jours il essaya d'organiser la résistance à Napoléon, dans le Midi. Il fut nommé pair de France, marquis à la deuxième Restauration, et mourut à Paris le 25 décembre 1818.

COMTE SÉRURIER

Le maréchal Sérurier est né à Laon en 1742. Il entra de bonne heure dans l'armée, comme officier de fortune, prit part à la guerre de Sept Ans, fut blessé à Warbourg; puis servit en Portugal et en Corse. Il avait plus de trente ans de service militaire, quand la Révolution éclata.

Dès 1792, il est colonel, et rend les meilleurs services dans l'armée des Alpes-Maritimes. Il s'y distingue dans toutes les affaires, est fait général de brigade, général de division, et acquiert dans cette rude guerre de montagne, au milieu de ces troupes énergiques, bien entraînées, la réputation d'un chef militaire des plus vigoureux. Nos officiers alpins retrouvent souvent sa trace, pendant leurs manœuvres annuelles, dans les vallées de la Tinée et de la Vésubie, et ne manquent pas de montrer à leurs hommes le chemin de montagne épouvantable par lequel le général Sérurier était arrivé à faire hisser un canon contre la formidable position de l'Aution.

Il était général de division dans cette même

armée, devenue l'armée d'Italie, et s'y était distingué dans bien des combats, quand Napoléon vint en prendre le commandement en chef. La division Sérurier se signala par sa vigueur, dès le début des opérations, à Mondovi, puis au siège de Mantoue, à la bataille de Castiglione; à la reprise des opérations du siège qui amenèrent la capitulation de Mantoue; enfin dans la campagne finale de cette guerre de 1796-1797, contre l'archiduc Charles dans le Tyrol et l'Autriche.

Ce fut le général Sérurier, qui fut chargé par Napoléon de porter au Directoire les 22 drapeaux conquis sur l'ennemi dans cette fin de campagne. Dans sa lettre d'envoi, le jeune général en chef vantait non seulement les actions d'éclat de Sérurier, mais la dignité de son attitude : « Sévère pour lui-même, il l'est pour les autres; il est l'ami rigide de la discipline, de l'ordre et des vertus les plus nécessaires au maintien de la société... ».

De retour en Italie, Sérurier fut chargé du gouvernement de Venise; il s'acquitta de cette haute mission avec distinction. Sa rigidité, l'austérité de ses mœurs, le firent surnommer « la Vierge d'Italie ».

En 1798, il reprit un commandement dans l'armée d'Italie et prit part à des opérations

malheureuses. Dans l'une d'elles, luttant contre les Russes, avec une grande infériorité numérique, il fut fait prisonnier de guerre par Souwarof.

Il était prisonnier de guerre sur parole à Paris, quand Napoléon revint d'Egypte; et il lui rendit service, comme commandant militaire de Saint-Cloud, pendant les opérations du 18 Brumaire.

Il en fut récompensé; et fut nommé sénateur, grand-officier, grand-aigle de la Légion d'honneur; maréchal; gouverneur des Invalides.

Il occupait ce poste en 1814, et prit une mesure exagérée à l'approche des alliés de Paris, en faisant brûler 1 417 drapeaux pris sur l'ennemi, et confiés à sa garde. Cette mesure partait d'un sentiment généreux, mais elle est à regretter : il aurait été facile de conserver, en les cachant, ces glorieux trophées, dus à la vaillance de nos soldats.

Le maréchal Sérurier se rallia aux Bourbons; aux Cent-Jours il fut privé de son commandement; puis il vécut dans la retraite et mourut en 1819.

VICTOR

DUC DE BELLUNE

Le maréchal Victor, duc de Bellune, est le premier des huit maréchaux nommés par Napoléon, après la première promotion, dans le cours de son règne. Il est né dans les Vosges, à Lamarche, en 1764.

A dix-sept ans, il s'enrôla au régiment d'artillerie de Grenoble et y servit, comme soldat, pendant dix ans. C'est dans ce régiment que Napoléon fut classé comme lieutenant en premier, en quittant le régiment de la Fère ; mais il n'y arriva qu'à l'époque même où Victor quittait momentanément le service militaire. Plus tard, comme capitaine, en rentrant définitivement de Corse, Napoléon fut mis à la tête de la batterie des bombardiers, dans laquelle avait si longtemps servi Victor. Cette circonstance a dû faciliter leurs relations lorsqu'ils se sont rencontrés plus tard au siège de Toulon.

Victor quitta le régiment de Grenoble en mars 1791. Six mois après, il s'enrôlait dans les Volontaires de la Drôme, était nommé à l'élec-

tion adjudant-major, puis chef de bataillon des volontaires des Bouches-du-Rhône. Il ne tarda pas à se distinguer sur le Var, dans l'armée des Alpes-Maritimes, et prit part comme colonel de volontaires au siège de Toulon.

Dans ses « Mémoires », il s'étend longuement sur ce siège, où il a rendu les meilleurs services; et il y donne des détails pleins d'intérêt sur Napoléon :

Après avoir parlé des débuts difficiles du siège, de l'incapacité du général en chef Carteaux, voulant enlever « à l'arme blanche » les forts et retranchements, et prouver au Ministre de la guerre Bouchotte « qu'il n'était pas un général de toilette, bon seulement à faire la cour aux muscadins, mais un vrai sans-culotte »; — après avoir montré le désarroi de l'artillerie, dont le commandant Donmartin venait d'être blessé grièvement; et fait ressortir les graves inquiétudes des représentants du peuple à l'armée de siège, Gasparin et Salicetti, — Victor ajoute : « Leur embarras était cruel.... La Providence, à laquelle ils ne croyaient pas, leur vint en aide. »

Cet aide fut un jeune capitaine d'artillerie de vingt-quatre ans, qui avait déjà acquis la réputation d'un homme de savoir et de courage, Bonaparte. Il ne faisait que passer; mais Salicetti était

son compatriote, et le connaissait. Les représentants comprirent qu'ils auraient besoin de ses talents, de ses services, et prirent sur eux de le garder à l'armée de siège.

Dès son enfance, ajoute Victor, ce jeune officier s'était fait distinguer par son goût pour le travail et la retraite. Comme lieutenant d'artillerie, il avait rempli strictement les devoirs de son état; mais, au lieu de passer ses moments de liberté avec ses camarades, il se tenait presque toujours solitaire dans sa modeste demeure, se livrant à des travaux dont on ne connaissait ni l'espèce, ni le but. Très réservé d'habitude, il lui était arrivé, en 1789, au moment où la Révolution éclata, et où ses camarades discutaient sur le parti à prendre, de dire tranquillement : « Il faudra voir: les révolutions sont un bon temps pour les militaires qui ont de l'esprit et du courage. »

« Il était petit de stature, mais bien proportionné; maigre et chétif en apparence, mais nerveux et robuste; ses traits avaient une noblesse peu commune; la pâleur habituelle de son visage faisait ressortir l'éclat de ses yeux;... la gravité pensive empreinte sur son large front formait avec sa jeunesse un contraste singulier, mais imposant.... »

Par les soins de Bonaparte, l'artillerie fut bientôt en bonne situation : il aurait voulu, dès le début, faire emporter les positions donnant vue sur la flotte ennemie, pour la forcer à se retirer. Mais Carteaux ne comprit rien à son projet, qui ne fut adopté que lorsque Dugommier vint le remplacer.

Dugommier amena avec lui un général d'artillerie, du Teil le jeune. Mais cet officier général eut l'intelligence et le dévouement de laisser faire son subordonné, et de s'effacer complètement devant lui. « Noble et rare abnégation ! — s'écrie Victor, — hommage magnifique, qui honore à la fois celui qui le rendit et celui qui en fut l'objet! »

Victor s'était déjà distingué plusieurs fois dans le siège; il se lia avec Napoléon, et le vit presque tous les matins, « admirant la sûreté de son coup d'œil, la hardiesse de ses plans, la promptitude de son exécution, l'énergie de son caractère ».

Napoléon tenait beaucoup à conserver les bonnes grâces des représentants du Comité du Salut public; et cependant Victor l'entendit un jour répondre à leurs observations : « Mêlez-vous de votre métier, et laissez-moi faire le mien. Cette batterie restera là; je réponds du succès sur ma tête. »

Le succès couronna ses efforts. L'attaque, qu'il

avait proposée contre le promontoire et la redoute anglaise de l'Eguillette, réussit. La flotte anglaise s'éloigna, comme il l'avait annoncé. Notre armée entra dans Toulon. Napoléon et Victor, fortement blessé dans l'assaut de la redoute, furent nommés généraux de brigade, le même jour.

*
* *

Victor servit ensuite à l'armée des Pyrénées-Orientales et prit part à divers combats et au siège de la place de Roses. Puis il retourna à l'armée des Alpes-Maritimes, et fut énergiquement engagé à Loano, sous Schérer.

Quand Napoléon vint prendre le commandement de cette armée et fit son immortelle campagne de 1796, son ancien camarade du siège de Toulon fut de tous les combats et batailles jusqu'à la rencontre de Saint-Georges. Il fut grièvement blessé ce jour-là, et ne put reprendre son service qu'au commencement de 1797; alors, comme général de division, il se distingua dans la prise de possession de l'Italie, et dans la répression de Venise.

En 1799, on le retrouve à l'armée d'Italie, blessé à la Trébie, faisant preuve de vigueur dans tous les combats.

En 1800, il fit partie de l'armée du Premier Consul comme commandant d'une aile, ayant deux divisions sous ses ordres. Ses « Mémoires » donnent des renseignements bien intéressants sur la traversée des Alpes, le débouché dans les plaines du Piémont, la bataille de Montebello dans laquelle il vint énergiquement à l'aide de Lannes; sur la grande journée de Marengo, dans laquelle il joua un rôle considérable, et où il paraît avoir bien vu se dérouler l'ensemble de l'action :

Il était, dit-il, en tête de l'armée avec ses deux divisions, au moment où, vers huit heures du matin, les Autrichiens de Mélas commencèrent leur attaque. Victor leur disputa le terrain avec acharnement, et fut vaillamment soutenu par le corps de Lannes, qui accourut à son secours.

Vers deux heures, nos troupes tenaient avec fermeté; mais toutes leurs réserves étaient engagées. L'artillerie était presque entièrement démontée; les munitions épuisées. Les attaques des Autrichiens recommencèrent de plus belle.

Lannes et Victor se consultèrent, et estimèrent qu'il fallait profiter de ce qui restait de force de résistance à leurs troupes pour se replier en bon ordre. Ils se retiraient par échelons, vivement poussés par l'ennemi, lorsqu'arriva le Premier

Consul, avec la division de réserve et la garde consulaire.

Napoléon parcourut les rangs sous la mitraille et le feu de l'ennemi; il ranima les courages, et envoya la division de réserve reprendre Castel-Ceriolo, sur notre droite. Le village fut pris, mais bientôt violemment attaqué par les Autrichiens, il retomba entre leurs mains. La garde consulaire, formée en carré dans la plaine, essaya de résister au flot des assaillants. Elle fut débordée, refoulée. La bataille paraissait perdue, lorsqu'on annonça l'arrivée, sur nos derrières, à San Giuliano, de la tête de colonne de Desaix.

Napoléon y courut, après avoir donné l'ordre de continuer lentement le mouvement de retraite vers San Giuliano. Il rencontra Desaix en avant du village, et « mit pied à terre pour tenir conseil. Il exposa la situation, les deux partis à prendre : ou s'arrêter, et maintenir l'ennemi pour reprendre la bataille le lendemain; ou recommencer la lutte pour repousser dès le jour même Mélas dans Alexandrie. Il parlait avec lucidité, précision, tout en fouettant légèrement le sol avec sa cravache, et demanda l'avis de Desaix. Celui-ci répondit avec son calme habituel qu'on avait encore le temps de gagner une bataille. »

Les généraux rejoignirent leurs postes; et

bientôt des officiers d'état-major partirent dans toutes les direction, portant les ordres.

De cinq heures à cinq heures et demie, les troupes prirent leurs dispositions de combat. Cachée dans les vignes, la division Boudet du général Desaix formait la gauche de l'armée, à cheval sur la route; elle avait auprès d'elle Kellermann et sa petite troupe de cavalerie. Desaix se mit à la tête de la brigade de gauche, après avoir dit à Boudet : « Rendez-vous à votre deuxième brigade, je me charge de celle-ci ».

Les Autrichiens s'avançaient sur la route, précédés par une forte avant-garde en colonne épaisse. Ils furent assaillis à coups de fusil par les troupes de Desaix, et canonnés vigoureusement par nos douze canons. Ils veulent attaquer; Desaix les devance et se jette sur eux. Il est tué, mais l'impulsion qu'il a donnée se poursuit et ébranle l'ennemi. Kellermann saisit le moment avec un coup d'œil admirable; il porte sa ligne en avant, fait faire « pelotons à gauche », et tombe sur le flanc des Autrichiens qui perdent la tête, et se rendent à merci; leur chef Zach avec eux.

Alors, le cri « en avant! » s'élève de toute la ligne française. Infanterie, cavalerie, s'élancent à l'envi sur les Autrichiens.... La bataille est regagnée comme l'avait annoncé Desaix....

Après avoir écrit cette bien intéressante version de la journée de Marengo, qui confirme entièrement celle qui a été donnée, d'après la section d'histoire, dans la première partie de notre ouvrage, Victor s'étend dans ses « Mémoires » sur les hautes qualités de Desaix :

« Et quel Français, s'écrie-t-il, pour peu qu'il ait dans l'âme une étincelle de patriotisme et de vertu, pourrait se rappeler Desaix sans un sentiment de fierté nationale, sans une profonde émotion d'attendrissement et de respect! »

La bataille de Marengo se termina à neuf heures du soir. Victor avait été aux prises avec l'ennemi depuis huit heures du matin. Le Premier Consul reconnut ses éclatants services, en le mettant en tête de la liste des récompenses données à l'occasion de la campagne. Cette liste existe aux archives de la guerre; elle porte que « les généraux Victor, Lannes et Murat ont acquis de nouveaux droits à l'estime et à la reconnaissance du peuple français ». Ils reçurent des sabres d'honneur.

Pendant la campagne de 1805, Victor était ministre plénipotentiaire en Danemark. En 1806, il fit la campagne comme chef d'état-major du maréchal Lannes; en 1807, il se couvrit de gloire à Friedland, comme commandant du premier corps en aidant Ney à enfoncer la gauche russe,

avec une vigueur sans pareille. Immédiatement après, l'Empereur le nomma maréchal de France; et l'année suivante duc de Bellune.

De 1808 à 1812, Victor sert en Espagne, comme commandant en chef du 1er corps, et intervient dans les batailles et combats qui assurent l'entrée de l'Empereur à Madrid; puis, soit dans son gouvernement de Tolède, soit en Andalousie, il livre à l'ennemi de nombreux combats, presque toujours heureux, où il fait preuve de la plus grande énergie.

En 1812, il fut appelé à la « Grande Armée » pour la campagne de Russie; et joua un beau rôle dans cette guerre néfaste, non pas au début où il servit en deuxième ligne, entre l'Oder et la Vistule, puis à Smolensk, mais pendant l'horrible et désastreuse retraite.

Quand, dans son mouvement rétrograde, l'armée se rapprocha de Smolensk, Napoléon espérait s'y arrêter, s'y ravitailler, s'y renforcer avec le corps de Victor, et y tenir pendant quelque temps, aidé à gauche par Saint-Cyr, à droite par Schwartzemberg. Mais tout lui manqua. Saint-Cyr et Schwartzemberg avaient été repoussés; Victor avait quitté Smolensk pour rétablir la situation, et guerroyait avec la plus grande vigueur. Napoléon le rappela à lui, en lui

écrivant : « Le temps de jouer à la manœuvre est passé; votre armée est notre unique ressource : maintenant, elle doit fournir au plus pressé, à l'avant-garde comme à l'arrière-garde, devant nous pour nous ouvrir le chemin, derrière nous pour nous le fermer ».

Le Maréchal répondit énergiquement à cet appel. Pendant le passage de la Bérésina, il tint tête avec ses 6 000 hommes aux 40 000 Russes de Wittgenstein, et fit faire à ses troupes des prodiges de valeur. Vers le soir, il allait néanmoins être débordé par le nombre de ses adversaires, sur son flanc gauche, lorsque les cavaleries de Fournier-Sarlovèze et de Latour-Maubourg arrêtèrent les masses russes par des charges vigoureuses renouvelées par trois fois. A la nuit, les troupes de Victor résistaient encore sur leurs positions, pendant que la foule des traînards et des bagages s'écrasait sur les ponts. Enfin, à neuf heures du soir, il commença sa retraite; et fut forcé de se frayer un passage au milieu de la cohue des malheureux qu'il avait défendus jusque-là.

Puis, il couvrit la retraite de l'armée, livrant de nombreux combats avec Ney et Maison, jusqu'à Smorgoni.

En 1813, il était à la tête d'un corps d'armée, à Dresde, à Leipzig; en 1814, à Saint-Dizier,

Brienne, la Rothière.... Après Montereau, il se vit retirer son commandement, et n'en servit pas moins valeureusement en sous-ordre. Il fut blessé à Craonne.

Après l'abdication de Napoléon, il se rallia franchement aux Bourbons, et fut comblé d'honneurs par la Restauration. Il fut ministre de la guerre, major général de l'armée d'Espagne, l'un des majors généraux de la garde royale, pair de France, président de la Commission chargée d'examiner la conduite des officiers qui avaient servi pour l'usurpateur.... Il mourut à Paris le 1er mars 1841, éloigné de toute fonction publique depuis 1830.

MACDONALD

DUC DE TARENTE

C'est une grande figure, saisissante, originale, que celle du maréchal Macdonald, duc de Tarente. Il semble que son portrait, son nez en trompette, sa bouche moqueuse, ses yeux francs, intelligents, font deviner qu'il devait être non seulement audacieux, hardi, énergique, mais franc à l'excès; aimant à dire la vérité à tous ceux qui l'approchaient, grands ou petits, et même à se la dire à lui-même.

On n'a plus de doute à cet égard quand on lit ses « Souvenirs », écrits sans rétouches, sans corrections, sans additions, sans qu'il se soit donné la peine de les relire. C'est lui-même qui le dit à son fils. Depuis, ces Souvenirs ont été relus, mis au net, présentés au public, par M. Camille Rousset de l'Académie française, dans un livre des plus attachants, à signaler à ceux que l'épopée napoléonienne intéresse.

Macdonald est né à Sedan en 1765, d'une famille irlandaise établie en France. Son père avait été officier dans nos régiments étrangers. Il

fit ses études à Paris et se présenta sans succès aux examens de l'École d'application de l'artillerie et du génie. Puis il fut employé comme lieutenant d'infanterie, dans une légion française levée pour le service de la Hollande. Au licenciement de cette légion, il rentra en France, et servit comme cadet gentilhomme au régiment irlandais de Dillon.

En 1791, il était lieutenant; à partir de ce moment, son avancement s'accéléra; il devint aide de camp de Beurnonville, puis de Dumouriez. Après Jemmapes, il était lieutenant-colonel; en 1793, général de brigade; en 1794, général de division à l'armée de Pichegru, en Hollande, et il inaugurait son nouveau grade en faisant une action d'éclat qui le mit hors de pair. Voici ce qu'il en dit dans ses « Souvenirs » :

Sa division était échelonnée le long du Wahal; ayant en face d'elle, de l'autre côté du fleuve, l'armée ennemie bien appuyée sur des forts, dont l'artillerie canonnait incessamment nos troupes.

Il n'y avait aucun moyen de passage, lorsque la gelée intervint. Le fleuve se prit. Deux ou trois fois par jour, Macdonald fit sonder la glace; bientôt il se convainquit qu'elle devenait assez forte pour le passage des troupes; et en même temps il crut apercevoir des mouvements de l'en-

LE MARECHAL VICTOR,
DUC DE BELLUNE.
par Gros.
Musée de Versailles.

LE MARECHAL MACDONALD,
DUC DE TARENTE.
par Rouillard.
Musée de Versailles.

LE MARECHAL MARMONT,
DUC DE RAGUSE.
par Paulin Guerin.
Musée de Versailles.

LE MARECHAL OUDINOT,
DUC DE REGGIO.
par Robert Lefèvre.
Musée de Versailles.

Chez Hachette et C^ie^.

nemi, indiquant une retraite. Sans hésiter, il lança ses troupes sur la glace, et atteignit la rive opposée, pensant n'avoir qu'à poursuivre son adversaire.

Au lieu de cela, il fut accueilli par une fusillade des plus vives. Le combat s'engagea violemment; il tourna en faveur de Macdonald, qui s'empara du fort, des digues, et de cent canons; et surtout réussit ainsi à donner à l'armée de Pichegru un point de passage des plus précieux pour l'invasion du pays.

Macdonald fut comblé de compliments, d'éloges. « J'étais, écrit-il, presque honteux de ces félicitations, parce que le hasard avait eu plus de part au résultat de cette journée que mes combinaisons, qui, de bonne foi, n'étaient fondées que sur l'apparence de retraite des forces adverses — retraite qui n'était pas dans leurs intentions. — J'ai donc été plus heureux que sage. » Et il ajoute qu' « à la guerre, il faut donner quelquefois au hasard ». Il est probable, cependant, qu'il ne songeait pas, en écrivant cette maxime, à conseiller de s'engager à l'aveuglette.

Après la conquête de la Hollande, à laquelle il contribua si puissamment, Macdonald servit à l'armée du Rhin. En 1798, il fut appelé en Italie et eut pour commandant en chef Brune, puis

Championnet, pour lequel il n'est pas précisément tendre dans ses « Souvenirs ». Il finit par se brouiller complètement avec lui, et démissionna; huit jours après, il était nommé commandant en chef à sa place.

Bientôt, l'insurrection du royaume de Naples fut enrayée, grâce aux excellentes mesures prises par Macdonald. Mais alors l'Italie fut envahie par les Austro-Russes; commandée par Schérer, notre armée fut battue. Macdonald reçut l'ordre d'abandonner Naples et Rome, et de se joindre à Moreau, qui avait succédé à Schérer. En route, comptant sur le secours de Moreau, il attaqua audacieusement les Autrichiens, et fut battu; non sans dire des mots désobligeants à ses lieutenants, et notamment à Victor, qui avait abandonné son artillerie. « Tranquillisez-vous sur votre artillerie, lui fit-il dire, je l'ai fait recueillir et ramener sans opposition; je vous la ferai remettre à la première occasion. » Le général Victor, devenu maréchal de France, ne lui pardonna jamais cette ironie.

Macdonald attribua sa défaite aux hésitations de Moreau, et aussi aux mauvais conseils du général Gouvion Saint-Cyr, son ennemi personnel. Il fut relevé de son commandement par le Directoire; et, en route, il apprit que sa belle collection de tableaux, provenant très régulière-

ment de prises de guerre, avait été pillée. C'est une mauvaise période de sa vie.

Il rentra à Paris, très mécontent, en bonne disposition pour se joindre à Bonaparte; et il l'aida efficacement le 18 Brumaire. En 1800, le Premier Consul lui donna le commandement de l'armée des Grisons; il fit faire à son armée une marche des plus audacieuses par le Splügen. A la paix, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Copenhague; puis il tomba en disgrâce, au moment du procès de ses amis Pichegru et Moreau, et vécut jusqu'en 1807 dans sa terre de Courcelles. Napoléon voulut le mettre à la disposition du roi Joseph, à Naples; mais il refusa et resta dans la disponibilité jusqu'en 1809, au moment de la guerre d'Autriche.

A ce moment, l'Espagne absorbait beaucoup de généraux. Le prince Eugène devait commander l'armée d'Italie contre l'archiduc Jean, pendant que l'Empereur opérerait sur le Danube contre l'archiduc Charles. Macdonald fut adjoint, comme moniteur, au prince Eugène; et il accomplit cette mission avec une grande intelligence, et aussi avec une franchise poussée jusqu'à la rudesse. Le prince Eugène avait une grande élévation de sentiments; il sut rester plein de déférence pour son conseiller, sauf à ne pas suivre ses avis lors-

qu'il les trouva par trop hardis. L'influence de Macdonald contribua très heureusement à pousser l'archiduc Jean vers l'Autriche.

Après Essling, et l'insuccès du premier passage du Danube par l'armée de Napoléon, l'armée d'Italie reçut l'ordre de rejoindre l'Empereur à Vienne. Elle prit part au deuxième passage du fleuve et à la bataille de Wagram, dans laquelle Macdonald joua un rôle mémorable :

Le premier jour de la bataille, au début de la journée, l'armée d'Italie fut employée en deuxième ligne. Vers le soir Macdonald reçut l'ordre de tenter une attaque centrale, qu'il désapprouvait du reste, et il échoua.

Dans la deuxième journée, l'Empereur lui renouvela l'ordre de pousser une attaque centrale contre le plateau de Wagram et de s'entendre à cet effet avec Marmont. Pendant que Macdonald faisait ses préparatifs et s'avançait lentement vers le plateau, les événements prirent mauvaise tournure : à notre gauche, Masséna commençait à plier sous les masses de l'ennemi; notre centre avait reculé aussi. Macdonald crut nécessaire de demander une dernière instruction, et galopa vers l'Empereur, qu'il avait vu se profiler sur un monticule. Quand il arriva au monticule, Napoléon venait de le quitter, et s'éloignait dans une

autre direction. Macdonald profita de ce poste pour jeter rapidement un coup d'œil sur l'ensemble de la situation : il aperçut les masses ennemies s'avancer de son côté, et comprit qu'il n'avait plus une seconde à perdre pour agir. Il recourut à son corps d'armée ; et pendant que son artillerie, aidée par celle de la garde, ouvrait le feu sur sa gauche pour former « la fameuse batterie de cent canons », il fit déployer au pas de course quatre bataillons en première ligne, quatre autres en deuxième, et porter en avant ses deux divisions qui se trouvaient encore formées en colonne par bataillon. Bientôt les boulets ennemis ravagèrent les rangs de ses troupes, les masses de la cavalerie autrichienne apparurent. Macdonald n'eut que le temps de faire serrer sa deuxième ligne sur la première, et d'appuyer derrière leurs ailes ses deux divisions, en colonne. La face postérieure de cet énorme carré fut barrée par la division de cavalerie de Nansouty.

Les Autrichiens chargèrent à fond jusque sur les baïonnettes de nos soldats. La massive formation, improvisée par Macdonald, resta inébranlable ; sur toutes ses faces éclata une fusillade des mieux nourries... et bientôt, Macdonald put donner à Nansouty l'ordre de charger à son tour. Il fit même, inutilement du reste, inviter la

cavalerie de la garde à l'aider de ses charges. Puis, il reprit la marche en avant de son énorme carré. Tout céda devant lui. La bataille était gagnée.

Dans ces circonstances, qui ont mis en relief son coup d'œil et son énergie, Macdonald trouva encore le moyen de satisfaire à son besoin de gouailler. Pendant un temps d'arrêt, il fut accosté, sur le champ de bataille même, par un brillant officier général qu'il ne connaissait pas, et qui vint le complimenter chaudement. « Est-ce vous, lui demanda Macdonald, qui avez refusé de charger avec Nansouty?... Pourquoi? — Parce que, répondit le général, la garde ne peut intervenir que sur un ordre de l'Empereur ou du maréchal Bessières. — Alors, riposta Macdonald, si au lieu d'un succès, j'avais eu un revers, vous ne m'auriez pas protégé; et vous vous seriez retiré sans combattre, parce que vous n'aviez pas d'ordre? » Le général salua sans rien dire et se retira.

A la fin de la sanglante journée, le général bavarois de Wrède tomba à côté de Macdonald, au passage d'un boulet, et s'écria ; « Dites à l'Empereur que je meurs pour lui, et lui recommande ma femme et mes enfants ». Macdonald s'aperçut que la blessure était légère, qu'il s'agis-

sait surtout d'un étourdissement occasionné par le vent du boulet; il se dépêcha de rassurer le général et de lui dire : « Mais je crois bien, général, que vous pourrez faire vous-même cette recommandation; et même, ajouta-t-il en riant, faire encore des enfants à votre femme.... »

Dès le soir, l'Empereur se rendit au bivouac des troupes de Macdonald, et l'embrassa devant ses soldats, en lui disant qu'il le nommait maréchal d'Empire. A la paix, il le fit grand-aigle de la Légion d'honneur et duc de Tarente.

En 1810, Macdonald gouverna la Catalogne, en Espagne. Rappelé en France par une attaque de goutte, il reprit du service en 1812, et commanda le 10e corps de la « Grande Armée », à l'extrême gauche, sur les côtes de la Baltique, pendant que Napoléon s'enfonçait en Russie. A la fin de la retraite, il rejoignit l'armée à Elbing, échappant avec une grande habileté, un grand sang-froid, à l'ennemi qui l'enveloppait de toutes parts.

En 1813, il prit part aux batailles de Lutzen et de Bautzen. Après l'armistice, et Dresde, il était sur la Katzbach, à la tête de trois corps d'armée, en face de Blücher. Il attaqua audacieusement son adversaire; mais gêné par le temps qui était atroce, par la supériorité numérique de l'ennemi,

il ne réussit pas et fut repoussé. A Leipzig, il fut fortement engagé pendant les trois journées de la « bataille des Nations »; touché trop tard par l'ordre de la retraite, il n'arriva au pont que quand il avait déjà sauté. Il risqua immédiatement de franchir les deux bras de la rivière, tantôt à cheval, tantôt à pied, tantôt sur un radeau improvisé qui croula et le fit tomber à l'eau, pendant que l'ennemi tirait sur lui.

Le récit qu'il fait de ce passage, dans ses « Souvenirs », est impressionnant. En atteignant la rive, mouillé, transi, contusionné, il entendit des soldats restés sur l'autre bord lui crier : « Monsieur le Maréchal, sauvez vos soldats, sauvez vos enfants ! » Et il ne pouvait plus rien pour eux... que pleurer.

En 1814, il prit une part des plus actives à la campagne, aux batailles; et après Arcis-sur-Aube accompagna Napoléon jusqu'à Saint-Dizier; il approuva nettement l'idée audacieuse, énergique de l'Empereur de vouloir continuer la guerre quand même, et se jeter sur les derrières des alliés. Puis, il le rejoignit à Fontainebleau; fut envoyé à Paris comme plénipotentiaire, et produisit par sa fière et patriotique déclaration grande impression sur l'esprit du Tsar.

Il resta jusqu'au bout plein d'égards pour

Napoléon, qui le remercia avec effusion, et lui donna le sabre qu'il avait porté à la bataille du Mont-Thabor. Il fut en outre un des derniers maréchaux à accepter les Bourbons; mais il le fit en toute loyauté; et quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, il essaya énergiquement, sans du reste y réussir, de maintenir les troupes de Lyon dans la voie du devoir; puis il accompagna le roi jusqu'à la frontière, mais sans la dépasser.

Pendant les Cent-Jours, il resta enfermé chez lui, soignant sa goutte. A la deuxième Restauration, il fut nommé grand-chancelier de la Légion d'honneur; et assuma aussi la mission d'assurer le licenciement de l'armée de la Loire.

A partir de cette époque, on ne trouve plus guère dans ses « Souvenirs » qu'une conversation qu'il eut à Saint-Cloud, avec Monsieur à la table de Louis XVIII. Monsieur lui manifesta son étonnement de ce qu'il eût accepté la Révolution, et n'eût pas émigré, en sa qualité d'officier de la brigade irlandaise. Macdonald répondit qu'il adorait la Révolution. « Oui, dit-il, j'en déteste les crimes; mais l'armée n'y a pas été mêlée; elle n'a jamais fait que regarder l'ennemi en face.... Comment n'adorerais-je pas la Révolution! C'est elle qui m'a élevé, grandi. Sans elle, aurais-je aujourd'hui l'honneur de déjeuner à la table du

Roi, à côté de Votre Altesse Royale! » Monsieur prit bien la chose; il lui frappa sur l'épaule en lui disant qu'il aimait cette franchise.

Et les « Souvenirs » se terminent sur cette boutade.

Après 1830, Macdonald se démit de ses fonctions de grand-chancelier. Il mourut dix ans après, dans sa terre de Courcelles.

OUDINOT

DUC DE REGGIO

Le maréchal Oudinot, duc de Reggio, fut un des maréchaux de l'Empire les plus vigoureux, les plus vaillants, les plus blessés. Il ne s'est pas seulement acquis une réputation de bravoure sans pareille, à la tête de ses héroïques grenadiers, « les grenadiers d'Oudinot », puis comme commandant de la jeune garde, comme commandant de corps d'armée; il a versé glorieusement son sang sur tous les champs de bataille de l'épopée napoléonienne et des guerres de la République. Ses états de services comptent plus de trente blessures.

Il est né à Bar-le-Duc, en 1767, d'une famille très estimée, dans le pays meusien aux souvenirs, aux instincts si patriotiques. A seize ans, il s'engagea au régiment d'infanterie de Médoc, et y servit pendant quatre ans comme soldat En 1789, il fut nommé capitaine d'une compagnie soldée, entretenue par la ville de Bar-le-Duc. En 1791, il fut élu lieutenant-colonel du 3e bataillon des volontaires de la Meuse; et bientôt mis à même

de se distinguer à la guerre, sur nos frontières du Nord-Est.

Depuis 1792 jusqu'en 1799, on le trouve dans tous les combats, faisant valeureusement son devoir, enlevant des drapeaux, des canons, des redoutes, se faisant mettre à l'ordre de l'armée pour sa bravoure communicative, entraînante. Dès 1793, il est colonel, et a déjà été blessé dangereusement à la tête. En 1794, il est enveloppé de toutes parts par l'ennemi; l'armée le croit perdu; mais il la rejoint à Pirmasens après avoir passé sur le corps de ses adversaires; il est mis à l'ordre du jour, et fait général de brigade.

Bientôt après, il tombe la jambe fracassée en s'emparant de Trèves; puis, dans un autre combat, il reste sur le champ de bataille blessé de trois coups de sabre. En 1796, dans la campagne d'Allemagne, près d'Ingolstadt, il reçoit dans cette seule affaire une balle à la cuisse, et quatre coups de sabre sur le cou et sur les bras. Presque aussitôt après, on le voit chargeant l'ennemi, le bras en écharpe, et ajoutant une nouvelle action d'éclat à ses hauts faits de guerre.

En 1798, il se distingue sur le Rhin; puis en 1799, il passe dans l'armée de Masséna, et rend les meilleurs services pendant la campagne d'Helvétie, faisant preuve d'une solidité, d'une

vigueur remarquables. Nommé général de division, il contribue aux brillantes opérations de Masséna autour de Zurich; deux fois blessé, il est bien vite sur pied, continuant à donner à tous le meilleur exemple. A la fin de cette belle campagne, le général en chef Masséna lui confie les fonctions de chef d'état-major, puis l'emmène avec lui, dans ce poste, lorsqu'il est appelé au commandement de l'armée d'Italie et à la défense de Gênes en 1800. Après Marengo, Oudinot reste en Italie, comme chef d'état-major de Brune, qui l'envoie porter à Paris les drapeaux conquis sur l'ennemi dans plusieurs combats.

Au camp de Boulogne, il servit d'abord au corps de Davout. Il s'y attacha un soldat de confiance, qui le suivit ensuite dans toutes ses campagnes, et qui a laissé un bien curieux « Journal de marches », le grenadier Pils, le père du peintre militaire si justement renommé.

Pils, très attaché à son général, s'obstinait à le suivre partout, même au feu. Un jour, il eut un cheval tué sous lui, et ce cheval appartenait à Oudinot. Le général en profita pour interdire à Pils de le suivre dans le combat. « Tu vois bien, lui dit-il, que tu fais tuer mes chevaux. » A la bataille suivante, Pils était à nouveau derrière son chef. Oudinot lui en fit l'observation. « Oh,

mon général, dit Pils, je ne mérite aucun reproche, ce cheval est à moi, je l'ai acheté sur mes deniers. » Il continua donc à se maintenir derrière son chef; et comme il avait une trousse de chirurgien sur lui, il put donner à Oudinot, sur le champ de bataille même, les premiers soins pour ses blessures. Et il eut fort à faire à cet égard.

Peu de temps avant la guerre de 1805, Oudinot quitta le corps de Davout, et prit dans les troupes du camp de Boulogne le commandement d'un corps indépendant de grenadiers, qui avait été formé à Arras par Junot, et qui devint célèbre sous le nom de « grenadiers d'Oudinot ». C'étaient dix mille soldats, triés avec soin, éprouvés par la guerre, d'une taille élevée; rompus à la discipline, aux manœuvres, donnant l'exemple de la tenue, et animés d'un esprit de corps capable de les pousser aux plus grandes actions. Entre les mains d'Oudinot, ils firent merveille dans les campagnes d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, non sans que leur vaillant chef n'eût été blessé plusieurs fois.

Dans la matinée de Friedland, Oudinot était vers l'Alle, en contact avec les Russes; il était sous les ordres de Lannes qui ce jour-là rendit le grand service de prévenir immédiatement l'Empereur, et de contenir l'ennemi jusqu'à son arrivée.

Les grenadiers d'Oudinot furent très utiles dans cette circonstance, et contribuèrent dans une large mesure à empêcher les Russes de gagner du terrain en avant; et à permettre à l'Empereur d'accourir, de réunir tout son monde, et de battre dénitivement ses adversaires.

Dès que l'Empereur apparut, Oudinot courut à lui. Il avait son habit criblé de balles; son cheval ruisselait de sang. « Hâtez-vous, Sire, dit-il à Napoléon, mes grenadiers n'en peuvent plus; mais donnez-moi un renfort, et je jetterai tous les Russes à l'eau. »

L'Empereur se garda de céder à ce conseil, malgré toute son énergie. Il vit plus haut, laissa arriver le gros de ses forces, donna un peu de repos à ses troupes, et ne commença la bataille qu'après avoir mis tous les atouts dans son jeu. Elle se termina par un succès éclatant, malgré l'heure avancée à laquelle elle fut commencée. Dès qu'il le put, Napoléon fit remplacer par des troupes fraîches, et garder en réserve, les héroïques grenadiers d'Oudinot....

Pendant la célèbre entrevue de 1808, Oudinot remplit les fonctions de gouverneur militaire d'Erfurth. L'Empereur le présenta au Tsar comme le « Bayard de l'armée française ». Un jour dans une promenade à cheval, il suivait les deux sou-

verains : Napoléon, emporté par une distraction, se laissa aller à dépasser le Tsar, d'assez loin, et en sifflant. Oudinot, resté par déférence derrière le Tsar, l'entendit s'étonner, et dire à son entourage : « Faut-il suivre? » ; il courut bien vite rejoindre l'Empereur, et le mit au courant de la chose. Napoléon s'empressa de revenir en arrière et de s'excuser....

En 1809, toujours à la tête de ses grenadiers, Oudinot continua à se distinguer. Après Essling, il prit le commandement du corps du maréchal Lannes; après Wagram, il fut fait maréchal d'Empire, et bientôt après duc de Reggio.

En 1812, il commande un corps d'armée, sur la gauche de la « Grande Armée », et est grièvement blessé à Polotsk; il est sur pied pendant la retraite et rend les meilleurs services pour préparer le passage de la Bérésina. Blessé cette fois encore, il s'était retiré à Pleszczitzy, avec une escorte, quand il fut attaqué par 5 ou 600 hussards et cosaques. Il se défendit avec une telle énergie que les Russes se retirèrent et se bornèrent à le canonner; non sans le blesser une nouvelle fois, « car sa destinée, dit le comte de Ségur, était d'être blessé partout ».

En 1813, 1814, il est de toutes les batailles, à la tête de la jeune garde. Sous la Restauration, il

fut comblé d'honneurs, nommé pair de France, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, commandant de corps d'armée en Espagne. Sous Louis-Philippe, il fut grand-chancelier de la Légion d'honneur et gouverneur des Invalides. Il mourut dans ce poste en 1847, à l'âge de quatre-vingts ans.

Le maréchal Oudinot n'a pas laissé de Mémoires. Sa deuxième femme, la duchesse de Reggio, née de Coucy, a écrit, pour les enfants du maréchal, des « Souvenirs » pleins d'intérêt, bien faits pour rappeler les particularités de cette longue vie, toute consacrée à l'honneur et au devoir.

MARMONT

DUC DE RAGUSE

Le maréchal Marmont, duc de Raguse, est né à Châtillon-sur-Seine en 1774. Son père avait de la fortune et était chevalier de Saint-Louis. Il fit ses études militaires à l'École d'artillerie de Châlons-sur-Marne, et ne tarda pas à être envoyé, comme jeune officier, à l'armée qui opérait contre Toulon. Il avait été recommandé à Napoléon, qui se l'attacha et fit sa fortune.

Marmont suivit Napoléon en Italie, et fut son aide de camp pendant la campagne de 1796. Il était auprès de lui en Égypte, où il eut l'occasion de se conduire brillamment; puis à Paris au coup d'État du 18 Brumaire. Dans la campagne de 1800, le Premier Consul lui confia le commandement de l'artillerie de « l'armée de réserve », dont il sut tirer, malgré son infériorité numérique, un parti très énergique le jour de Marengo.

A la paix, Marmont fut mis à la tête de l'artillerie de France, comme premier inspecteur général de l'arme; il s'occupa avec ardeur des divers services de l'arme, des questions de personnel,

comme des questions techniques, et voulut même à ce moment, faire de la science : il envoya à l'Institut un rapport — qui n'y eut pas grand succès — sur la propriété de la chaleur d'augmenter le poids des corps! montrant ainsi dès cette époque qu'il y avait peut-être chez lui plus de présomption que de jugement.

A la formation du camp de Boulogne, il reçut le commandement du corps d'armée d'Utrecht, et s'occupa activement de l'installation et de l'instruction de ses troupes. Il a donné à cet égard des renseignements intéressants dans le livre VII de ses « Mémoires » :

Tous les généraux étaient sous la tente, comme la troupe. L'instruction fut reprise en détail, puis poursuivie pour les grosses unités. Le dimanche il y eut des manœuvres à feu de corps d'armée, qui attirèrent de nombreux et brillants visiteurs. Quand le cycle des manœuvres fut terminé, Marmont fit employer le temps de ses soldats à l'élévation d'un énorme monument en terre, qui conserva longtemps dans le pays le nom de « Marmont-berg ».

« Bientôt, dit-il dans ses Mémoires, les troupes arrivèrent à un degré d'instruction dont il est impossible de se faire une idée.... Les régiments, qui l'ont reçue, ont conservé toujours, même

après nos longues guerres, la trace de leur séjour dans ce camp. Leur excellent esprit et leur zèle à remplir leur devoir les ont constamment distingués.... »

Son corps d'armée fit, en effet, tres bonne contenance dans les premières opérations de la campagne de 1805, qui amenèrent Ulm; puis il opéra en Dalmatie.... En 1809, il rejoignit la « Grande Armée », à fortes marches, pour prendre part à la bataille de Wagram. Après la victoire, il fut chargé de poursuivre l'ennemi; il l'atteignit à Znaïm, et allait engager la lutte, lorsque furent faites les propositions de paix. Il fut nommé maréchal de France; il avait déjà été fait duc de Raguse.

Il commanda ensuite avec distinction en Portugal et en Espagne, non toutefois sans faire preuve d'une certaine jalousie à l'égard de ses collègues, et sans montrer le désir de vaincre à lui seul. Il attaqua un peu imprudemment Wellington « aux Arapiles », et fut grièvement blessé; à ce moment son armée se trouvait en très mauvaise posture, et il fallut tous les talents de son remplaçant le général Clausel pour éviter un désastre.

Ce fut à cette époque qu'il envoya son aide de camp Fabvier rendre compte à l'Empereur, alors

en Russie, des péripéties « des Arapiles ». Fabvier atteignit la « Grande Armée » la veille de la journée de la Moskowa. Pendant la bataille, mû par cette admirable émulation qui existait entre les armées de l'Empereur, il voulut montrer aux troupes de Russie, dit le comte de Ségur, comment on savait se battre à l'armée d'Espagne, et combattit à la tête des tirailleurs les plus avancés; il tomba blessé dans la fameuse redoute qui nous coûta tant de sang. Oh! la noble époque!

En 1813, Marmont fut à la tête d'un corps d'armée, à Lutzen, Bautzen, à Dresde. A Leipzig, il se conduisit vaillamment et tint tête à l'armée de Silésie. En 1814, il joua un rôle considérable, glorieux à Brienne, la Rothière,... Vauchamps, Champaubert, Etoges; moins heureux à Laon, où son corps fut surpris et écrasé par une attaque de nuit.

Après Arcis-sur-Aube, quand l'Empereur se porta vers Saint-Dizier, sur les derrières de l'ennemi, Marmont et Mortier furent refoulés par les alliés à Fère-Champenoise, et poussés sur Paris. Ils furent chargés alors de la défense de la capitale à l'extérieur, pendant que le maréchal Moncey occupait les barrières et l'intérieur de la grande ville.

La bataille sous Paris eut lieu le 30 mars; elle

fut menée énergiquement par les maréchaux. Vers quatre heures du soir, Marmont, autorisé par le régent Joseph, consentit à une suspension d'armes; puis, pendant la nuit, outrepassant ses droits, il signa la capitulation de Paris, et se retira avec les autres maréchaux vers Fontainebleau, où l'Empereur cherchait à réorganiser ses forces.

Incomplètement renseigné, Napoléon maintint sa confiance à Marmont, et lui assigna un poste d'honneur à Essonnes, en le chargeant de couvrir l'armée impériale. C'est alors qu'eurent lieu les événements qui ternirent cette carrière si belle, si brillante jusque-là.

*
* *

Sous la protection des alliés qui occupaient Paris, la réaction contre l'Empire n'avait pas tardé à battre son plein. Le 1er avril, elle réussit à installer un gouvernement provisoire, présidé par Talleyrand; à faire déclarer la déchéance; à lancer une adresse au peuple et à l'armée; à faire paraître un décret engageant les soldats à quitter les drapeaux de l'Empereur.

Dès son arrivée à Essonnes, le duc de Raguse reçut la visite de plusieurs délégués du parti hostile à Napoléon, qui vinrent insister pour le

détacher définitivement de l'Empereur. Ces démarches avaient déjà commencé pendant le séjour du Maréchal à Paris : Bourrienne, Talleyrand lui-même lui avaient fait de longues visites. Marmont se laissa séduire ; dans la nuit du 3 au 4 avril, il conclut avec l'ennemi un arrangement pour quitter l'armée de Napoléon, et se retirer avec ses troupes en Normandie. Dans la matinée du 4, il prévint ses généraux, confidentiellement, que le mouvement se ferait dans la soirée.

Ce fut, d'après M. Henri Houssaye, un de ses anciens officiers d'ordonnance, Charles de Montessuy, qui rompit les dernières hésitations du Maréchal. « Grisé par l'accueil triomphal qu'il avait reçu à Paris, par la visite de Talleyrand ; par Montessuy qui lui parla de sauver la France, de rétablir une dynastie dix fois séculaire, de se couvrir de gloire en joignant à ses titres de grand capitaine ceux de grand citoyen, Marmont céda et trahit. »

Ce jour-là, Napoléon abdiqua et chargea trois plénipotentiaires Ney, Macdonald et Caulaincourt, de se rendre à Paris pour annoncer ce grand acte aux souverains alliés, et obtenir la reconnaissance des droits de l'Impératrice et de son fils. Marmont accueillit les plénipotentiaires à Essonnes, et les accompagna jusqu'à Paris.

Les trois plénipotentiaires furent reçus par le tsar Alexandre, à l'hôtel Talleyrand, dans la nuit du 4 au 5 avril. « Le roi de Prusse était là, écrit le comte de Ségur. Il reprocha durement aux maréchaux d'avoir fait le malheur de l'Europe et de la France, leur tourna le dos et se retira. »

Le Tsar, au contraire, écouta les plénipotentiaires avec une grande bienveillance. Il paraissait prêt à céder à leurs instances patriotiques, lorsqu'on vint lui annoncer une nouvelle. « Messieurs, dit-il, vous prétendez vous appuyer, pour demander la régence de l'Impératrice, sur les sentiments unanimes d'attachement, de fidélité de l'armée française au gouvernement impérial. Apprenez que l'avant-garde de Napoléon vient de passer dans nos lignes. » Et il interrompit la réception.

Ce n'était que trop vrai. Le corps de Marmont avait été mis en route de nuit, pour Versailles, par l'un de ses généraux. Les troupes crurent qu'on les dirigeait sur Fontainebleau. A l'aube, elles virent des régiments ennemis, rangés sur leur passage et leur présentant les armes. Elles comprirent, laissèrent éclater leur fureur dès leur arrivée à Versailles; chassèrent leurs généraux; et se remirent en marche sur Rambouillet, pour

rejoindre Napoléon, sous les ordres du plus ancien de leurs colonels, Ordener.

Prévenu aussitôt, Marmont quitta Paris pour suivre ses troupes. Il les atteignit sur la route, les harangua; fut habile, pathétique; jura qu'il n'avait agi que pour le bien de ses soldats, pour le bien de tous, qu'il s'agissait d'une combinaison secrète qui serait divulguée plus tard; parla de ses blessures, du devoir, de l'honneur; et finit par verser des larmes.... Ses soldats pleurèrent avec lui, et se laissèrent emmener vers Mantes. La défection était consommée.

Le duc de Raguse rentra à Paris dans la soirée, portant beau, heureux, fier de ce succès personnel. Il y avait réception chez Talleyrand. Il s'y rendit, fut complimenté, fêté, devint le héros de la soirée. Le public ne s'y trompa pas : pour lui, Marmont fut, dès ce jour, le héros de la trahison.

L'historien de cette journée néfaste, Rapetti, est particulièrement dur pour Marmont. Il attribue nettement sa conduite à la vanité, à l'ambition, au manque de sens moral. Il déclare qu'il restera de Marmont « un de ces personnages comme il y en a tant dans nos annales contemporaines, qui joignent à de brillantes qualités, à des aptitudes même éminentes, l'imbécillité de l'intelligence, du caractère et du sens moral ».

Le comte de Ségur, tout en blâmant la défection, est moins sévère pour l'homme, qu'il a connu personnellement : « Déplorable fin d'un guerrier justement illustre! — dit-il dans ses Mémoires, — car Marmont avait tout pour lui : complexion martiale, noblesse d'âme, de manières, de figure ; instruction variée que faisaient valoir un esprit piquant et une imagination ardente. Constamment épris de la gloire,... mais plus glorieux que sa gloire, l'orgueil le perdit. »

De son côté, notre grand historien de 1814, Henri Houssaye, a résumé, en quelques lignes cinglantes, l'impression douloureure causée par l'acte du duc de Raguse : « Sous la première Restauration, on disait « ragusade » pour trahison ; et l'on appelait la compagnie des gardes du corps que commandait Marmont : la compagnie de Judas. En 1815, Napoléon flétrit comme traître son ancien compagnon d'armes, et le raya de la liste des maréchaux. En 1830, le duc d'Angoulême dit du malheureux commandant de l'armée de Paris : « Il nous a trahis, comme il a trahi l'autre ». La clameur de la conscience publique poursuivit Marmont jusque dans l'exil. A Venise, quand le vieux maréchal, songeant à la France, où il aurait voulu mourir, passait tristement sur la « riva dei Schiavoni », les enfants du peuple

le montraient du doigt et criaient : « Ecco colu ga tradi Napoleone » (Voici celui qui a trahi Napoléon).

Le nom du duc de Raguse fut effacé de la liste des Maréchaux de France par le roi Louis-Philippe.

Bien accueilli en Autriche, Marmont fut pendant quelque temps chargé de l'instruction du fils de Napoléon, du duc de Reichstadt. Il est mort à Vienne en 1852.

Il a publié un livre bien apprécié : l'*Esprit des institutions militaires*; et des « Mémoires » intéressants, où il a le tort de se glorifier par trop, au détriment de ses collègues, et de l'Empereur à qui il devait tout, qui l'avait traité comme son enfant.

SUCHET

DUC D'ALBUFÉRA

Souvent, sur la fin de sa carrière, en songeant aux difficultés inextricables de la guerre d'Espagne, aux rivalités de ses maréchaux, au manque de coordination des glorieux efforts de ses troupes, au besoin qu'il aurait eu de se faire remplacer dans la Péninsule par un lieutenant ayant assez de talents et d'autorité pour en imposer aux autres maréchaux, l'Empereur s'est plaint de ne plus trouver d'homme complet. « Desaix, Kléber, disait-il avec regret en pensant à l'Espagne où ses forces s'usaient, voilà deux hommes complets! » Il en avait un troisième sous la main, en Espagne même. Mais malheureusement il était bien tard lorsque les circonstance ont mis complètement en relief les qualités, les vertus, la valeur exceptionnelles du maréchal Suchet, duc d'Albuféra.

Le maréchal Suchet est né à Lyon en 1770. Il s'engagea dans le 4e bataillon des volontaires de l'Ardèche en 1792. Chef de bataillon, dès l'année suivante, il se distingua ensuite au siège

de Toulon, à l'armée d'Italie, sous Schérer, notamment à Loano; puis sous Bonaparte, dans la vaillante division Masséna, à Dego, Castiglione, Lonato, Bassano, Arcole, Rivoli.... Après s'être conduit valeureusement, brillamment à la tête de ses troupes — les bulletins de l'armée en font foi, — Suchet, devenu colonel, remplit avec compétence et autorité les fonctions de chef d'état-major auprès des généraux en chef Brune, Joubert, Masséna. Tous se plurent à reconnaître qu'il avait des qualités exceptionnelles pour ces fonctions, comme pour le commandement des troupes.

En 1800, quand Masséna prit le commandement de l'armée d'Italie, pour opérer vers Gênes et attirer à lui l'armée autrichienne de Mélas, pendant que le Premier Consul préparait en secret aux pieds des Alpes son irruption dans le haut Piémont, Suchet fut désigné pour commander plusieurs divisions, formant une des ailes de l'armée de Masséna.

Bientôt, Masséna a sur les bras toute l'armée de Mélas, et est rejeté dans Gênes, avec une partie de ses troupes. L'autre partie, vaillamment commandée par Suchet, se replie en combattant pour couvrir notre frontière des Alpes Maritimes. Vivement poussé par des forces autrichiennes très

supérieures en nombre. Suchet prend le parti énergique d'évacuer Nice, sauf les forts; afin de pouvoir s'arrêter derrière le Var, en bonne posture pour défendre coûte que coûte l'entrée de la France.

Ses troupes sont bien aguerries, bien encadrées; elles ont foi dans leur chef; mais elles ne sont pas assez nombreuses pour remplir à coup sûr leur grand rôle. Suchet envoie un de ses officiers porter une lettre au Premier Consul, qui est encore sur le versant français des Alpes, afin de lui demander du renfort; et de lui faire remarquer qu'il a sur les bras tout le gros de l'armée autrichienne, et le général en chef Mélas lui-même. Rien ne pouvait être plus agréable à Napoléon que cette circonstance, qu'il avait provoquée, et qui était si favorable à ses projets. Il montra sa joie à son entourage, en mettant la dépêche de Suchet dans sa poche, et en disant gaiement : « Allons, je tiens Mélas dans ma poche ».

Suchet n'en obtint pas d'autre réponse; il n'en électrisa pas moins ses troupes, sut leur communiquer son ardeur, et résista victorieusement à toutes les attaques des Autrichiens. Bientôt l'influence de l'irruption de l'armée du Premier Consul, sur le derrière des Autrichiens, se fit

sentir. Mélas se retira, puis fit replier les dernières troupes laissées devant les défenseurs du Var. Prévenu à temps, Suchet se mit immédiatement, énergiquement, à la suite de l'ennemi, le battit dans plusieurs rencontres, lui prit des drapeaux, des canons, de nombreux prisonniers, et le poussa jusqu'à Acqui. Il aurait pu être sur les derrières de l'armée de Mélas le jour de Marengo, et mettre les Autrichiens entre deux feux; mais à ce moment-là il fut rappelé impérieusement par Masséna vers le littoral.

Bientôt après, il entra triomphalement dans Gênes; accueilli avec acclamation par la population, qui dépêcha au-devant des Français — a dit Napoléon à Sainte-Hélène — quatre cents jeunes filles, vêtues aux couleurs françaises et liguriennes.

Cette campagne menée avec tant de vigueur et d'à-propos, cette belle défense des défilés du Var, qui sauva notre pays de l'invasion, qui facilita la belle manœuvre de Napoléon, et que le ministre de la guerre d'alors, Carnot, compara dans ses félicitations à la « défense des Thermopyles », valurent à Suchet la réputation d'un des meilleurs généraux de l'époque.

Il avait, dans ces mémorables circonstances, commandé en chef plusieurs divisions devant

l'ennemi; et aurait pu, par suite, être compris dans la première promotion des Maréchaux, faite immédiatement après la proclamation de l'Empire. Mais Napoléon avait à répartir ses choix sur toutes les grandes armées de la République. Dans l'armée de Masséna, il y avait déjà deux choix qui s'imposaient : celui de Masséna lui-même, et celui de Soult, plus ancien que Suchet, qui était très en vue lui aussi, et venait d'être grièvement blessé.

Suchet resta donc général de division, et prit part dans ce grade — avec quelle vaillance, quelle entente de la guerre! — aux premières campagnes de l'Empire. En 1805, en 1806, sa division tint la tête du corps d'armée, si brillamment commandé par le maréchal Lannes; il se conduisit valeureusement à Ulm, à Austerlitz, puis à Saalfeld. A Iéna, il occupait le plateau sur lequel l'Empereur passa la nuit qui précéda l'immortelle bataille. Après avoir lutté tout le jour, Suchet suivit la cavalerie de Murat, pour contribuer à la poursuite de l'ennemi. Ce fut alors qu'en traversant le champ de bataille, il fut accosté par un officier supérieur prussien fait prisonnier, qui la figure ensanglantée par des coups de sabre lui demanda : « Mon général, je vous prie, une seule question. Nous sommes-

nous battus aussi bien que les Autrichiens à Austerlitz? »

A Pultusk, à Ostrolenka, Suchet continua à rendre les plus éclatants services.... Puis, dès 1808, il fut appelé en Espagne; et là, dans cette guerre si pénible, si difficile, au milieu des efforts énergiques, parfois mal coordonnés de ses collègues, en face des populations les plus fières, les plus espagnoles de la péninsule, il sut prendre une situation hors de pair. Plus on approfondit l'histoire de cette guerre funeste, plus on voit se dresser, bien haut, la grande figure, calme, droite, intelligente, énergique de Suchet, qui a été incontestablement un des hommes les plus complets, les plus distingués de l'épopée napoléonienne.

*
* *

A son arrivée en Espagne, Suchet avait servi d'abord sous les ordres de son chef éminent des campagnes précédentes, le maréchal Lannes. Il prit une part des plus utiles au terrible siège de Saragosse. Avant de rentrer en France, après ce siège, pour se remettre de ses glorieuses fatigues, le maréchal Lannes rendit, à l'Empereur et au pays, le grand service de demander à Napoléon de confier à Suchet, encore général de division,

le commandement en chef de l'armée d'Aragon.

Dès qu'il eut ce commandement si difficile, si périlleux, Suchet alla de succès en succès. Il réussit brillamment, vaillamment dans toutes ses opérations; s'empara des places fortes les mieux défendues; rejeta à la mer les armées anglo-espagnoles de secours; dégagea tout l'Est de l'Espagne; tout en perfectionnant l'instruction, la discipline, le bien-être de ses troupes; tout en calmant les haines des vaincus, en pacifiant de vastes contrées; en inspirant même, à force d'équité, de droiture, de modération, le respect et l'affection aux populations de l'Aragon et du royaume de Valence, que son énergie avait soumises à notre domination.

L'Empereur sut apprécier bien haut les talents, les vertus de ce chef, illustre entre tous, dont la supériorité s'affirmait si nettement. Il le nomma maréchal de France, duc d'Albuféra; et plus tard, à la mort de Bessières, tué à l'ennemi, colonel-général de la garde impériale. Aussitôt après la prise de la grande place de Valence, le « Journal de l'Empire » insista, en vertu d'un ordre de Napoléon, sur les services exceptionnels rendus par le Maréchal :

« Les victoires de M. le maréchal Suchet, écrivit-il, avaient sans doute fait prévoir la prise de

Valence. Mais la durée du siège de Saragosse et la défense opiniâtre de Tarragone pouvaient faire craindre que la marche triomphante de l'armée d'Aragon ne fût un moment ralentie, et qu'une place fortifiée par tant de travaux, asile de tant de soldats, ne dût être achetée par des sacrifices proportionnés à son importance. Aussi la nouvelle de cet événement a-t-elle causé une grande sensation dans Paris.

« La capitulation de Valence a été en même temps la prise d'une armée. C'était la seule qu'eussent les insurgés dans les provinces orientales; elle était composée de leurs meilleurs généraux et de toutes les troupes régulières qui restaient à l'Espagne.

« L'esprit d'insurrection, refroidi, est au moment de s'éteindre; et ce résultat est dû non seulement aux armes du Maréchal Suchet, mais à la sagesse qui a dirigé sa conduite, à la modération qui a dicté ses mesures, à la fermeté qui a présidé à leur exécution. Les provinces conquises par lui ont été des provinces pacifiées. Son arrivée en Aragon y a ramené la tranquillité. Dans sa marche, depuis Saragosse jusqu'à Valence, la paix a constamment suivi la victoire. Aucune insurrection n'a fait revenir le Général sur ses pas; aucune place n'a survécu

à ses efforts. Lérida, écueil d'un grand capitaine, l'a reçu dans son sein ; Tarragone a senti sa juste vengeance; Mequinenza, Tortose, ne semblent l'arrêter que pour lui donner le temps de s'affermir. La bataille de Sagonte comme, celle d'Almanza, lui a soumis le royaume de Valence.... Tous les obstacles ont été détournés par sa prudence, ou surmontés par son courage. Au reste, il avait prouvé depuis longtemps qu'il savait allier ces deux qualités, rarement réunies.... »

Le maréchal Suchet sut mériter jusqu'au bout cet éloge si hautement flatteur et si vrai. Non seulement il commanda remarquablement son armée ; pacifia, administra, défendit pour le mieux sa conquête ; mais il vint en aide à ses voisins, s'empressa de recueillir et de ravitailler les armées du roi Joseph et du maréchal Soult, et contribua à leur permettre de reprendre Madrid. Puis, il évacua ses provinces, lentement, sagement, la tête haute, laissant dans ces fières contrées le souvenir respecté d'un chef aussi énergique que sage, juste et bienveillant....

Quand, en 1815, Napoléon revit le Maréchal, après plusieurs années de séparation, il alla à lui, en lui disant : « Maréchal Suchet, vous avez beaucoup grandi, depuis que nous nous sommes vus... ». Et il lui confia la défense de notre fron-

tière du Sud-Est, qui avait été si mal assurée, l'année précédente, par Augereau.

Au moment de partir pour la campagne de Belgique, l'Empereur a dû bien regretter de ne pas pouvoir garder auprès de lui un homme aussi distingué que le maréchal Suchet; et il a dû se dire qu'il aurait trouvé en lui un admirable major général, pour remplacer Berthier, parti pour l'Allemagne. Mais il jugea cette désignation impossible; car il estimait qu'en cas d'accident son major général devait pouvoir le remplacer immédiatement, dans le commandement de l'armée. Suchet n'avait pas une ancienneté de grade suffisante pour commander aux autres maréchaux. L'Empereur désigna Soult, qui remplissait cette condition d'ancienneté et qui venait d'être ministre de la guerre. Qui sait si l'interversion des rôles de ces deux maréchaux, Soult et Suchet, n'aurait pas amené de grands, d'heureux résultats dans la campagne de 1815?

Plus tard, à Sainte-Hélène, Napoléon a fait souvent le plus grand éloge du maréchal Suchet. Il a même déclaré que le duc d'Albuféra était le plus habile des généraux. Le Maréchal était incontestablement un de ces hommes complets, remarquablement équilibrés — trop rares, — qui se trouvent toujours au-dessus des situations, où

les poussent les événements, quelque élevées, quelque difficiles qu'elles soient.

Il a écrit ses Mémoires. En les lisant, en admirant la simplicité avec laquelle il rappelle ses actions d'éclat, ses batailles, ses sièges mémorables, l'impartialité bienveillante avec laquelle il signale les services rendus par ses subordonnés; en constatant avec quelle élévation de sentiments il a compris et fait ressortir la grandeur d'âme des Espagnols, luttant, se sacrifiant pour leur patrie; en pensant à l'équité, à la droiture de son administration qui lui a valu l'estime et l'affection des fières provinces qu'il avait si vaillamment conquises; en revenant en arrière sur toute cette belle carrière si bien, si glorieusement remplie dans tous les grades, on a l'impression d'un homme tout à fait supérieur qui a rendu des services éclatants, et qui aurait pu en rendre de bien plus grands encore, si le hasard des événements lui avait permis de donner plus tôt toute sa mesure.

Le duc d'Albuféra est mort à Marseille, en 1826, au château de Saint-Joseph. Il avait épousé en 1808 la fille du baron de Saint Joseph, maire de Marseille.

C'est une des plus belles figures de notre histoire; un des hommes qui ont le plus honoré la France.

GOUVION SAINT-CYR

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr n'a joué qu'un rôle limité dans l'épopée napoléonienne. Il s'est distingué surtout, avant l'Empire, dans les guerres de la République sur le Rhin. Puis après la chute de Napoléon, sous la Restauration, comme ministre de la guerre, il a rendu à la France les plus importants services pour la réorganisation de nos forces militaires.

Il est né à Toul, en 1764. Il était peintre, avait déjà voyagé en Italie pour se perfectionner dans son art; il avait vingt-huit ans, lorsqu'on fit appel à la nation pour les enrôlements volontaires et la défense de nos frontières. Il s'engagea à Paris en juillet 1792; dès le mois de novembre suivant, il était capitaine à l'armée de Custine sous Mayence, et attaché, en raison de ses talents de dessinateur, à l'état-major de l'armée, à côté de Kléber, Desaix, Molitor, Gudin....

A l'automne 1793, il se distingua dans la montagne au-dessus de Wissembourg, pour assurer, comme officier d'état-major, la direction d'une

opération de guerre des plus sérieuses, qui réussit. A partir de ce moment, le général en chef utilisa souvent ses talents dans la même direction. Quand on entendait le bruit du canon dans la montagne, les camarades de Saint-Cyr disaient : « Voilà Saint-Cyr qui joue aux échecs avec les Autrichiens ». Son avancement alla bon train; deux ans après s'être enrôlé, il était général de division, et prit une grande place dans l'armée du Rhin, côte à côte avec Desaix, avec lequel il se lia étroitement.

Bientôt, de 1795 à 1796, ce fut une superbe émulation entre les deux brillants généraux de division. On les retrouve dans toutes les batailles de l'armée du Rhin, rivalisant de dévouement, se distinguant chacun à sa manière : Desaix combattant volontiers avec les troupes de première ligne, aimant les affaires d'avant-garde, sachant aussi bien faire manœuvrer sa cavalerie que ses autres troupes, inspirant une confiance absolue à ses soldats; Saint-Cyr se ménageant de fortes réserves, guettant le moment de les faire intervenir pour terminer énergiquement, rapidement, l'action. Si, tout en étant amis, ils étaient rivaux de gloire dans l'action, ils étaient aussi rivaux d'influence dans les conseils : leurs avis, toujours divergents et bien exposés, ne

LE MARÉCHAL SUCHET,
DUC D'ALBUFERA.
par Paulin Guérin.
(Musée de Versailles.)

LE MARÉCHAL GOUVION-St-CYR.
par H. Vernet.
(Musée de Versailles.)

Mal PRINCE DE PONIATOWSKI.
par Vauchelet.
(Musée de Versailles.)

LE MARÉCHAL DE GROUCHY.
par Bouillard.
Musée de Versailles.)

Clichés Hachette et Cie.

laissaient pas que d'éclairer les questions et de faciliter les décisions du commandement.

Souvent, Saint-Cyr se fit remarquer par l'habileté de ses manœuvres. En 1796, dans la vallée supérieure de la Murg, il s'était heurté aux Autrichiens, fortement postés et retranchés à Rothenbol. La position ennemie était inattaquable de front et difficile à tourner. Saint-Cyr se servit d'un procédé quelquefois employé à la guerre, notamment à Hastings par Guillaume le Conquérant : il fit faire un simulacre d'attaque par plusieurs bataillons, en leur prescrivant de feindre la démoralisation et de se replier en désordre. L'ennemi suivit, tomba dans des embuscades et fut battu.

Partout dans cette campagne, comme dans la fameuse retraite, il rendit les meilleurs services, et remplit énergiquement son devoir, tout en critiquant parfois les décisions de son chef. Il se brouilla avec Desaix, au moment où celui-ci rejoignit Napoléon, et obtint de partir pour l'Égypte. Mais, au retour de cette expédition, Desaix s'empressa d'écrire une lettre affectueuse à Saint-Cyr, dont la réponse parvint à Marengo, le jour même où Desaix fut tué, en sauvant l'armée.

Saint-Cyr était à cette époque-là à l'armée du

Rhin, après avoir remplacé, pendant quelques mois en Italie, Masséna compromis par une protestation un peu vive de ses officiers. Relevé à son tour de ce commandement, il servait comme commandant d'aile de Jourdan, sur le Rhin; puis il revint sous Moreau en Italie et ensuite sur le Rhin. Tout en se distinguant aux affaires d'Engen, de Mœsskirch, de Biberach, il s'attira l'animosité de son général en chef Moreau, dont il blâmait ouvertement les hésitations, les ordres et contre-ordres. Moreau, de son côté, laissait dire que Saint-Cyr était difficile à commander: qu'il avait une trop haute opinion de sa valeur; et — ce qui était plus grave, ce qui a réellement circulé à ce moment dans l'armée — qu'il était mauvais camarade, capable de laisser battre ses voisins, afin de démontrer sa propre supériorité.

Il demanda lui-même, en juin 1800, à être relevé de son commandement et se sépara de Moreau, complètement brouillé. Il fut ensuite conseiller d'État; attaché à Lucien Bonaparte, ambassadeur de France à Madrid; ambassadeur lui même pour s'occuper des préparatifs d'une expédition en Portugal; rappelé de ce poste, il reprit ses fonctions de conseiller d'État, sans acquérir la réputation d'un grand travailleur.

En 1805 et 1806, Napoléon l'employa à l'armée

d'Italie, puis à un commandement de réserve, dans l'ancien camp de Boulogne.

A la fin de 1807, en Catalogne, il fit le siège de Roses; puis marcha au secours de nos troupes bloquées dans Barcelone et les délivra; il battit les Espagnols dans plusieurs rencontres; assura sa conquête en assiégeant Girone, et entre temps ne craignit pas de manifester son impatience de recevoir de loin des ordres du maréchal Berthier, qui n'étaient pas toujours d'accord avec les circonstances. Il fut relevé de son commandement, et remplacé par Augereau qu'il attendit pendant plusieurs semaines; alors, trouvant qu'Augereau prolongeait par trop sa cure dans les Pyrénées, Saint-Cyr abandonna son poste, en se bornant à prévenir son successeur.

Il fut mis en disponibilité; et y resta jusqu'en 1811, vivant à la campagne, et s'occupant d'agriculture. Il fut ensuite renommé au conseil d'État.

En 1812, pendant la campagne de Russie, il commanda un corps de Bavarois, à l'aile gauche de la « Grande Armée », sous les ordres d'Oudinot. Celui-ci ayant été blessé à la fin de la première journée de Polotsk, Gouvion Saint-Cyr le remplaça dans le haut commandement de l'aile; se conduisit très énergiquement, et eut

raison des Russes. L'Empereur le nomma maréchal. Il continua à opérer autour de Polotsk, et fut blessé.

En 1813, au commencement de mai, Saint-Cyr reçut le commandement du 14e corps, et prit une part considérable à la bataille de Dresde. C'est une batterie de son corps d'armée qui tua le général Moreau[1], son ancien chef peu aimé, au milieu des états-majors ennemis.

A cette époque, Saint-Cyr vit souvent l'Empereur, qui fut en coquetterie avec lui; et lui parla de l'art de la guerre, de la campagne qu'ils menaient alors, dans des conversations pleines d'intérêt, rappelées par les « Mémoires » de Saint-Cyr. Quand Napoléon concentra ses forces vers Leipzig, il laissa Saint-Cyr à Dresde, avec deux corps d'armée, qui, malgré une belle résistance, furent livrés à l'ennemi après le désastre de Leipzig : Saint-Cyr avait obtenu une capitulation des plus honorables, mais les alliés n'en tinrent aucun compte; ses troupes

1. Pendant que Saint-Cyr parcourait ses troupes, un capitaine d'artillerie lui parla d'un groupe d'officiers ennemis qui s'étaient montrés sur une hauteur voisine pour observer: et lui demanda la permission de tirer, si ce groupe se représentait. Il revint, la batterie tira. Un officier ennemi tomba : c'était Moreau. Saint-Cyr l'apprit le lendemain dans le village où Moreau avait été transporté.

furent traitées en prisonnières, et lui fut interné à Carlsbad, jusqu'à la rentrée des Bourbons.

Bien accueilli par Louis XVIII, il resta à l'écart pendant les Cent-Jours ; puis, à la deuxième Restauration, il reçut le portefeuille de la guerre. Ce ministère avait été offert à Macdonald qui, tout en en déclinant l'offre, avait donné son avis sur le choix de Gouvion Saint-Cyr. Dans ses « Souvenirs », Macdonald cite textuellement la réponse qu'il fit à ce moment à ceux qui le consultaient sur les talents du Maréchal : « J'ignore si Saint-Cyr n'aime pas le travail, s'il est paresseux, comme vous me le dites. C'est un homme d'une grande capacité militaire, ferme; d'un caractère entier, jaloux du mérite des autres. Il est connu et désigné dans l'armée sous l'expression vulgaire de « mauvais coucheur ». C'est le plus froidement du monde qu'il laissait battre ses voisins, sans leur porter secours, et les critiquait ensuite.... Mais, du reste, comme cette opinion, assez générale parmi les militaires, peut être exagérée, on lui accorde en échange de l'esprit, du sang-froid, une grande habileté!... »

Saint-Cyr n'en devint pas moins ministre, et grand ministre. Bien préparé par sa longue expérience de la guerre, par ses fonctions de conseiller d'État, il rendit à la France les meilleurs services

en préparant, et en faisant adopter, à force d'éloquence et de fermeté, les grandes lois fondamentales de l'armée. Il eut deux fois le portefeuille de la guerre, et une fois celui de la marine, de 1815 à 1819.

En parlant de son œuvre en 1820, à la Chambre des députés, le général Foy disait : « Nos arsenaux étaient vides : il a formé en silence des approvisionnements considérables. Nos places avaient des fronts entiers qui tombaient en ruine ; il a réparé les brèches, relevé les remparts, ajouté aux moyens de défense. Nous n'avions avant lui que des lambeaux de cadres, parsemés d'hommes mécontents ; il a commencé une armée nationale ; il lui a appris à prononcer ensemble les noms de roi et de patrie ; il lui a rendu tant de braves officiers, que réclamaient nos drapeaux, étonnés d'être, après vingt-cinq ans de gloire, confiés à des bras novices. Si son œuvre est continuée, la France n'en sera plus jamais réduite à pousser le cri d'alarme à l'approche de l'étranger.... »

Après sa sortie du ministère en 1819, Gouvion Saint-Cyr vécut dans la retraite, paraissant rarement à la Chambre des pairs. Il mourut à Hyères le 17 mars 1830.

Le Prince PONIATOWSKI

Le Prince Joseph Poniatowski, neveu du roi de Pologne Stanislas-Auguste, est né à Varsovie en 1763. Après avoir servi comme jeune officier dans l'armée autrichienne, il fut mis en 1792 à la tête d'une des armées de la Pologne dans la guerre contre la Russie. Il eut d'abord plusieurs succès, puis des difficultés avec ses compatriotes, et se retira momentanément; bientôt il reprit du service et eut la grandeur d'âme de se mettre aux ordres de son ancien lieutenant Kosciuszko. Il se distingua dans les dernières luttes de sa patrie; et, après avoir refusé les offres des trois puissances qui se partagèrent la Pologne, il s'installa, et vécut dans la retraite dans ses terres, auprès de Varsovie.

Le soulèvement de la Pologne, à la suite de la campagne d'Iéna et de Friedland contre la Prusse et la Russie, ne le laissa pas indifférent. Napoléon lui donna la mission de réorganiser, comme ministre de la guerre, l'armée du duché de Varsovie, récemment formé avec la Pologne prussienne. Le prince ne tarda pas à mettre sur pied

12 régiments d'infanterie et 6 régiments de cavalerie polonais, solidement organisés, et animés du meilleur esprit.

Pendant la campagne d'Espagne qu'il dirigea lui-même en 1808, Napoléon eut fort à se louer des troupes polonaises incorporées dans son armée. Ce sont les lanciers polonais de la garde impériale qui décidèrent la journée de Somo-Sierra; ils s'y conduisirent en héros.

En 1809, pendant la campagne d'Autriche, le prince Poniatowski intervint énergiquement à la tête de l'armée polonaise contre l'archiduc Ferdinand, qui avait la mission d'opérer contre le duché de Varsovie, pendant que l'archiduc Charles tenait tête à Napoléon sur le Danube. Malgré son infériorité numérique, l'armée polonaise réussit, sous la direction de son prince, à battre les Autrichiens dans plusieurs rencontres, et à les forcer à évacuer la plus grande partie de la Galicie....

Pendant les fêtes pour la naissance du roi de Rome, le prince Poniatowski vint à Paris comme ambassadeur extraordinaire du duché de Varsovie. En 1812, il commanda le 5e corps de la « Grande Armée » — composé de Polonais, — et rendit pendant la campagne de Russie les plus glorieux, les plus utiles services, notamment à

Smolensk, à la Moskowa; à Malo-Jaroslavetz où il fut grièvement blessé.

En 1813, on le retrouve à la tête du 8e corps, se conduisant autour de Leipzig avec une valeur qui lui vaut d'être créé maréchal de France. Trois jours après avoir reçu le bâton de maréchal, il tombait au service de la France dans les circonstances les plus tragiques :

Il s'était battu vaillamment, héroïquement pendant les trois journées de la sanglante « bataille des Nations »; avait lutté jusqu'au bout dans la soirée du 18 octobre, et soutenu la retraite de notre armée dans la nuit du 18 au 19. Quand il voulut se retirer à son tour, sous la pression de l'ennemi qu'il avait arrêté jusque-là, pour couvrir nos autres troupes, il trouva le pont, notre unique moyen de retraite, détruit par une explosion.

Plutôt que de se rendre à l'ennemi, le prince poussa son cheval dans la première rivière, la Pleisse, et, malgré ses blessures, malgré le feu de l'ennemi, réussit à la franchir; puis il se jeta dans l'Elster, la traversa, et parvint à atteindre le pied des berges escarpées qui bordent la rivière en cet endroit. Alors, au moment où il allait être sauvé, son cheval se renversa sur lui en escaladant la berge, et se noya avec son vaillant, glorieux cavalier.

Le corps du prince a été retrouvé cinq jours après ce funeste événement. Il a été enterré à Cracovie, dans le caveau des rois de Pologne.

Que cette grande, noble figure de preux, de prince d'une valeureuse nation douloureusement écrasée, reste à jamais gravée dans les cœurs, non seulement de la Pologne dont il a été l'un des derniers défenseurs; mais de la France, pour laquelle il a versé son sang si généreusement, si vaillamment, et est mort en héros!

MARQUIS DE GROUCHY

Le maréchal marquis de Grouchy est le dernier nommé des maréchaux de l'Empire. Il a été promu le 5 avril 1815, quelques semaines avant Waterloo. Ce fut la juste récompense d'une longue et brillante carrière, de services signalés rendus tantôt à la tête de troupes de cavalerie, tantôt à la tête de divisions d'infanterie, dans la plupart des guerres de la Révolution et de l'Empire.

Né à Paris en 1766, le maréchal de Grouchy entra au service à quatorze ans, comme aspirant du corps royal de l'artillerie de marine. En 1781, il obtint une sous-lieutenance dans les chevau-légers; en 1786, il servit dans les gardes du corps avec rang de lieutenant-colonel.

En 1793, après avoir commandé, comme colonel, des régiments de dragons et de hussards, il servit dans l'armée de l'Ouest sous Canclaux, comme général de brigade commandant de l'avant-garde; puis il fut destitué avec son chef, redevint simple soldat; et aussitôt après fut repris

comme chef d'état-major, par Canclaux, rentré en grâce ; puis par le général Hoche.

Il ne tarda pas à avoir la confiance entière de ce dernier officier général, et prit part sous ses ordres à l'expédition, non réussie du reste, d'Irlande. On a voulu incriminer l'intervention de Grouchy dans cette expédition. Voici exactement quel a été ce rôle, en tenant compte des documents les plus sûrs :

Le corps expéditionnaire formé par Hoche comprenait 15 500 hommes. Grouchy en commandait le corps de bataille, infanterie et cavalerie. L'embarquement se fit à Brest, le 12 décembre 1793, sur une flotte comprenant 43 voiles. La flotte fut dispersée au passage si dangereux du Raz; la division qui transportait le corps de Grouchy arriva néanmoins en vue de l'Irlande et y fut ralliée par d'autres divisions; mais le vaisseau qui portait le général en chef Hoche, et l'amiral commandant la flotte, n'arriva pas; le mauvais temps l'avait entraîné au loin. Alors les contre-amiraux tergiversèrent; et malgré l'avis formel de Grouchy qui voulait faire débarquer les troupes quand même, ils s'appuyèrent sur le manque de précision de leurs instructions, et sur le mauvais état de la mer qui était démontée, pour appareiller et rentrer à Brest.

L'attitude de Grouchy, dans cette circonstance, a donc été parfaitement correcte; les rapports officiels, envoyés immédiatement après l'événement, en font foi. Il n'y a pas lieu de tenir compte des insinuations malveillantes qu'on a voulu faire à cet égard, plus tard, à l'époque où il a été à la mode de faire du Maréchal le bouc émissaire de Waterloo. On a voulu l'achever, en revenant sur son passé, et en soulevant d'autres accusations; mais elles ne tiennent pas debout.

En 1797-98, on le trouve commandant d'une division à l'armée d'Angleterre, puis à l'armée de Mayence; et presque aussitôt à l'armée d'Italie, où il se distingue et se fait blesser à Novi.

En 1800, il arrive à l'armée de Moreau, la veille de Hohenlinden, et prend part utilement, glorieusement, à cette victoire, côte à côte avec Ney. Puis il sert en Italie.

Dans l'armée de Boulogne, à Utrecht, il est à la tête d'une des divisions de Marmont; et prend part à ce titre aux événements d'Ulm, de 1805, puis aux opérations sur la frontière de l'Italie.

En 1806, il commande une division de la cavalerie de réserve sous Murat, et se fait citer souvent dans la mémorable poursuite qui amène l'écrasement des Prussiens, après Iéna. Puis, à la fin de cette campagne, il fait partie du corps de

cavalerie de Bessières, et intervient avec la plus grande énergie dans la sanglante charge d'Eylau, où il a son cheval tué sous lui et ses habits troués par les balles. A Friedland, il couvre l'extrême gauche de nos formations, et a à charger vigoureusement d'un bout à l'autre de la bataille. L'Empereur le fait grand-croix de la Légion d'honneur.

En 1808, il combat en Espagne à la tête d'une division de cavalerie.

En 1809, il est à l'armée d'Italie du prince Eugène, comme commandant de la cavalerie de l'armée, et rend de brillants services dans les combats et batailles livrés contre l'archiduc Jean, en Italie et en Autriche. A Wagram, quand l'armée d'Italie a rejoint Napoléon, il combat à l'extrême droite de la « Grande Armée », à l'aile décisive de Davout; et livre plusieurs charges énergiques, victorieuses.

Puis, on le voit commandant un corps de cavalerie pendant la campagne de Russie, se signalant à Witespk, à Smolensk, à la Moskowa. Blessé au cours de cette bataille, il reprend son commandement pour la retraite, et y intervient plusieurs fois avec vaillance. Lorsque vers la fin de novembre, au cours de cette désastreuse opération, on organisa « l'escadron sacré » avec les

officiers qui avaient pu conserver leurs chevaux, ce fut Grouchy qui eut l'honneur d'en obtenir le commandement.

En 1813, ses blessures l'empêchent de servir. En 1814, il commande la cavalerie de l'armée de Napoléon, et prend part énérgiquement, utilement, aux batailles de Brienne, la Rothière, Champaubert, Montmirail, Vauchamp, Craonne, où il est grièvement blessé et mis hors de combat pour la fin de la campagne.

En 1815, après le retour de l'île d'Elbe, il est à la tête des troupes chargées de maintenir l'ordre dans le Midi, et d'opérer contre le duc d'Angoulême; il agit avec fermeté et vigueur. L'Empereur le nomme maréchal de France.

*
* *

Cette carrière si belle, si bien remplie jusque-là, se termina par la campagne de 1815, qui a soulevé des discussions ardentes, passionnées sur le rôle du Maréchal à Waterloo. La reculée du temps permet aujourd'hui d'examiner cette question irritante, avec calme, en toute équité, en toute connaissance de cause. Nous allons le faire brièvement, mais complètement; car il s'agit d'un des points les plus discutés, les plus intéressants de notre histoire.

Grouchy commandait une aile de l'armée de Napoléon; Ney commandait l'autre aile. Dès le début de la campagne, pendant que Ney se portait sur les Quatre-Bras, Napoléon rejoignait avec sa réserve l'aile de Grouchy, et attaquait les Prussiens à Ligny. La victoire fut complète; elle se termina à la nuit. Napoléon et son major général, le maréchal Soult, furent persuadés que l'armée prussienne était rompue et incapable d'agir, pour plusieurs jours. Il n'en fut rien. Un nouvel élément intervint : l'état-major prussien, récemment réorganisé, dont les officiers eurent l'initiative et l'énergie de constituer des centres de résistance, de remettre de l'ordre dans les troupes et de les diriger vers le point de rassemblement bien choisi au nord, Wavre. Deux jours après, cette armée put intervenir efficacement au secours des Anglais, et décider notre défaite.

Le 17, le lendemain de Ligny, la cavalerie française fit parvenir des renseignements tendant à faire croire que les Prussiens s'étaient repliés vers l'est par Gembloux; mais il n'y avait rien de précis à cet égard. En attendant des nouvelles plus complètes tant sur la direction prise par les Prussiens, que sur la situation des Anglais attaqués la veille par Ney à Quatre-Bras, l'Empereur

resta jusqu'à onze heures du matin avant de prendre une décision.

A ce moment, il prit le parti de marcher avec sa réserve sur Quatre-Bras, pour se joindre à Ney et chercher à battre les Anglais; et à diriger Grouchy sur Gembloux, avec la mission de poursuivre l'ennemi, et « de pénétrer ce que veulent faire Blücher et Wellington[1], et s'ils se proposent de réunir leurs armées pour couvrir Bruxelles et Liège, en tentant le sort d'une bataille ».

Grouchy partit immédiatement pour Gembloux avec ses deux corps d'armée. En quittant le gros de l'armée, il savait que « l'Empereur portait — ce jour-là — son quartier général à Quatre-Bras, où les Anglais étaient encore le matin ».

Il arriva tard à Gembloux et y coucha. A dix heures du soir, il ne savait pas encore s'il aurait à pousser ses troupes vers le nord ou vers l'est; puis, sur des renseignements fournis par les habitants, il se décida à donner à ses corps d'infanterie l'ordre de se porter, le lendemain 18, sur Sart à Valhain, vers le nord, dans la direction qu'avaient prise effectivement les Prussiens.

Cette marche eut lieu, mais elle fut lente; et,

1. Dans cette campagne de Belgique, l'armée prussienne fut commandée par Blücher; l'armée anglaise, par Wellington.

lorsqu'à midi on entendit le canon de Waterloo, les troupes de Grouchy, tout en étant dans la bonne voie, n'avaient pas encore pris le contact des Prussiens. Grouchy estima que sa mission de pousser les Prussiens était trop formelle, pour qu'il puisse s'en détourner et marcher au canon. Il continua sur Wavre où il savait être l'ennemi, qu'il avait la mission de poursuivre.

Pendant ce temps, depuis son départ, des événements importants s'étaient passés du côté du gros de l'armée. Napoléon n'avait rencontré à Quatre-Bras qu'un arrière-garde anglaise. Wellington avait fait replier ses troupes sur Waterloo. L'Empereur se décida à le suivre avec le gros de son armée le soir même, et à l'attaquer, dès le lendemain 18, après une nuit passée au bivouac. En route, on avait reçu des renseignements, apprenant que des colonnes prussiennes se retiraient vers Wavre.

Toutes ces choses intéressaient au plus haut point le maréchal de Grouchy. Un état-major vigilant aurait dû les porter à sa connaissance dès le soir même; et même lui envoyer ces renseignements, par un officier bien au courant de l'ensemble de la situation, et capable de l'orienter complètement et sûrement. En agissant ainsi, on aurait sûrement fait deviner au

Maréchal la nécessité d'activer les mouvements de ses troupes, et de prendre les mesures nécessaires pour s'interposer au besoin entre les Prussiens et le gros de notre armée. C'était essentiellement une affaire d'état-major; avec nos tendances actuelles, aucun chef d'état-major n'oublierait de prendre cette précaution.

Le major général ne fit rien pour prévenir Grouchy, ni dans la soirée, ni dans la nuit du 17 au 18. Ce ne fut que le 18, à dix heures du matin, une heure avant la bataille, que l'Empereur lui-même songea à faire renseigner Grouchy. Il lui fit écrire, de la ferme du Gros-Caillou, par le major général, pour lui donner des indications sur les colonnes ennemies qu'on avait vues se diriger vers Wavre, et sur la bataille que Napoléon allait livrer près de Waterloo; en lui indiquant, comme but de son mouvement particulier, « d'atteindre Wavre, et de lier les communications avec le gros de l'armée ».

Cette dépêche atteignit Grouchy vers trois heures et demie ou quatre heures du soir; elle le confirma dans sa résolution d'atteindre quand même Wavre.

Une heure plus tard, vers cinq heures, pendant qu'il faisait attaquer Wavre par ses troupes, il fut

atteint par une deuxième dépêche qui modifiait profondément la première : c'était celle que l'Empereur fit écrire pendant la bataille, à une heure, lorsqu'il aperçut des masses ennemies sur sa droite; elle prescrivait au Maréchal « de manœuvrer dans la direction de la bataille; de chercher à joindre l'armée, avant qu'aucun corps ennemi puisse s'interposer; et de tomber sur les troupes qui cherchaient à inquiéter la droite de l'Empereur ».

Il était beaucoup trop tard. Grouchy prit immédiatement, rapidement, les mesures nécessaires; mais il ne put s'emparer qu'à la nuit tombante du pont de la rivière, la Dyle, qui le séparait du champ de bataille. Au delà, sur l'autre rive, il combattit jusqu'à onze heures du soir pour la possession de la crête du plateau. « La route de Mont Saint-Jean était ouverte, écrit M. Henri Houssaye; on n'entendait plus le canon de l'Empereur. »

Telle est, bien contrôlée, l'analyse des circonstances au milieu desquelles s'est produite la non-intervention du maréchal de Grouchy. Il est clair que tout en n'ayant pas encore de renseignements précis sur la direction de retraite des Prussiens, il aurait pu accélérer davantage ses mouvements dans la soirée du 17, et surtout dans la matinée

du 18; mais, sous cette réserve, on est obligé de constater qu'il a agi correctement, conformément aux indications de l'Empereur.

La grosse faute commise est la lacune d'état-major, que nous avons signalée : puisqu'au besoin Grouchy devait s'interposer entre l'armée prussienne et l'armée de Napoléon, il avait besoin d'être renseigné et sur la situation des Prussiens, et sur celle de l'Empereur.

Trouver les Prussiens était son affaire : il les a suivis vers Wavre. Le renseigner sur le gros de l'armée de Napoléon était le devoir de l'état-major, qui n'en fit rien.

Comment s'est répandue l'opinion, si longtemps accréditée, que la perte de la bataille de Waterloo devait être imputée à Grouchy? La chose est facile à comprendre par la marche même de la fin de la bataille :

Quand vers le soir, après les valeureux assauts de notre infanterie, après les charges furieuses, héroïques, de notre cavalerie se brisant contre la solidité des Anglais, l'Empereur tenta un dernier effort avec les bataillons de sa garde, il fit prévenir toute l'armée de se préparer à appuyer cet assaut par une attaque générale. Des officiers galopèrent sur toute la ligne pour porter cet ordre, et en même temps pour annoncer aux

troupes « qu'on entendait le canon de Grouchy sur notre droite ».

L'armée entière se dressa, pleine d'espoir, prête à soutenir énergiquement les bataillons de la garde. Tous les yeux étaient fixés sur nos grenadiers escaladant le plateau, renversant les premières troupes anglaises.... Mais, lorsque nos héroïques soldats s'arrêtèrent, tourbillonnèrent sous les charges et la mitraille de l'ennemi, lorsque la garde recula, lorsque, sur notre droite, les canons prussiens décimèrent les rangs de nos troupes, il n'y eut qu'un cri dans l'armée : « L'Empereur attendait Grouchy : ce n'est pas Grouchy, ce sont les Prussiens qui sont arrivés! » Et cette explication, répétée à satiété pendant la déroute, fut répandue en France, à profusion, à la rentrée de l'armée, et a assis la légende injuste, cruelle, que Waterloo a été perdue par la faute de Grouchy.

Non! le désastre de Waterloo n'est pas dû à Grouchy. Son absence du champ de bataille tient à une lacune, à une faute d'état-major. Et cette faute doit être imputée, non pas au major général, mais à notre déplorable système d'utilisation de l'état-major. Ce système, funeste en 1815, nous a été encore plus funeste en 1870; il a besoin d'être remanié d'une façon sérieuse, par la Loi. Ce

serait la conclusion la plus utile à tirer de l'étude de ces graves événements de Waterloo.

Le soir de la bataille, Grouchy, après avoir forcé le passage de la Dyle, combattit jusqu'à onze heures du soir. Le lendemain de bonne heure, il reçommença la lutte, força les Prussiens à la retraite; puis, n'ayant encore rien reçu de l'armée, il allait poursuivre sa marche vers le nord, lorsqu'il fut atteint par la dépêche, qu'au milieu de la déroute l'Empereur avait eu l'énergie de lui envoyer, pour le prévenir de l'issue malheureuse de la bataille et pour lui indiquer un point de ralliement.

La situation du Maréchal était à ce moment des plus difficiles. Il risquait d'être cerné et pris avec toute son aile d'armée. Il se tira de ce pas très périlleux avec un coup d'œil, une présence d'esprit, une activité remarquables. Il rompit le combat à temps, se retira, et força le passage à Namur avec une énergie, un sens de la guerre qui lui font le plus grand honneur, et qui montrent ce qu'il aurait pu faire le jour de Waterloo, s'il avait été mieux orienté par l'état-major. Il rallia les restes de l'armée à Laon, puis ramena toute l'armée, 45 000 hommes, à Paris.

Proscrit sous la Restauration, il vécut quelque temps en Amérique, puis rentra en France pour

y vivre dans la retraite, non sans se défendre énergiquement contre les attaques lancées contre lui. Après 1830, le roi Louis-Philippe le replaça dans sa dignité de maréchal, et le nomma pair de France. Il mourut en 1847, la même année que le duc de Reggio; cinq ans avant le duc de Dalmatie, le dernier survivant des maréchaux de l'épopée Napoléonienne.

TABLE DES GRAVURES HORS TEXTE

Planche 1. — Le maréchal Berthier, major général de la Grande Armée, prince de Neufchâtel et de Wagram, par Gros (*Collection du Prince de Wagram*). . . . . *Frontispice.*

— 2. — Kléber, Desaix, dessiné d'après nature par J. Guérin, gravé par Fresinger (*Bibliothèque Nationale, Estampes*) XVI

— 3. — Le maréchal Murat, grand-duc de Berg, roi de Naples, en costume de colonel de hussards (*Collection de Mme la Comtesse P. Le Marois*) 16

— 4. — Le maréchal de Moncey, duc de Conegliano, par Barbier (*Musée de Versailles*). — Le maréchal Augereau, duc de Castiglione, par Robert Lefèvre (*Musée de Versailles*). — Le maréchal Jourdan, par Eugène Carpentier, d'après Vien (*Musée de Versailles*). — Le maréchal Bernadotte, roi de Suède, par Kinson (*Musée de Versailles*). 32

— 5. — Le maréchal Masséna, duc de Rivoli, prince d'Essling, par Fontaine, d'après Gros. 48

— 6. — Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, par de Rudder, d'après Broc (*Musée de Versailles*) 72

PLANCHE 7. — LE MARÉCHAL LANNES, duc de Montebello, par Perrin (*Musée de Versailles*). 88

— 8. — LE MARÉCHAL BRUNE, par Battaille, d'après Mme Benoist (*Musée de Versailles*). — LE MARÉCHAL MORTIER, duc de Trévise, par Larivière (*Musée de Versailles*). 100

— 9. — LE MARÉCHAL NEY, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, d'après Gérard (*Collection du Prince de la Moskowa*) 112

— 10. — LE MARÉCHAL DAVOUT, duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, par Marzocchi, d'après Gautherot (*Musée de Versailles*) 120

— 11. — LE MARÉCHAL BESSIÈRES, duc d'Istrie, par Hedouin (*Musée de Versailles*) 136

— 12. — LE MARÉCHAL KELLERMANN, duc de Valmy, d'après Grimaux (*Musée de Versailles*). — LE MARÉCHAL PÉRIGNON, par Hennequin (*Musée de Versailles*). — LE MARÉCHAL LEFEBVRE, duc de Dantzig, par Mme Davin Mirvault (*Musée de Versailles*). — LE MARÉCHAL SÉRURIER, par Laneuville (*Musée de Versailles*) 152

— 13. — LE MARÉCHAL VICTOR, duc de Bellune, par Gros (*Musée de Versailles*). — LE MARÉCHAL MACDONALD, duc de Tarente, par Rouillard (*Musée de Versailles*). — LE MARÉCHAL MARMONT, duc de Raguse, par Paulin Guérin (*Musée de Versailles*). — LE MARÉCHAL OUDINOT, duc de Reggio, par Robert Lefèvre (*Musée de Versailles*) 176

— 14. — LE MARÉCHAL SUCHET, duc d'Albufera, par Paulin Guérin (*Musée de Versailles*). — LE MARÉCHAL GOUVION ST-CYR, par H. Vernet (*Musée de Versailles*). — LE MARÉCHAL PRINCE PONIATOWSKI, par Vauchelet (*Musée de Versailles*). — LE MARÉCHAL DE GROUCHY, par Raillard (*Musée de Versailles*). . 216

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos v
Kléber xv
Desaix xxvii

Berthier 1
Murat 13
De Moncey 26
Jourdan 31
Masséna 38
Augereau 53
Bernadotte 61
Soult 69
Brune 81
Lannes 87
Mortier 98
Ney 104
Davout 119
Bessières 130
Kellermann 139
Lefebvre 148
Pérignon 158
Sérurier 160
Victor 163
Macdonald 175

Oudinot 187
Marmont 194
Suchet 204
Gouvion Saint-Cyr 215
Le Prince Poniatowski 223
Grouchy 227

1311-10. Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 12-10.

122040
Author Zurlinden, Emile Auguste François Thomas
Title Napoléon et ses Maréchaux. Vol.2.
DATE
HF.BC
Z966n

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 20 05 13 009 5